

LIVRE 6

Luc 7,29-35.

«Et tout le peuple qui l'entendit, et les publicains, ont justifié Dieu en recevant le baptême de Jean; mais les pharisiens et les docteurs de la Loi ont méprisé le dessein de Dieu sur eux en ne recevant pas le baptême.»

Saint Luc a éclairci, par les détails qu'il ajoute, ce que saint Matthieu, parlant plus en général, avait laissé quelque peu obscur : car celui-ci dit : «Et la sagesse a été justifiée par ses enfants» (Mt 11,19). D'abord quelle est cette sagesse, nous le voyons ici exprimé; car il dit : «Ils ont justifié Dieu.» Dieu est donc la sagesse, car la sagesse de Dieu, c'est son Fils : sagesse de nature, non acquise. Autre est la sagesse vertu de Dieu le Père, autre la sagesse vertu de l'âme : l'une est innée, l'autre créée. Autre est la sagesse qui accomplit les oeuvres, autre l'oeuvre : car c'est l'oeuvre de l'esprit d'apprécier avec prudence, de penser avec vivacité; ce sont là dons de nature : quant à leur auteur, Il n'est pas créature, mais Créateur, c'est-à-dire non pas don de la nature, mais donateur de la nature. Ainsi Dieu même est justifié par le baptême, lorsque les hommes se justifient en avouant leurs propres péchés, ainsi qu'il est écrit : «Dites vous-même vos iniquités pour être justifié» (Is 43,26). Il est justifié en ce sens qu'au lieu d'être repoussé par l'obstination, le bienfait de Dieu est reconnu par la justice; car «le Seigneur est juste et il aime la justice» (Ps 10,8). Voici donc en quoi consiste la justification de Dieu : il apparaît qu'il a répandu ses bienfaits non sur des indignes et des coupables, mais sur ceux que le baptême a rendus innocents et justes. Justifions donc le Seigneur, pour être justifiés par le Seigneur.

Qu'est-ce que la justification de Dieu ? Cherchons encore. L'Apôtre dit : «Que Dieu soit véridique, et tout homme menteur, comme il est écrit : pour que vous soyez justifié dans vos discours et vainqueur quand vous serez jugé» (Rom 3,4; Ps 115,11; 50,6). David dit également : «J'ai péché devant vous seul et fait le mal en votre présence, pour que vous soyez justifié dans vos discours et vainqueur quand vous serez jugé» (Ps 50,6). Donc celui qui pêche et confesse à Dieu son péché, justifie Dieu en admettant sa victoire et en espérant de Lui sa grâce. Dieu est donc justifié dans le baptême, qui comporte aveu et pardon des péchés. Ne méprisons donc pas, comme les pharisiens, le dessein de Dieu. Le dessein de Dieu se trouve dans le baptême de Jean : qui donc pourrait douter que le dessein de Dieu se trouve dans l'ablution du Christ ? C'est le dessein que l'Ange du grand dessein (Is 9,6) a découvert, que nul ne connaissait : «Qui en effet a connu la pensée de Dieu ?» (Rom 11,34) Personne ne méprise le dessein de l'homme; qui pourrait s'opposer au dessein de Dieu ? Donc, comme des fils, justifions notre Mère, suivons notre Mère. Nous savons que la mère s'offre au danger pour ses fils. Obéissons au dessein de notre Mère la sagesse, aux ordres de notre Mère.

«Nous avons chanté pour vous, et vous n'avez pas dansé; chanté des complaintes, et vous n'avez pas pleuré.» Ceci n'est pas sans rapport avec le caractère des enfants, qui, n'ayant pas encore la sage gravité de l'âge mûr, agitent et remuent leur corps à la légère. Sans doute; je pense cependant qu'on peut l'entendre en un sens plus profond : c'est que les Juifs n'ont cru ni aux psaumes d'abord, ni plus tard aux lamentations des prophètes : les psaumes les invitaient à la récompense, les lamentations les détournaient de leurs égarements. David a chanté pour que nous suspendions nos harpes aux saules (Ps 136,2). Il a chanté, et il a dansé devant l'arche du Seigneur, non pour folâtrer mais par religion. Donc ce qui est indiqué, ce ne sont pas les bonds d'un corps infléchi en contorsions de saltimbanques, mais l'agilité d'un esprit éveillé, d'un corps consacré. Mais ni triomphes ni désastres n'ont amené la correction des Juifs : mis en demeure par les bienfaits de la faveur divine, ils auraient dû élever leur âme, soulever leur corps, quitter la terre, chercher le ciel et, brisés par les souffrances de la captivité, pleurer leur péché, puisque leur faute était cause de leur souffrance.

Donc «la sagesse a été justifiée par tous ses enfants» : vraiment par tous, parce qu'à l'égard de tous la justice est gardée, en sorte que les croyants soient accueillis, les incroyants rejetés. Aussi nombre de textes grecs portent-ils : «La sagesse a été justifiée par toutes ses oeuvres»; car c'est oeuvre de justice que tenir compte du mérite de chacun. Il dit donc à propos : «Nous avons chanté pour vous, et vous n'avez pas dansé.» Car Moïse a chanté, lorsque dans la

mer Rouge, au passage des Juifs, les flots se figèrent, l'eau forma rempart, et cette même eau se renversant engloutit les chevaux des Egyptiens et leurs cavaliers. Isaïe a chanté un cantique à sa vigne chérie (Is 5,1), pour annoncer que le peuple serait embroussaillé de vices, lui jadis fertile en vertus fécondes. Les Hébreux ont chanté, lorsque leurs pieds étaient rafraîchis au contact de la flamme se faisant rosée et que, tout étant brasier au-dedans et au-dehors, eux seuls étaient caressés, non brûlés, par une flamme inoffensive (Dan 3,24). Habacuc aussi, averti d'adoucir par un cantique la tristesse publique, a prophétisé que la Passion du Seigneur serait douce aux croyants (Hab 3). Les prophètes ont donc chanté, faisant retentir en mélodies spirituelles l'annonce du salut commun; les prophètes ont pleuré, pour attendrir par leurs lamentations plaintives les rudes coeurs des Juifs. L'Écriture nous a appris à chanter avec gravité, à moduler avec sagesse (Ps 46,8). Elle nous a même appris à danser avec sagesse, quand le Seigneur dit à Ezéchiel : «Frappe de la main, et bats du pied» (Éz 6,11) : car Dieu, censeur des moeurs, ne va pas réclamer les mouvements bouffons d'un corps agité, commander aux hommes des claquements sans dignité, des applaudissements de femmes, et rabaisser un si grand prophète à des divertissements d'acteurs, à une mollesse efféminée. Il n'y a pas de rapport entre révéler les mystères de la Résurrection et imposer la dérision de la danse. Il est certes, il est une sorte d'applaudissement propre aux bonnes oeuvres et actions, tel que le bruit s'en répande dans le monde et que retentisse la gloire des actes bons. Il est une danse honorable, où l'âme bondit, où le corps s'élève par les oeuvres bonnes, quand nous suspendons nos harpes aux saules. Le Prophète reçoit donc l'ordre de frapper de la main et de battre du pied. Il reçoit l'ordre de chanter, parce qu'il voyait déjà les noces de l'Époux, où l'Église est l'épousée, le Christ le bien-aimé. Bonnes noces, où l'âme s'unit au Verbe, la chair à l'Esprit. C'est à ces noces que le prophète David a voulu nous faire jouer, à elles qu'il nous a conviés, car il mariait ses descendants. Aussi, plus heureux que les autres, comme présent à la célébration même des noces, il nous exhorte à nous empresser au joyeux spectacle : «Sautez de joie, dit-il, pour Dieu notre secours, chantez joyeusement pour le Dieu de Jacob. Entonnez le psaume et jouez du tambourin, de la harpe harmonieuse et de la cithare» (Ps 80,2-3). Ne voyez-vous pas le Prophète comme en train de danser ? Et ailleurs : «Je vous chanterai sur la cithare, Saint d'Israël. Mes lèvres auront joie à vous chanter, et mon âme que vous avez rachetée» (Ps 70,22-23). Entendez-vous la voix des joueurs de cithare, entendez-vous le piétinement des danseurs ? Ce sont des noces, croyez-le bien. Prenez, vous aussi, la cithare, afin que, touchée par le plectre de l'Esprit, la corde de vos fibres intérieures rende le son de l'oeuvre bonne. Prenez la harpe, afin qu'il y ait accord harmonieux de vos paroles et de vos actes. Prenez le tambourin, afin que l'esprit fasse chanter intérieurement l'instrument de votre corps, et que l'exercice de votre activité traduise l'aimable douceur de vos moeurs. Ainsi chantait le Prophète quand il disait : «Venez ici du Liban, épouse, venez ici du Liban» (Can 4,8). Ce cantique, les enfants l'ont chanté, et on ne les a pas écoutés. Quels enfants ? Ceux dont il est dit : «Me voici, avec les enfants que vous m'avez donnés» (Is 8,18). Mais ce cantique se chantait non sur la place, non aux carrefours, mais dans Jérusalem : car c'est elle le forum du Seigneur, où se fixe le Droit des commandements célestes.

Luc 7,36-50. La pécheresse et son onction. (Cf. Mt 26,6).

«Et voici qu'une femme qui se livrait au péché dans la ville ...»

Ce Passage semble donner de l'embarras à beaucoup, et ils soulèvent des questions : est-ce que deux évangélistes (Luc et Matthieu) sont en désaccord en leur témoignage ? ou bien ont-ils voulu, par la diversité des expressions, marquer un mystère différent ? Vous lisez en effet, dans l'évangile selon Matthieu, que «Jésus étant venu à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, une femme s'approcha de lui; elle avait un vase d'albâtre contenant un parfum de prix, et, comme Il était à table, elle le répandit sur sa tête» (Mt 26,6-7). Et puis, ici, le Pharisien se dit en lui-même : «s'il était prophète, il saurait qu'elle est pécheresse, et Il devrait éviter son parfum», tandis que là le parfum répandu fait protester les disciples. Il faut donc expliquer l'un et l'autre; mais d'abord ce qui vient en premier lieu dans la série des écrivains doit avoir aussi la première place dans l'interprétation.

Le Seigneur Jésus vient donc dans la maison de Simon le lépreux. On voit son dessein : Il ne se dérobe pas au lépreux, Il n'évite pas l'impur, afin de pouvoir effacer les taches du corps humain. Quant à la maison du lépreux, elle était à Béthanie, qui s'interprète et veut dire maison d'obéissance. Donc la localité toute entière était Béthanie, et la maison de Simon une portion de

toute la localité. Ne vous semble-t-il pas que Béthanie, c'est le monde, dans lequel nous sommes tenus à fournir un service d'obéissance, et que la maison de Simon le lépreux est la terre, qui fait partie du monde ? Et le Prince de ce monde est à sa manière un Simon le lépreux. Donc le Seigneur Jésus Christ est venu des régions supérieures en ce monde et descendu sur terre; Il n'était pas en ce monde, mais, dans une obéissance aimante, Il a été envoyé en ce monde; Il le dit Lui-même : «Comme vous m'avez envoyé en ce monde» (Jn 6,58). Cette femme apprend donc que le Christ était arrivé; elle entra dans la maison de Simon : car cette femme n'aurait pu être guérie si le Christ n'était venu sur terre. Et si elle entra dans la maison de Simon, c'est peut-être qu'elle figure telle âme plus élevée, ou l'Eglise, qui est descendue sur terre pour attirer les peuples autour d'elle par sa bonne odeur.

Donc Matthieu fait entrer cette femme qui verse un parfum sur la tête du Christ; et peut-être est-ce pour cela qu'il n'a pas voulu l'appeler pécheresse; car, selon Luc, la pécheresse a répandu le parfum sur les pieds du Christ. Il se peut donc que ce ne soit pas la même : ainsi les évangélistes ne sembleront pas se contredire. La question peut aussi se résoudre par une différence de mérite et de temps, en sorte que l'une soit encore pécheresse, l'autre déjà plus parfaite : car si l'Eglise, ou l'âme, ne change pas de personnalité, elle change quant au progrès. Supposez donc une âme qui approche de Dieu avec foi, qui, au lieu de péchés honteux et impurs, sert pieusement le Verbe de Dieu, qui a l'assurance d'une chasteté sans tache, vous verrez qu'elle s'élève vers la tête même du Christ – «et la tête du Christ, c'est Dieu» (I Cor 11,3) – et répand le parfum de ses mérites : car «nous sommes la bonne odeur du Christ pour Dieu» (II Cor 2,15). Car Dieu est honoré par la vie des justes qui exhale une bonne odeur. Si vous l'entendez ainsi, vous verrez que cette femme vraiment heureuse est citée «partout où cet évangile sera prêché» (Mt 26,13), et que sa mémoire ne s'effacera jamais, parce qu'elle a versé sur la tête du Christ l'arôme des bonnes mœurs, les parfums des actions justes. Celui qui approche de la tête ne saurait s'exalter comme celui qui est «vraiment enflé en son esprit charnel et ne s'attache pas à la tête» (Col 2,18). Mais qui ne s'attache pas à la tête du Christ doit du moins s'attacher à ses pieds, puisque «le corps articulé et organisé en son unité grandit pour croître en Dieu» (Col 2,19).

L'autre ? autre quant à la personne ou quant au progrès ? est voisine de nous. Car nous n'avons pas encore renoncé à nos péchés : où sont nos larmes, où nos gémissements, où nos pleurs ? «Venez adorer, prosternons-nous devant Dieu et pleurons devant notre Seigneur qui nous a faits» (Ps 94,6), afin de pouvoir arriver au moins aux pieds de Jésus; car nous ne pouvons pas encore venir à la tête : le pécheur aux pieds, le juste à la tête. Pourtant celle même qui a péché a un parfum. Apportez-moi, vous aussi, après les péchés la pénitence. Partout où vous apprendrez que le juste est arrivé, maison d'un indigne ou maison d'un pharisien, hâtez-vous; enlevez à l'hôte son privilège, enlevez le Royaume des cieux, car, «depuis les jours de Jean-Baptiste, le Royaume des cieux est forcé, et de vive force on s'en empare» (Mt 10,12). Partout où vous entendrez le nom du Christ, accourez : quel que soit celui dans la demeure intérieure duquel vous saurez que le Seigneur Jésus est entré, vous aussi hâtez-vous. Quand vous aurez trouvé la sagesse, trouvé la justice reposant au-dedans de quelqu'un, accourez à ses pieds, c'est-à-dire cherchez au moins la partie inférieure de la sagesse. Ne dédaignez pas les pieds : telle a touché la frange, et fut guérie (Lc 8,44). Avouez vos péchés par vos larmes; que la justice céleste dise de vous aussi : «De ses larmes il a arrosé mes pieds, et de ses cheveux il les a essuyés.» Et peut-être le Christ n'a-t-il pas lavé ses pieds pour que nous autres les lavions de nos larmes. Bonnes larmes, capables non seulement de laver notre faute mais d'arroser les pas du Verbe céleste, afin que ses démarches en nous prospèrent ! Bonnes larmes, où se trouve non seulement la rédemption des pécheurs, mais la nourriture des justes ! Car c'est un juste qui dit : «Mes larmes m'ont servi de pain» (Ps 41,4). Et si vous ne pouvez approcher de la tête du Christ, que de ses pieds le Christ touche votre tête. Sa frange même guérit, et ses pieds guérissent. Déployez vos cheveux : prosternez devant Lui tous les avantages de votre corps. Ce n'est pas peu que ces cheveux qui peuvent essuyer les pieds du Christ, témoin celui qui, tant qu'il eut des cheveux, ne put être vaincu. De même il ne convient pas qu'une femme prie les cheveux coupés (I Cor 11,5). Oui, qu'elle ait des cheveux pour envelopper les pieds du Christ, pour essuyer de ses boucles ? sa beauté et sa parure ? les pieds de la sagesse, afin qu'au moins elles soient humectées par la dernière rosée de la vertu divine. Qu'elle applique ses baisers sur les pieds de la justice. Elle n'est pas d'un mérite vulgaire, celle dont la sagesse peut dire : «Depuis mon entrée, elle n'a cessé de me baiser les pieds», ne sachant parler que de la sagesse, ne sachant aimer que la justice, ne trouvant goût qu'à la chasteté, ne sachant embrasser que la pureté. Car le baiser est marque d'amour mutuel; le baiser est gage de charité. Heureux qui peut aussi oindre d'huile les pieds du Christ ? aussi bien Simon

ne l'avait pas fait encore ? mais plus heureuse celle qui les a enduits de parfum : car, ayant concentré le charme de bien des fleurs, il répand des odeurs suaves et variées. Et peut-être nul ne peut-il offrir ce parfum que l'Eglise seule, qui possède des fleurs innombrables aux senteurs variées; elle prend à propos l'apparence d'une pécheresse, puisque le Christ aussi a pris figure de pécheur. Et c'est pourquoi nul ne peut aimer autant qu'elle, qui aime en la multitude. Pas même Pierre, qui a dit : «Seigneur, vous savez que je vous aime» (Jn 21,17); pas même Pierre, qui s'affligea quand il lui fut demandé : «M'aimes-tu ?» Puisque c'était évident, il n'aimait pas qu'on s'en enquît comme d'une chose inconnue. Donc pas même Pierre, car c'est l'Eglise qui aimait en Pierre; pas même Paul, car Paul aussi en fait partie. Vous aussi, aimez beaucoup, pour qu'à vous aussi il soit beaucoup pardonné. Paul a beaucoup péché : il a même été persécuteur; mais il a beaucoup aimé, puisqu'il a persévéré jusqu'au martyre; ses nombreux péchés lui ont été remis parce qu'il a beaucoup aimé, lui aussi, qui n'a pas épargné son propre sang pour le nom de Dieu. Voyez le bon ordre : dans la maison du Pharisien c'est la pécheresse qui est glorifiée; dans la maison de la Loi et du Prophète ce n'est pas le Pharisien, mais l'Église, qui est justifiée : car le Pharisien ne croyait pas, elle croyait. Aussi bien celui-là disait-il : «Si c'était un Prophète, il saurait à coup sûr qui et quelle est la femme qui le touche.» Or la maison de la Loi, c'est la Judée : elle est inscrite non sur des pierres, mais sur les tables du cœur (II Cor 3,3); c'est là qu'est justifiée l'Église, désormais supérieure à la Loi : car la Loi ignore la rémission des péchés; la Loi ne possède pas le mystère où les fautes secrètes sont purifiées; ainsi ce qui manquait à la Loi a son achèvement dans l'Évangile.

«Un prêteur, dit-Il, avait deux débiteurs : l'un devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante.»

Quels sont ces deux débiteurs ? ne s'agit-il pas de deux peuples, l'un constitué par les Juifs, l'autre par les Gentils, endettés vis-à-vis du prêteur des trésors célestes ? «L'un, dit-Il, devait cinq cents deniers, l'autre cinquante.» Ce n'est pas peu de chose que ce denier, sur lequel est frappée l'image du roi, qui porte gravé le trophée de l'empereur. L'argent que nous devons à ce prêteur n'est pas matériel; c'est le poids des mérites, la monnaie des vertus, dont la valeur se mesure au poids de la gravité, à l'éclat de la justice, au son de la louange. Malheur à moi si je n'ai plus ce que j'ai reçu ! ou plutôt, comme il est difficile à qui que ce soit de pouvoir rembourser au prêteur tout son dû, malheur à moi si je ne demande pas : «Remettez-moi ma dette !» Car le Seigneur ne nous aurait pas enseigné à demander dans la prière que nos dettes nous soient remises, s'il ne savait qu'à peine se trouvera-t-il des débiteurs solvables. Mais quel est ce peuple qui doit davantage, sinon nous, à qui il a été confié davantage ? Aux autres ont été confiés les oracles de Dieu (Rom 3,2), à nous est confié l'Enfant de la Vierge. Vous avez un talent, l'Enfant de la Vierge; vous avez le centuple fruit de la foi. Emmanuel, Dieu avec nous, nous a été confié; confiée, la croix du Seigneur, sa mort, sa résurrection. Bien que le Christ ait souffert pour tous, c'est pour nous cependant qu'il a spécialement souffert, parce qu'il a souffert pour l'Église. Ainsi il n'est pas douteux que celui-là doit davantage qui a reçu davantage. Et parmi les hommes peut-être déplaît-on davantage quand on doit davantage; mais la miséricorde de Dieu a changé la situation, et celui-là aime plus qui devait plus, si toutefois il trouve grâce. Car celui qui rend est en grâce; et celui qui la possède, du fait même qu'il la possède, s'acquitte; car on la possède en la rendant, et en la possédant on la rend. Par conséquent, puisqu'il n'y a rien que nous puissions dignement rendre à Dieu – que lui rendrons-nous pour l'abaissement de l'Incarnation ? pour les coups ? pour la croix, la mort, la sépulture ? – malheur à moi si je n'aime pas ! Je ne crains pas de le dire : Pierre n'a pas rendu, et il n'en a que plus aimé. Paul n'a-t-il pas rendu ? oui, il a rendu mort pour mort, mais il n'a pas rendu tout le reste : car il avait de lourdes dettes. Ecoutez-le dire lui-même qu'il n'a pas rendu : «Qui Lui a donné le premier, pour qu'il lui soit rendu» (Rom 11,35) ? Quand même nous rendrions croix pour croix, mort pour mort, est-ce là rendre ce que nous avons de Lui, par Lui, et en Lui : toutes choses (Rom 11,36) ? Donc rendons l'amour pour notre dette, la charité pour le bienfait, la reconnaissance pour le prix du sang : car «celui-là aime plus à qui il est donné davantage».

Mais revenons à la première, celle dont les apôtres mêmes ne comprennent pas encore le dessein, qui était caché depuis toujours en Dieu (Ép 3,9); car «qui a connu la pensée de Dieu» (Rom 11,34) ? Les disciples protestaient parce que cette femme avait versé le parfum sur la tête, et ils se plaignaient : «Pourquoi, disaient-ils, ce gaspillage ? on aurait pu le vendre à bon prix, et donner aux pauvres» (Mt 26,8-9). Ce qui a déplu (au Christ) dans leurs propos, vous ne sauriez

le découvrir à moins de reconnaître le mystère : car il est d'un homme voluptueux, ou plutôt il n'est pas d'un homme, de respirer le parfum; en tout cas ceux mêmes qui le respirent ont coutume de s'en frotter, non de le répandre. Qu'est-ce donc qui a déplu dans cette parole : «On aurait pu vendre cela à bon prix, et donner aux pauvres ?» C'est bien Lui qui avait dit plus haut : «Tout ce que vous avez fait à l'un de ces tout petits, vous l'avez fait à moi» (Mt 25,40), mais Il offrait Lui-même sa mort pour les pauvres. Il ne s'agit donc pas des simples apparences. Aussi le Verbe de Dieu leur répondit : «Pourquoi en voulez-vous à cette femme ?... vous avez toujours des pauvres avec vous, mais moi pas toujours» (Mt 26,10-11). Vous avez donc toujours le pauvre avec vous : alors soyez bienfaisant. Devez-vous donc faire attendre le pauvre parce qu'il est toujours avec vous, alors que le Prophète vous dit : «Ne dites pas au pauvre : Demain je donnerai» (Pro 3,28) ? Mais celui-là ne parlait que de la miséricorde; Lui fait passer la foi avant la miséricorde, qui n'a de mérite que si son exercice est précédé de la foi : «En répandant ce parfum sur mon corps, elle travaillait pour mon ensevelissement» (Mt 26,12). Ce n'est donc pas le parfum que le Seigneur aimait, mais l'amour; Il accueillit la foi, Il approuva l'humilité. Et vous aussi, si vous désirez la grâce, augmentez votre amour; répandez sur le corps de Jésus la foi à la Résurrection, l'odeur de l'Église, le parfum de l'amour pour la communauté; et moyennant de tels progrès vous donnerez au pauvre. Cet argent vous sera plus utile, si au lieu de donner de votre abondance vous prodiguez au nom du Christ ce qui vous aurait servi, si vous le remettez au pauvre comme une offrande au Christ. N'entendez donc pas uniquement au sens littéral ce parfum versé sur sa tête – car la lettre tue (II Cor 3,6) – mais selon l'esprit, car l'esprit est vie. Qu'est donc le parfum de cette femme ? qui peut l'entendre ? qui a des oreilles ainsi faites que, si Jésus profère la parole qu'il a reçue du Père, bien mieux le Verbe qu'il est lui-même, il puisse saisir la profondeur si grande du mystère ? Les disciples mêmes comprennent en partie, bien qu'ils ne comprennent pas tout. Aussi, dans l'opinion de quelques-uns, les disciples disaient-ils qu'au prix du parfum il fallait acheter la foi des Gentils, qui ne devait l'être qu'au prix du sang du Seigneur. Et ceci paraît vraisemblable : aussi bien l'évangéliste Jean nous rapporte qu'au jugement de Judas Iscariote ce parfum fut estimé à trois cents deniers; c'est ce que vous lisez : «On aurait pu le vendre trois cents deniers, et donner aux pauvres» (Jn 12,15); or le chiffre de trois cents signifie l'emblème de la croix. Mais le Seigneur ne demande pas une connaissance superficielle du mystère; Il préfère que la foi des croyants soit ensevelie avec Lui, en Lui. Pourtant nous entendons ceci des paroles des autres apôtres; quant à Judas, il est condamné comme avare, pour avoir fait passer l'argent avant l'embaumement du Seigneur, et, même s'il a pensé à la Passion, pour s'être trompé dans une évaluation si élevée : car le Christ veut être mis à vil prix, afin que tous l'achètent, afin que nul pauvre ne soit écarté : «Vous avez reçu gratuitement, dit-Il; donnez gratuitement» (Mt 10,8). Le «Trésor inépuisable» (cf. Rom 11,33) ne demande pas l'argent, mais la reconnaissance. Lui-même, par son précieux sang, nous a rachetés, non vendus. De ceci nous parlerions plus au long, s'il ne nous souvenait en avoir traité ailleurs. Donc selon les paroles du Seigneur, en qui sont cachés les trésors de sagesse (Col 2,3) et de science que nul n'a pu pressentir, il me faut travailler pour sa sépulture, en sorte que l'on croie que sa chair a reposé, mais n'a pas vu la corruption (Ps 15,10), et que sa mort corporelle remplisse notre demeure de son parfum, nous amenant à croire qu'il a remis son esprit entre les mains de son Père, et que sa divinité, maintenue étrangère à la mort, n'a pas subi l'association aux souffrances du corps. Comprenez comment le corps du Fils exhale le parfum : c'est ce corps qui a été quitté, non perdu. Son corps, ce sont les enseignements des Écritures; son corps, c'est l'Église. Le parfum de son corps, c'est nous; aussi convient-il que nous honorions sa mort corporelle : si elle n'a pas besoin de nos égards, les pauvres en ont besoin. J'honorerai son corps en prêchant ses discours, en découvrant s'il se peut aux Gentils le mystère de la Croix. Il l'a honoré, celui qui a dit : «Nous prêchons le Christ crucifié, d'une part scandale pour les Juifs, de l'autre folie pour les Gentils, mais pour les appelés, Juifs et Grecs, le Christ force de Dieu et sagesse de Dieu» (I Cor I, 23-24). La Croix est honorée, quand ce que l'ignorance juge insensé est réputé plus sage grâce à l'Évangile : ainsi pouvons-nous enseigner comment la force de l'ennemi est détruite par la croix du Seigneur. J'ai appliqué le parfum sur le corps du Seigneur : ce que l'on croyait mort commence à embaumer.

Que chacun donc s'emploie à acheter, de son travail et à force de vertus, un vase de parfum, non pas bon marché et commun, mais un parfum précieux dans un vase d'albâtre, un parfum pur. Car si l'on recueille les fleurs de la foi, et si l'on prêche Jésus Christ crucifié, on répand le parfum de sa foi sur toute l'Église, qui est le corps du Christ, morte pour le monde, reposant en Dieu; la demeure entière commence d'embaumer la Passion du Seigneur; elle commence d'embaumer sa mort; elle commence d'embaumer sa résurrection. Ainsi quiconque

est du nombre de ce peuple saint peut dire : «A Dieu ne plaise que je me glorifie, sinon de la croix de notre Seigneur Jésus Christ» (Gal 6,14). L'odeur se répand, le parfum s'exhale sur le corps, si l'on peut – et plaise à Dieu que je le puisse, moi ! – dire avec assurance : «Le monde est crucifié pour moi» (Ib.). Pour qui n'aime pas les richesses, n'aime pas les honneurs du siècle, n'aime pas ce qui est à lui, mais ce qui touche Jésus Christ, n'aime pas ce qui se voit mais ce qui ne se voit pas, pour qui ne tient pas à la vie, mais est pressé de se dissoudre et d'être avec le Christ (cf. Phil 1,23), le monde est crucifié. C'est là prendre la croix et suivre le Christ, afin, nous aussi, de mourir et d'être ensevelis avec Lui; afin de pouvoir exhaler le parfum que cette femme a employé en vue de sa sépulture. Ce n'est pas peu que ce parfum : par lui le nom du Christ est répandu de toutes parts. De là encore cette parole prophétique : «C'est un baume répandu que votre nom» (Can 1,2) : répandu, pour que la foi exhale davantage ce parfum.

Grâce donc à cette femme, nous comprenons ce mot de l'Apôtre : «le péché a surabondé, pour que surabondât la grâce» (Rom 5,20). Car si chez cette femme le péché n'avait pas surabondé, la grâce n'aurait pas surabondé : elle a reconnu son péché et attiré la grâce. Et c'est pourquoi la Loi est nécessaire : c'est par la Loi que je reconnais mon péché; s'il n'y avait pas eu de Loi, le péché resterait caché; reconnaissant mon péché, je demande pardon. Par la Loi donc, je reconnais les espèces de péché, le grief de ma prévarication; je cours à la pénitence, j'obtiens la grâce. La Loi procure donc le bien, puisqu'elle envoie à la grâce.

Luc 8,19-39. La vraie famille du Christ. Le possédé de Gérasa.

«Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui entendent la parole de Dieu et l'accomplissent.»

Comme il sied à un maître, Il offre en sa personne un exemple aux autres, et commandant Lui-même, Il exécute Lui-même ses commandements. Devant prescrire aux autres que, si on ne quitte son père et sa mère, on n'est pas digne du Fils de Dieu (cf. Mt 10,37; Lc 14,26), Il s'est le premier soumis à cette sentence; non pas qu'il condamne les pieux égards dus à une mère, car de Lui vient ce précepte : «Quiconque n'honorera pas son père, sa mère, sera puni de mort» (Ex 20,12; Dt 27,16), mais parce qu'il sait se devoir aux mystères de son Père plus qu'aux sentiments envers sa Mère. Les parents ne sont pas écartés injustement; mais il est enseigné que les liens des âmes sont plus sacrés que ceux des corps. Ils n'auraient donc pas dû se tenir au-dehors, ceux qui cherchaient à voir le Christ; car «la Parole est proche, sur vos lèvres et dans votre cœur» (Dt 30,14; Rom 10,8). Au-dedans donc est la Parole, au-dedans la lumière. Aussi tel a-t-il dit : «Approchez du Seigneur, et soyez éclairés» (Ps 33,6). Car si, pour être au-dehors, les parents mêmes ne sont pas reconnus (et peut-être ne sont pas reconnus pour nous être un exemple), comment nous autres serons-nous reconnus si nous nous tenons au-dehors ? Et que nul ne croie la piété offensée, du moment qu'est accompli le commandement de la Loi; si en effet «l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse, et ils seront deux en une même chair» (Gen 2,24), ce mystère est exactement observé dans le Christ et l'Église (Ép 5,31-32). Dès lors Il ne pouvait donner à ses parents la préférence sur son propre corps. Ce n'est donc pas ? selon les pièges que tendent certains hérétiques ? qu'ici Il renie sa Mère : Il l'a reconnue même du haut de la Croix (Jn 19,26); mais avant les liens de la chair Il fait passer la règle des commandements célestes. Par ailleurs, il n'est pas hors de propos d'entendre qu'en la personne de ses parents Il montre comment aux Juifs, de qui descend le Christ selon la chair, il faut préférer l'Église, qui a cru. Sachant donc qu'il est venu sur terre en vue du mystère de Dieu et pour rassembler l'Église, Il laisse là ses parents et monte dans une barque. Car nul n'aurait pu faire la traversée de ce monde sans le Christ, puisque ceux mêmes à qui le Christ est présent, sont souvent troublés par la tempête des tentations du siècle. Et s'il en use ainsi avec les apôtres, c'est pour vous faire remarquer que nul ne peut quitter sans tentation la carrière de cette vie : car la tentation est l'exercice de la foi. Nous sommes donc soumis aux tempêtes de l'esprit du mal; mais, comme les matelots qui veillent, réveillons le pilote. Mais eux aussi sont d'ordinaire en danger; à quel pilote donc nous adresser ? à Celui-là, bien sûr, qui n'est pas esclave des vents, mais leur commande; à Celui dont il est écrit : «Et se levant Il apostropha le vent.» Qu'est-ce à dire, se levant ? c'est qu'il reposait; mais Il reposait par son corps endormi, tout en étant occupé du mystère de la divinité : car où est la Sagesse, où est la Parole, rien ne se fait sans parole, rien sans prudence. Vous lisez plus haut qu'il passait la nuit en prière : comment aurait-Il dormi pendant la tempête ? Mais cela traduit la sécurité de sa puissance : tous avaient peur, Lui seul reposait sans frayeur. Il ne partage donc pas (uniquement) notre nature, ne partageant pas le

danger. Même si son corps est endormi, sa divinité agit, la foi agit; aussi bien dit-Il : «Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté» (Mt 8,26; cf. 14,31) ? Et ils méritent le reproche, pour avoir eu peur en présence du Christ, alors que, s'attachant à Lui, on ne saurait périr. Il a donc raffermi la foi, ramené le calme. Il a ordonné au vent de tomber : non pas à l'aquilon ni au vent du sud, mais bien à ce vent auquel l'ange Michel dit, dans l'Épître de Jude : «Que le Seigneur te commande» (Jud 9) ! C'est pourquoi saint Matthieu dit encore : «il commanda aux vents et à la mer» (8,26). Et plaise à Dieu de daigner réprimer en nous ses bourrasques violentes, afin que le calme rendu à notre vie agitée écarte la crainte du naufrage ! Et bien qu'il ne dorme plus du sommeil de son corps, prenons garde que par le sommeil de notre corps Il ne soit pour nous endormi et au repos.



Il suffit d'avoir effleuré ce que nous avons indiqué plus haut.

Maintenant, puisque nous savons par le livre selon Matthieu que dans le pays des Geraséniens deux hommes possédés par les démons se sont présentés au Christ, tandis qu'ici saint Luc en met en scène un seul, et nu (est nu quiconque a perdu le vêtement de sa nature et de sa vertu), j'estime que cet apparent désaccord des évangélistes quant au nombre ne doit pas être négligé, mais qu'il en faut rechercher la raison. En fait, même si le nombre ne concorde pas, il y a accord quant au mystère.

Cet homme possédé du démon est la figure du peuple des Gentils, couvert de vices, à nu pour l'erreur, à découvert pour le crime. Les deux autres font également figure du peuple des Gentils : car, Noé ayant engendré trois fils, Sem, Cham et Japhet, la seule famille de Sem a été prise par Dieu comme sa possession; des deux autres sont issus les peuples des diverses nations : l'un fut maudit pour n'avoir pas couvert la nudité de son père, l'autre béni, parce qu'à reculons, pour ne pas voir la honte de son père, la piété le conduisit à couvrir ce père, et à s'épargner la malédiction de la race de son frère.

«Depuis longtemps, est-il dit, il était agité» : Evidemment, puisque du déluge à la venue du Seigneur, il était tourmenté, brisant dans sa démence furieuse les liens de la nature. Et ce n'est pas sans raison que, nous dit encore saint Matthieu, ceux-là habitaient en des tombeaux; car de telles âmes semblent habiter comme en des tombes et des sépulcres : que sont en effet les corps des incroyants, sinon des sortes de sépulcres pour les morts, où n'habitent pas les paroles de Dieu ? Il était donc poussé vers les lieux déserts, c'est-à-dire stériles en vertu de l'âme, fugitif de la Loi, séparé des Prophètes, exclu de la grâce. Car il ne souffrait pas d'un seul démon, mais de l'assaut de toute une légion : celle-ci, à la vue du Seigneur, sachant et prévoyant qu'à l'époque de l'avènement du Seigneur elle serait refoulée dans les abîmes, se mit à implorer la permission de s'introduire en des pourceaux. Et d'abord il nous faut remarquer la clémence du Seigneur : Il ne condamne personne le premier, mais chacun est l'artisan de son propre châtement. Les démons

ne sont pas chassés dans les pourceaux, mais d'eux-mêmes les demandent, parce qu'ils ne pouvaient soutenir l'éclat de la lumière céleste : de même ceux qui ont mal aux yeux ne peuvent supporter le rayonnement du soleil, mais font choix des ténèbres et fuient la clarté. Que les démons donc fuient l'éclat de la lumière éternelle, et redoutent avant le temps les tourments qu'ils méritent : non qu'ils devinent d'avance ce qui va venir, mais ils se rappellent ce qui fut prophétisé; car Zacharie a dit : «Et ce jour-là le Seigneur effacera de la terre les noms des idoles, et il n'y en aura plus souvenir, et je consumerai sur terre l'esprit immonde» (Zach 13,2). On nous apprend donc qu'ils ne demeureront pas toujours, pour que leur malfaisance ne soit pas sans fin. Maintenant donc, redoutant ce châtement, ils disent : «Vous êtes venu nous faire périr.» Mais comme ils désirent exister encore, s'éloignant des hommes à cause desquels ils savent qu'ils ont à subir le châtement, ils demandent à être envoyés dans des pourceaux. Qui sont ces pourceaux ? ne seraient-ce point par hasard ceux dont il est dit : «Ne livrez pas ce qui est saint aux chiens, et ne jetez pas des perles aux pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds» (Mt 7,6), ceux-là, veux-je dire, qui, à la façon des animaux immondes, privés de parole et de raison, souillent par les actions fangeuses de leur vie la parure des vertus naturelles. Leur emportement les entraîne aux précipices, car ils ne sont retenus par la considération d'aucune récompense, mais, poussés comme de haut en bas sur la pente de la perversité, ils sont étouffés dans les eaux parmi les fluctuations de ce monde, et périssent comme étranglés, les canaux de la respiration obstrués; car pour ceux que l'ardeur et le courant des plaisirs emportent ça et là au hasard, il ne peut y avoir aucune relation vivifiante avec l'Esprit. Nous voyons donc que l'homme est l'artisan de son propre tourment. Car si tel n'avait vécu à la manière d'un pourceau, le diable n'aurait pas reçu pouvoir sur lui; ou, s'il l'avait reçu, c'eût été non pour le faire périr, mais pour l'éprouver. Peut-être aussi que ne pouvant plus, après la venue du Seigneur, pervertir les bons, il cherche désormais la perte non de tous les hommes, mais des inconstants : de même le brigand ne tend pas d'embûches aux gens armés, mais aux désarmés, et accable le faible de sévices, sachant bien qu'il serait écrasé par le fort, ou condamné par le puissant. Mais, dira quelqu'un, pourquoi Dieu permet-il cela au diable ? – afin, dirai-je moi, que les bons soient éprouvés, les pervers châtiés : telle est en effet la peine du péché. Lisez d'ailleurs comme quoi Dieu envoie la fièvre, et le tremblement, et les esprits mauvais, et la cécité, et tous les fléaux, selon les mérites des pécheurs (Dt 28,59; Ps 31,10).

Mais revenons à notre lecture. «Ce que voyant, est-il dit, les maîtres des troupeaux s'enfuirent.» Ce ne sont pas, en effet, les professeurs de philosophie ni les chefs de la Synagogue qui peuvent offrir un remède quelconque aux peuples en perdition. Il n'y a que le Christ qui enlève les péchés des peuples, moyennant toutefois qu'ils ne refusent pas d'endurer le remède. Par ailleurs Il ne daigne pas soigner de force, et se hâte d'abandonner les malades auxquels Il voit que sa présence est à charge : telle la population de Gérasa, qui, sortant de la ville, où semble résider la figure de la Synagogue, le priaient de se retirer «parce qu'ils étaient saisis d'une grande frayeur». C'est que l'âme infirme ne peut supporter le Verbe de Dieu, ne peut soutenir le poids de la sagesse : elle fléchit et s'effondre. Aussi ne les importuna-t-il pas plus longtemps; mais «Il monta, et s'en retourna» : oui, Il monta d'en bas vers les hauteurs, de la Synagogue à l'Eglise. «Il revint par le lac», comme dit celui-ci, ou, selon Matthieu, «par le bras de mer» (Mt 9,1) : car «entre nous et eux il y a un grand bras de mer» (cf. Lc 16,26); aussi nul ne peut passer de l'Eglise à la Synagogue sans risquer son salut; et même celui qui désire passer de la Synagogue à l'Eglise doit porter sa croix, afin d'échapper au péril. Mais pourquoi l'homme délivré n'est-il pas accueilli, mais avisé de rentrer en sa demeure, sinon pour éviter une occasion de vaine gloire, et pour que son exemple montre aux infidèles à quel point cette demeure est le logis naturel ? C'est pourquoi, ayant obtenu remède et guérison, il lui est prescrit de revenir des tombeaux et des sépulcres dans cette demeure spirituelle, afin que devienne temple de Dieu ce qui était sépulcre de l'âme.

Luc, 8,40-56. L'hémorroïsse et la fille de Jaïre.

«Et voici venir un homme nommé Jaïre : c'était le premier de la Synagogue. Et il tomba aux pieds de Jésus, le priant d'entrer chez lui, parce qu'il avait une fille unique, de douze ans environ, et qui était mourante.»

Le Christ, disions-nous, avait quitté la Synagogue en la personne des Géraséniens; et Lui que les siens n'avaient pas reçu (Jn 1,11), nous autres l'avons reçu; nous avons reçu Celui que nous attendions. A nous donc, qui l'attendions, Il n'a pas fait défaut; et vers les autres, s'il en est

prié, il ne Lui répugne pas de revenir. Car cet homme, chef de la Synagogue, qui avait une fille unique, implorait la guérison de la Synagogue mourante, qui était sur le point de mourir parce qu'abandonnée du Christ. Quel est, à notre avis, ce chef de la Synagogue ? n'est-ce pas la Loi ? par égard pour elle le Seigneur n'a pas complètement délaissé la Synagogue, mais a réservé un remède sauveur à ceux qui croiraient. Tandis donc que le Verbe de Dieu se hâte vers la fille de ce chef pour sauver les enfants d'Israël, la sainte Église rassemblée d'entre les Gentils, qui dépérissait en tombant dans les fautes les plus basses, déroba par sa foi le salut préparé pour d'autres. Au point de vue moral nous jugeons avoir suffisamment exposé ce passage : aussi ne revenons-nous pas sur ce qui a été dit; mais il nous plaît d'en effleurer en quelques mots le mystère. N'est-ce pas ainsi que les choses se sont passées ? Le Verbe de Dieu, venu pour les Juifs, a été attiré par les Gentils, et ceux qui n'avaient pas cru en Lui par la Loi, ont été les premiers à croire par la grâce. Car à l'exemple de celle qui avait dépensé tout son avoir pour les médecins, l'ensemble des nations avait de même perdu tous ses dons naturels, gaspillé son patrimoine de vie. Sainte, discrète, religieuse, prompte à croire, retenue par la pudeur – car il y a pudeur et foi à reconnaître son infirmité, à ne pas désespérer du pardon – la discrétion donc lui fit toucher la frange, la foi la fit s'approcher, la religion croire, la sagesse connaître qu'elle était guérie. De même le peuple saint des Gentils qui a cru en Dieu a rougi de son péché pour le quitter, a apporté sa foi pour croire, offert sa dévotion pour prier, s'est revêtu de sagesse pour sentir lui aussi sa guérison, s'est enhardi pour reconnaître qu'il avait dérobé ce qui n'était pas à lui.

Pourquoi le Christ est-il touché par derrière ? Serait-ce parce qu'il est écrit : «Vous marcherez à la suite du Seigneur votre Dieu» (Dt 13,4) ? Que veut dire aussi le fait que la fille du chef se mourait à l'âge de douze ans, et que cette femme souffrait d'une perte de sang depuis douze ans ? n'est-ce pas pour donner à entendre que. tant que la Synagogue fut bien portante, l'Eglise a souffert ? l'affaiblissement de l'une est la force de l'autre, car «leur faute amène le salut des Gentils» (Rom 11,11), et la fin de l'une est le début de l'autre : début non quant à la nature, mais quant au salut, car «l'aveuglement d'une partie d'Israël s'est produit, jusqu'à ce que l'ensemble des Nations soit entré» (Rom 11,25). La Synagogue est donc plus ancienne que l'Église, non dans le temps, mais au point de vue de la santé : car tant que la première a cru,



celle-ci ne croyait pas et languissait, en proie aux diverses maladies de l'âme et du corps, sans remède qui pût la guérir. Elle apprit la maladie du peuple des Juifs, elle se prit à espérer le remède qui la sauverait; elle reconnut que le temps était venu où du ciel le médecin se présentait; elle s'est levée pour aller au-devant du Verbe; elle a vu qu'il était pressé par la foule : ceux-là ne croient pas qui le pressent, ceux-là croient qui le touchent. C'est la foi qui touche le Christ, la foi qui le voit; le corps ne le touche pas, les yeux ne le saisissent pas : car ce n'est pas voir que voir sans voir, et ce n'est pas entendre que ne pas comprendre ce qu'on entend, ni toucher si on ne

touche pas avec foi. Aussi bien, pour amener à se traduire la foi de celle qui le touchait, Il dit : «Quelqu'un m'a touché, car je sais qu'une vertu est sortie de moi.» Preuve évidente que la sagesse n'est pas renfermée, la divinité resserrée, dans les capacités de la nature humaine et dans la clôture du corps : la puissance éternelle n'est pas captive, n'est pas retenue dans l'étroitesse du corps, mais déborde au-delà des frontières de notre médiocrité. Ce n'est pas un secours humain qui libère le peuple des Gentils; mais c'est un bienfait divin que cette réunion des nations qui, même avec une foi de fraîche date, incline la miséricorde éternelle. Si maintenant nous considérons la taille de notre foi et si nous comprenons la grandeur du Fils de Dieu, nous voyons que par rapport à Lui nous ne touchons que la frange; le haut de son vêtement, nous ne pouvons l'atteindre. Si donc nous voulons nous aussi être guéris, touchons par la foi la frange du Christ. Il n'ignore pas tous ceux qui touchent sa frange, qui le touchent quand Il est tourné : car Dieu n'a pas besoin d'yeux pour voir, Il n'a pas de sens corporels, mais possède en Lui la connaissance de toutes choses.. Heureux donc qui touche au moins l'extrémité du Verbe, car qui peut le saisir tout entier ?

Mais pour en revenir à celle qui est encore malade, et de peur que, si nous retardons longtemps l'entrée du Christ, on n'attribue sa mort à nous plutôt qu'à son retard «des serviteurs, est-il dit, vinrent dire au notable : ne l'importunez pas, votre fille est morte». Et d'abord considérons ceci : avant de ressusciter une morte, pour produire la foi Il a commencé par guérir l'hémorroïsse. Et pour vous apprendre que le flux de sang s'est arrêté pour notre instruction, au moment où Il se rend vers l'une, l'autre est guérie. De même nous célébrons la résurrection historique lors de la Passion du Seigneur, pour croire à celle de l'éternité. De même est annoncé à Marie l'enfantement par une stérile, pour amener à croire qu'une Vierge concevra; aussi bien elle a appris qu'Elisabeth enfanterait, et n'a pas douté de sa propre maternité. «Les serviteurs, est-il dit, vinrent dire au notable : Ne l'importunez pas.» Ils n'ont pas encore la foi dans la résurrection que Jésus a prédite dans la Loi, accomplie dans l'Évangile. Aussi, arrivé à la maison, n'a-t-Il pris avec Lui que peu de témoins de la résurrection qui allait se produire : car ce n'est pas le grand nombre qui a de prime abord cru à la résurrection. Aussi bien, quand le Seigneur dit : «l'enfant n'est pas morte, mais endormie», «ils se moquaient de Lui», est-il dit. Car ceux qui ne croient pas se moquent. Qu'ils pleurent donc leurs morts, ceux qui les croient morts : quand on a la foi à la résurrection, ce n'est pas la mort que l'on voit, mais le repos. Et ce que dit Matthieu (9,23) n'est pas hors de propos : qu'il y avait dans la maison du notable des joueurs de flûte et une foule tumultueuse : soit, semble-t-il, qu'on ait suivi l'usage des anciens en faisant venir des joueurs de flûte pour enflammer et exciter les lamentations, soit parce que la Synagogue, à travers les cantiques de la Loi et de la lettre, n'a pas su recueillir l'allégresse de l'Esprit. Prenant donc la main de l'enfant, Jésus la guérit et lui fit donner à manger. C'est une attestation de vie, afin que l'on crût non pas à un fantôme, mais à une réalité. Heureux celui dont la Sagesse tient la main ! Plaise à Dieu qu'elle tienne aussi nos actions, que la justice tienne ma main, que le Verbe de Dieu la tienne, qu'il m'introduise dans sa retraite, qu'il détourne l'esprit d'erreur, ramène celui qui sauve ! qu'Il ordonne de me donner à manger : car le pain céleste, c'est le Verbe de Dieu. Aussi cette sagesse qui a couvert les saints autels des aliments du corps et du sang divins a-t-elle dit : «Venez manger mes pains, et boire le vin que je vous ai préparé» (Pro 9,5). Quelle est cependant la cause d'une telle différence ? plus haut, c'est en public que le fils de la veuve est ressuscité; ici on écarte le surplus des témoins. Mais je crois que là encore se manifeste la bonté du Seigneur : la veuve, mère d'un fils unique, ne pouvait attendre; aussi, pour ne pas l'éprouver davantage, a-t-on mis de l'empressement. Il y a aussi une disposition de la sagesse : pour le fils de la veuve, c'est l'Église qui croira aussitôt; avec la fille du chef de la Synagogue, ce sont les Juifs qui croiront, mais bien peu par rapport à la multitude.

Luc 9,1-6. Mission des apôtres.

«Et chaque fois qu'on refusera de vous recevoir, sortez cette ville, et secouez même la poussière de vos pieds en témoignage contre eux.»

Quel doit être celui qui annonce le Royaume de Dieu, les préceptes de l'Évangile l'indiquent : sans bâton, sans besace, sans chaussure, sans pain, sans argent, c'est-à-dire ne recherchant pas l'aide des ressources de ce monde, abandonné à la foi, et comptant que moins il recherchera les biens temporels, plus ils pourront lui échoir. On peut, si on le veut, entendre tout cela au sens suivant : ce passage aurait pour but de former un état d'âme tout spirituel, qui

semble avoir dépouillé le corps comme un vêtement, non seulement en renonçant au pouvoir et en méprisant les richesses, mais en écartant même les attraits de la chair. Il leur est fait, avant tout, une recommandation générale de paix et de constance : ils apporteront la paix, garderont la constance, observeront les règles du droit de l'hospitalité : il ne convient pas au prédicateur du Royaume des cieux, affirme-t-il, de courir de maison en maison, et de modifier les lois inviolables de l'hospitalité. Mais de même qu'il est supposé qu'on leur offrira le bienfait de l'hospitalité, de même, s'ils ne sont pas reçus, ils ont ordre de secouer la poussière et de sortir de la ville; ce qui nous apprend qu'une bonne hospitalité n'est pas petitement récompensée : non seulement nous procurons la paix à nos hôtes, mais s'ils sont couverts de la poussière légère des fautes, recevoir les pas des prédicateurs apostoliques enlève celles-ci. Et ce n'est pas sans raison qu'en Matthieu il est ordonné aux apôtres de choisir la maison où ils entreront, afin qu'ils n'aient pas sujet de changer et de violer les droits de l'hospitalité. On ne recommande pourtant pas la même précaution à celui qui reçoit l'hôte, de peur qu'en choisissant l'hôte on ne restreigne l'hospitalité.

Mais si nous avons là, au sens littéral, la teneur d'un précepte vénérable qui touche au caractère religieux de l'hospitalité, l'interprétation mystérieuse et spirituelle nous sourit. Quand on choisit une maison, on se met en quête d'un hôte digne. Voyons donc si ce ne serait pas l'Église qui est désignée à notre préférence, et le Christ. Est-il maison plus digne d'accueillir les prédicateurs apostoliques que la sainte Église ? qui, pour être préféré à tous, a plus de titres que le Christ ? Il a coutume de laver les pieds à ses hôtes, et du moment qu'il reçoit dans sa maison, Il ne souffre pas qu'on y séjourne avec des pieds souillés, mais, si fangeux qu'ils soient de la vie passée, Il daigne les nettoyer pour la suite du voyage. C'est donc Lui seul que personne ne doit quitter, dont personne ne doit changer. Il Lui est dit, à juste titre : «Seigneur, à qui irons-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle, et nous croyons» (Jn 6,69-70). Voyez-vous comme il (Pierre) exécute les préceptes célestes ? pour n'avoir pas changé d'hôtellerie, il a mérité d'avoir sa part de la consécration céleste. Il est donc avant tout prescrit de s'enquérir de la foi d'une Église : si le Christ en est l'habitant, il faut sans nul doute la choisir; mais si un peuple de foi mauvaise ou un docteur hérétique défigure la demeure, il est ordonné d'éviter la communion des hérétiques, de fuir cette synagogue. Il faut secouer la poussière des pieds, de peur que la sécheresse crevassée d'une foi mauvaise et stérile ne souille, comme une terre aride et sablonneuse, la marche de votre esprit. Car si le prédicateur de l'Évangile doit prendre sur lui les infirmités corporelles du peuple fidèle, emporter et faire disparaître comme sur ses pieds leurs actions vaines, comparables à la poussière – selon qu'il est écrit : «Qui est malade sans que je sois malade ?» (II Cor 11,29) – il doit également abandonner toute Eglise qui repousse la foi et ne possède pas les fondements de la prédication apostolique, de peur d'être éclaboussé et souillé par une foi erronée. L'Apôtre à son tour l'affirme clairement : «évitez, dit-il, l'hérétique, après un seul avertissement» (Tit 3,10).

Luc, IX, 10-17. Multiplication des pains.

«Et Il leur dit : donnez-leur à manger vous-même. Et ils dirent : Nous n'avons pas plus de cinq pains.»

Quelle est la raison pour laquelle, la passion de Jean étant racontée plus bas, dès maintenant les paroles d'Hérode le montrent déjà mort (9,9) ? peut-être parce qu'après la fin de la Loi l'aliment de l'Évangile a commencé à nourrir les cœurs affamés des peuples ? Par ailleurs c'est après que celle qui fait figure de l'Église a été guérie de sa perte de sang, après que les apôtres ont été envoyés annoncer le Royaume de Dieu, que l'aliment de la grâce céleste est distribué. Mais remarquez à qui on le distribue : pas aux nonchalants, pas à ceux qui résident en ville – comme dans la Synagogue ou dans les dignités du siècle – mais à ceux qui cherchent le Christ au désert; ceux qui ne font pas les dégoûtés, ceux-là sont accueillis par le Christ, et le Verbe de Dieu s'entretient avec eux, non du monde, mais du Royaume des cieux; et s'il en est que couvrent les ulcères d'une maladie corporelle, Il leur accorde volontiers son remède. Il était donc dans l'ordre que, les ayant guéris de leurs blessures douloureuses, Il les délivrât de la faim par des aliments spirituels. Ainsi nul ne reçoit la nourriture du Christ s'il n'a d'abord été guéri, et ceux que l'on invite au festin sont auparavant guéris par l'invitation : y avait-il un boiteux, il a reçu le moyen de marcher pour venir; un homme privé de la lumière de ses yeux, il n'a évidemment pu pénétrer dans la maison du Seigneur que s'il a recouvré la vue. Partout donc un ordre mystérieux est observé : d'abord la rémission des péchés porte remède aux blessures, puis l'aliment de la

table céleste se multiplie. Pourtant cette foule n'est pas encore nourrie des mets les plus substantiels; les cœurs qui jeûnent de foi solide ne peuvent se repaître du corps et du sang du Christ : «je vous ai fait prendre du lait, est-il dit, non de la nourriture : vous n'en étiez pas encore capables, et même maintenant vous ne l'êtes pas encore» (I Cor 3,2). Les cinq pains correspondent au lait; la nourriture solide est le corps du Christ, le breuvage généreux est le sang du Seigneur. Ce n'est pas d'emblée que nous mangeons toutes choses, ni que nous buvons toutes choses. «Buvez d'abord ceci», est-il dit. Il y a donc une première chose, il y en a une seconde à boire. Il y a de même une première chose à manger, il y en a aussi une seconde, il y en a une troisième. Il y a d'abord cinq pains, en second lieu sept, en troisième le corps même du Christ. N'abandonnons donc à aucun prix un tel Maître, qui daigne nous distribuer les aliments selon les forces de chacun, de peur que le faible ne soit accablé par une nourriture trop solide, ou que de légers aliments ne rassasient pas le fort; car «celui qui est infirme doit manger des légumes» (Rom 14,2), et celui qui déjà semble échapper aux entraves de l'infirmité mangera de ces cinq pains et de ces deux poissons. Du moins, s'il a peur de demander la nourriture, qu'il abandonne tous ses biens et se hâte vers la parole de Dieu : commençant à entendre, il commence d'avoir faim; les apôtres commencent à voir cet affamé; même s'ils ne comprennent pas encore de quoi il a faim, le Christ le comprend : Il sait qu'il n'a pas faim d'une nourriture matérielle, mais de la nourriture du Christ. Qu'il dise : «Je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur qu'ils ne défaillent en route» (Mt 15,32). Bon maître, Il demande le zèle, fournit les forces. Si vous vouliez, Seigneur Jésus, ne pas laisser ceux-ci à jeun avec moi, mais les repaître des aliments que vous distribuez, afin que fortifiés par votre nourriture ils puissent ne pas redouter la faiblesse du



jeûne ! Si vous disiez de nous aussi : «Je ne veux pas les renvoyer à jeun !» Dites-moi encore pour quelle raison vous ne voulez pas les renvoyer à jeun; ou plutôt, vous l'avez déjà dit : celui que vous renvoyez à jeun défaille sur le chemin, c'est-à-dire défaille soit dans le parcours de cette vie, soit avant de parvenir au terme de la route, avant de parvenir au Père et de comprendre que le Christ vient du Père, avant de comprendre que le Christ vient du ciel, de comprendre que le Christ qui en est descendu est le même qui y est monté (Ép 4,10), de peur qu'ayant appris qu'il est né d'une Vierge, il ne se prenne à juger que sa puissance est non divine, mais humaine.

Afin donc qu'ils ne défaillent pas «donnez-leur vous-mêmes à manger», dit-Il. Mais ils dirent : «Nous n'avons pas plus de cinq pains et deux poissons, à moins d'aller acheter des vivres

pour toute cette foule.» Les apôtres n'avaient pas encore compris que la nourriture du peuple croyant n'est pas objet de vente. Le Christ le savait : Il savait que c'était nous plutôt qui devons être rachetés, et que son festin est gratuit. Les disciples n'avaient pas encore la nourriture qui pourrait nous racheter; ils avaient déjà cependant la nourriture qui pouvait nous rassasier, ils avaient la nourriture qui pouvait nous fortifier, car «le pain fortifie le coeur de l'homme» (Ps 103,15). Le Seigneur a donc pitié, pour que nul ne défaille en chemin. Si donc quelqu'un défaille, ce n'est point du fait du Seigneur Jésus, mais par son fait à lui qu'il défaille, et vous n'avez rien à imputer au Seigneur, qui «triomphe quand il est jugé» (Ps 50,6). Que direz-vous à Celui qui vous a accordé tout affermissement de votre force ? n'est-ce pas Lui qui vous a engendré, Lui qui vous a nourri ? sa nourriture est force, sa nourriture est courage. Mais si vous, par votre négligence, avez gaspillé la force que vous aviez reçue, ce ne sont pas les secours des aliments célestes qui vous ont manqué, mais ceux de votre âme. Aussi bien le Seigneur, comme Il fait pleuvoir sur les justes et les injustes (Mt 5,45), nourrit aussi les injustes et les justes. N'est-ce point sur la force de la nourriture qu'Elie le saint, déjà défaillant en chemin, marcha quarante jours (I R 19,6 sqq.) ? et cette nourriture, c'est un ange qui la lui donna. Mais vous, si le Christ vous nourrit, et si vous conservez la nourriture ainsi reçue, vous marcherez non pas quarante jours et quarante nuits, mais, j'ose le dire appuyé sur les exemples de l'Écriture, pendant quarante ans, depuis votre sortie des confins de l'Égypte jusqu'à votre arrivée dans la terre d'abondance, dans la terre où coulent le lait et le miel, et que le Seigneur a juré de donner à nos pères (Ex 3,8; 13,5). C'est la

terre dont il vous faut rechercher les ressources, celle que possède la douceur (Mt 12,43) : non pas cette terre, dis-je, qui est desséchée, mais celle qui est enrichie des aliments du Christ, qui, soumise à l'autorité du Roi éternel, est habitée par la foule des saints. Le Christ partage donc les vivres. Et Lui sans doute veut donner à tous, ne refuse à personne, car Il est le pourvoyeur de tous; mais quand Il rompt les pains et les donne aux disciples, si vous ne tendez pas les mains pour recevoir votre nourriture, vous défaillez en chemin. Et vous ne pourrez rejeter la faute sur Lui : Il a pitié et distribue; mais Il distribue à ceux qui demeurent avec Lui, même au désert, qui ne s'en vont ni le premier ni le deuxième ni le troisième jour; car vous lisez ailleurs : «J'ai pitié de cette foule, car voici déjà trois jours qu'ils continuent d'être avec moi» (Mt 15,32). Quelle condescendance, quelle humanité est par Lui inspirée aux hommes ! Il ne veut pas les laisser partir à jeun; Il ne le veut pas, de peur qu'ils ne défaillent en chemin. Ne défaillez donc pas sous la correction de Dieu; ne vous laissez pas d'être repris par Lui; ne vous laissez pas maintenant, de peur d'être las plus tard. Que Lui répondrez-vous, ou comment vous excuserez-vous, si vous avez laissé perdre la force de la nourriture qu'il assure ? Vous ne pouvez dire qu'il n'a pas donné la nourriture, puisqu'il la donne à tous. Vous ne pouvez dire qu'il n'a pas voulu que vous fassiez le bien, vous ayant proposé le bien et le mal, afin que votre bonne action ne fût pas contrainte, mais volontaire (Philém 14). Car il y a une grande différence entre celui qui agit par contrainte et malgré lui, et celui qui volontairement choisit ce qui est bien : «si je le fais par nécessité, c'est une charge qui m'est confiée; si c'est de mon plein gré, j'aurai une récompense» (I Cor 9,17). Considérons donc que nous comparâtrons au tribunal du Christ, et que, si notre ouvrage brûle (I Cor 3,15), nous n'aurons rien pour nous excuser; car Il nous dira ce qu'il a dit jadis par le Prophète : «Mon peuple, que t'ai-je fait, ou en quoi t'ai-je été à charge ? répons-moi» (Mich 6,3). Il dira à celui qui sera tombé en chemin : Comment as-tu fait pour tomber en chemin ? n'ai-je pas fait des pains, ne les ai-je pas bénits, ne te les ai-je pas fait donner ? mais toi, pourquoi n'as-tu pas voulu les recevoir ? Combien aussi qui sont ici présents défailiront en chemin, même après ces discours qui, pour être de nous, n'en doivent pas moins être regardés comme des pains, puisque «nul ne peut nommer le Seigneur Jésus que par l'Esprit saint !» (I Cor 12,3) Combien, dis-je, défailiront et s'en iront vers les voies des païens par des chemins de traverse, fornicateurs ! et plutôt à Dieu qu'il n'y en eût qu'un, et non un grand nombre ! Mais ce n'est pas Jésus qui est cause de la défaillance, lors même que tel défaille : car Il distribue à tous ceux qui le suivent, qu'il y en ait cinq mille ou quatre mille. Le nombre n'est pas indifférent, l'ordre n'est pas indifférent, les restes de ceux qui mangent ne sont pas indifférents. Pourquoi en effet les plus nombreux, c'est-à-dire cinq mille, sont-ils rassasiés avec cinq pains, soit un moindre nombre, et les moins nombreux, qui sont quatre mille, sont-ils nourris avec sept pains, c'est-à-dire un nombre plus élevé ? A nous en tenir au seul fait miraculeux, le divin se montre davantage si une mesure moindre a été abondante pour un plus grand nombre. Pourquoi donc ce qui est moindre s'est-il ajouté à ce qui est plus grand, comme s'il l'emportait ? car nous lisons d'abord que cinq mille furent rassasiés avec cinq pains, puis encore quatre mille avec sept pains. Cherchons donc le mystère, qui l'emporte sur le miracle. Donc les cinq mille semblent, comme étant les cinq sens du corps, avoir reçu du Christ des aliments encore à la portée des charnels; quant aux quatre mille, bien qu'ils soient encore dans le corps, et dans ce monde qui est composé de quatre éléments, ce n'est pourtant pas sans motif qu'ils ont reçu, est-il dit, la nourriture du repos mystérieux : ils sont déjà égalés au monde, eux qui seront au-dessus du monde, car, bien qu'ils soient en ce monde, ils ne sont pourtant pas renfermés dans le monde. On leur distribue l'aliment du repos mystérieux : car en six jours le monde a été fait, le septième a été jour de repos, et le Seigneur l'a sanctifié. Au-delà du monde se trouve donc le repos, au-delà du monde aussi le fruit du repos. Aussi bien «heureux les pacifiques, car ce sont eux qui seront appelés enfants de Dieu» (Mt 5,9). Car Dieu étant au-dessus du monde, personne assurément ne peut voir Dieu si d'abord il ne dépasse le monde par le regard spirituel. Ainsi la septième béatitude est pour les pacifiés; il reste également sept corbeilles de débris pour les quatre mille. Ce n'est pas peu de chose que ce pain des sabbats, pain sanctifié, pain du repos. Et peut-être, si vous commencez par manger les cinq pains par vos sens, j'oserais dire : après les cinq pains et les sept, en troisième lieu ce n'est pas sur terre que vous mangerez le pain, mais plus haut que la terre vous mangerez huit pains, comme ceux qui sont au ciel; car comme les sept pains sont les pains du repos, ainsi les huit pains sont les pains de la résurrection. Donc ceux qui sont nourris des pains avaient persévéré trois jours, et peut-être obtenu la foi plénière et l'assurance de la résurrection à venir. Aussi bien ce sont les saints qui disent : «Nous ferons une marche de trois jours, pour festoyer avec notre Dieu» (Ex 5,3). Mais cela viendra en son lieu. Quant aux cinq pains, saint Jean m'a appris ce que j'ignorais, ce que ne m'avait pas appris saint Matthieu, ni ne m'avait appris saint Luc ? car chacun a reçu en partage une grâce différente; il m'a appris, dis-je, que ces cinq pains étaient d'orge. Il n'a donc pas été

déraisonnable de dire que cette nourriture était à la portée des charnels. Pourquoi en premier lieu des pains d'orge ? parce qu'il faut nourrir d'abord de lait, puis de viande celui qui vient à la foi; car «nous ne pouvions pas encore» (cf. I Cor 3,2-3), et peut-être beaucoup d'entre nous ne peuvent-ils pas encore; car du moment qu'il y a parmi nous des querelles et des dissentiments, n'est-ce pas que nous sommes charnels et nous conduisons de manière humaine ? Les aliments sont adaptés aux forces de chacun : aussi l'orge d'abord, puis le froment nous est donné en nourriture, tandis qu'au plus fort ? comme Elie (I R 17,12) ? on sert un pain de farine fait de la moelle du blé, dont les pécheurs ne peuvent se nourrir. Ce n'est pas seulement quant au pain, quant au nombre, mais dans l'installation qu'il y a différence : ceux-là sont assis sur l'herbe, ceux-ci par terre; les cinq mille sur l'herbe, les quatre mille par terre. Fouler la terre est plus qu'être étendus sur l'herbe : ceux dont les sens sont encore charnels aiment la mollesse et par conséquent sont assis sur l'herbe ? car toute chair est herbe (Is 40,6); pour les autres, c'est sur la terre, productrice du blé, du vin et de l'olivier, qu'ils obtiennent l'aliment de la grâce. Les uns sont assis, les autres étendus, car on repose davantage étendu. Il y a là deux poissons, ici on ne compte pas : aussi beaucoup ont-ils pensé que la grâce de l'Esprit aux sept dons était déterminée dans les pains, et qu'il fallait comprendre dans les poissons la grâce des deux Testaments. Il ne nous répugne donc pas de calculer que les quatre mille, rassemblés des quatre coins du monde et figurant l'Eglise, reçoivent la nourriture d'une grâce plus grande, ainsi qu'il est écrit : «Il en viendra de l'Orient et de l'Occident et du Septentrion et du Midi, et ils s'attableront avec Abraham et Isaac et Jacob au Royaume des cieux» (Mt 8,11). C'est ce dont ici le Christ rend grâces au Père : car ce n'est pas en vain qu'ailleurs il y a seulement bénédiction, ici action de grâces également (cf. Jn 6,11). Oui, le Seigneur a coutume de rendre grâces au Père pour son Eglise, de ce qu'il a révélé aux petits ce qu'il a caché aux sages (Mt 11,25). La bénédiction est donc pour nous qui sommes moins élevés, l'action de grâces pour ceux qui ont triomphé des faiblesses de leur corps par le saint martyr. Nous avons déjà effleuré ce point plus haut : lorsqu'on fait asseoir par cinquante, sans doute ce nombre est sacré, mais il est déterminé; il semble qu'ici on ait le peuple d'une Eglise mieux affermie, qui prend place sans détermination de nombre.

Il y a encore mystère en ce que le peuple mange et se rassasie, et que les apôtres font le service. Car le rassasiement indique et montre la faim bannie pour toujours, parce qu'on n'aura plus faim une fois reçue la nourriture du Christ; et le service par les apôtres fait prévoir la distribution du corps et du sang du Seigneur. Mais le divin, c'est que les cinq pains aient suffi, et au-delà, pour cinq mille personnes : car il est clair que ce n'est pas cette menue nourriture, mais sa multiplication, qui a rassasié le peuple. Vous eussiez vu, comme par une irrigation incoercible, fructifier entre les mains des distributeurs des parcelles qu'ils n'avaient pas rompues, et, sans que les doigts y eussent touché pour les briser, les morceaux s'échapper spontanément. Quand on lit de telles choses, comment s'étonner du mouvement perpétuel des eaux, être stupéfait que des sources liquides les flots se succèdent sans cesse, quand le pain même déborde, et quand une matière solide se répand en abondance ? Cela donc s'est accompli pour nous faire voir les choses mêmes que nous ne voyons pas. Par les unes Il a manifesté avec évidence qu'il est également l'auteur des autres et le Créateur de toute la nature matérielle, qui, non pas trouvée, comme le veulent les philosophes, mais faite, fournit ses apports successifs à la production de toutes choses. Voici qui est étonnant : tout ce que vous puisez aux cours d'eau n'est pas enregistré et marqué comme dépense; tout ce que vous prenez aux fontaines, est remplacé comme par un mouvement de revenus. Mais pourtant les fleuves mêmes, s'ils semblent ne rien perdre, ne gagnent rien; et quant aux fontaines, si l'on voit les eaux s'y accumuler, de même on se rend compte quand les eaux y diminuent. Mais ce pain que rompt Jésus est, quant au mystère, la parole de Dieu et le discours sur le Christ : distribué, il augmente; car avec quelques discours Il a fourni à tous les peuples un aliment surabondant; Il nous a donné les discours comme des pains, et tandis que nous les goûtons ils se multiplient dans notre bouche. De même aussi, visiblement et d'une manière incroyable, ce pain, quand on le brise, quand on le distribue, quand on le mange, s'entasse sans subir aucune diminution. Et ne doutez pas que cet aliment augmente soit dans les mains qui le distribuent, soit dans les bouches qui le mangent, puisqu'en tout cela le témoignage de notre activité est invoqué pour affermir notre foi. C'est ainsi qu'aux noces les eaux prennent la couleur du vin tandis que les serviteurs agissent, et ceux mêmes qui avaient rempli d'eau les jarres puisaient un vin qu'ils n'avaient pas apporté (Jn 2,6 sqq.). Comprenez, si vous le pouvez, des réalités si miraculeuses. Ici, tandis que les foules mangent, les morceaux augmentent en se dépensant, et de cinq pains on recueille des restes plus considérables que le tout; là, les éléments changent d'espèce, et la nature ne souffre pas de diminution et ne reconnaît pas ses produits, tout en reconnaissant ses usages propres. Bien plus, le vin de la transmutation est de

qualité meilleure que le vin naturel, parce qu'il est au pouvoir du Créateur et de faire servir les espèces aux usages de son choix, et de donner aux êtres à venir leur nature. Voyez par quelles oeuvres Il prouve son ouvrage : tandis que le serviteur verse l'eau, le bouquet transvasé enivre, la couleur modifiée commande la créance, la saveur du breuvage y met le comble. Que les Gentils, s'il leur plaît, comparent aux bienfaits du Christ non pas les actions, mais les fictions de leurs dieux ! Leurs fables en effet rapportent qu'il y eut un roi qui changeait en or tout ce qu'il touchait; mais les festins mêmes lui étaient funestes : les serviettes mêmes, saisies par ses doigts, se durcissaient, et la nourriture craquait dans sa bouche, lui procurant non des aliments, mais des blessures, et la boisson s'attachait à son gosier, ne pouvant ni pénétrer ni reculer. Bienfaits dignes de ses désirs ! présents dignes d'un tel solliciteur ! libéralité digne du donateur ! Tels sont les bienfaits des idoles : quand elles semblent rendre service, elles n'en sont que plus nuisibles. Au contraire les bienfaits du Christ semblent menus, et sont très grands. Aussi bien n'est-ce pas à un seul, mais aux foules, qu'il les accorde. La nourriture augmentait dans la bouche des mangeurs; et il semblait que ce fût aliment pour le corps, mais on le prenait pour le salut éternel.

Mais pourquoi reste-t-il davantage pour les cinq mille, moins pour les quatre mille ? Parce que ces quatre mille passèrent trois jours avec le Christ, et par suite ont reçu davantage de l'aliment céleste. Et ce n'est pas sans raison que les restes de la foule sont recueillis par les disciples, car vous pourrez trouver les choses de Dieu plus facilement chez les élus que dans les foules. Plût à Dieu qu'il me fût donné d'entendre : Recueillez ce qui reste !

Si je l'entends, et si je le fais, j'aurai bien des choses que les foules, bien des choses que les enfants et les femmes n'ont pu manger. Heureux qui peut recueillir ce que laissent les doctes eux-mêmes ! Voyons comment il recueille. La Loi a dit : Vous ne serez pas adultère. Le Christ a rompu ce pain, il a partagé cette parole, sans y ajouter d'ailleurs, mais en distribuant du sien. «Regarder, dit-il, une femme pour la convoiter, c'est avoir déjà commis l'adultère sur elle» (Mt 5,28) : voilà un morceau qui vient de Lui. Il a ajouté : «Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le» (Mt 5,29). Voici un autre : «Si votre main droite vous scandalise, coupez-la» (Ib., 30) et «épouser celle qu'a renvoyée son mari, c'est commettre un adultère» (Ib., 32). Voyez combien de fragments avec un seul ! Moïse dit qu'Abraham eut deux fils, un de la servante et l'autre de la femme libre. (Gen 21,2,9). Paul a dit : «ce sont les deux Testaments» (Gal 4,24) : il a partagé cette parole et trouvé le mystère. Heureux donc qui recueille ce que le Christ a partagé ! Mais pour quelle raison le Christ a-t-il rempli douze corbeilles ? n'est-ce pas pour mettre fin à cette épreuve du peuple juif «ses mains ont servi avec la corbeille» (Ps 80,7) ? autrement dit, le peuple qui auparavant recueillait la boue dans les corbeilles se procure maintenant par la croix du Christ l'aliment de la vie céleste, et ramasse la nourriture de la foi dans ce qui contenait la fange de l'incrédulité païenne. Et ce n'est pas l'aubaine d'un petit nombre, mais de tous; car par les douze corbeilles c'est comme l'affermissement de chaque tribu dans la foi qui surabonde, puisque «le pain affermit le coeur de l'homme» (Ps 103,15).

Luc, IX, 18-26. Témoignage de Pierre.

«Et Il leur dit : vous, qui dites-vous que je suis ? Simon Pierre répondit : le Christ de Dieu.»

L'opinion même de la foule n'est pas sans intérêt : les uns croyaient à la résurrection d'Élie, qu'ils pensaient devoir venir, les autres de Jean, qu'ils savaient décapité, ou de l'un des prophètes anciens. Mais rechercher cela est au-dessus de nous : c'est pour la pensée d'un autre, la prudence d'un autre. Car s'il suffit à l'apôtre Paul de ne connaître que le Christ Jésus, et crucifié (I Cor 2,2), qu'ai-je à souhaiter de connaître en plus du Christ ? dans ce seul nom est exprimée la divinité, et l'Incarnation, et la réalité de la Passion. Aussi, bien que les autres apôtres le sachent, Pierre cependant répond, de préférence à tous : «Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.» Il a donc embrassé toutes choses, en exprimant et la nature et le nom qui résume les vertus. Irons-nous soulever des questions sur la génération de Dieu, quand Paul a jugé qu'il ne sait rien en dehors du Christ Jésus, et crucifié, quand Pierre a cru ne devoir confesser que le Fils de Dieu ? nous autres nous recherchons, avec les yeux de la faiblesse humaine, quand et comment Il est né, et quelle est sa grandeur. Paul a reconnu en tout cela l'écueil des questions plutôt qu'un profit pour l'édification, et dès lors a décidé de ne rien savoir que le Christ Jésus. Pierre a su que dans le Fils de Dieu sont toutes choses, car «le Père a tout donné au Fils» (Jn 3,35) : s'il a tout donné, Il a transmis l'éternité et la majesté qu'il possède. Mais pourquoi

m'écarter si loin ? la fin de ma foi est le Christ, la fin de ma foi est le Fils de Dieu; il ne m'est pas permis de connaître le procédé de sa génération, mais il ne m'est pas permis d'ignorer la réalité de sa génération. Croyez donc de la manière dont Pierre a cru, afin d'être heureux vous aussi, pour mériter d'entendre vous aussi : «car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'a révélé, mais mon Père qui est aux cieux». En effet la chair et le sang ne peuvent révéler que le terrestre; par contre, celui qui parle des mystères en esprit ne s'appuie pas sur l'enseignement de la chair et du sang, mais sur l'inspiration divine. Ne vous reposez donc pas sur la chair et le sang, de peur de prendre les ordres de la chair et du sang, et de devenir vous-même sang et chair. Car qui s'attache à la chair, est chair, et «qui s'attache à Dieu est un seul esprit» (avec Lui) (I Cor 6,17). «Mon esprit, dit-Il, ne demeurera jamais plus avec ces hommes, parce qu'ils sont charnels» (Gen 6,3). Mais plaise à Dieu que ceux qui écoutent ne soient pas chair et sang, mais qu'étranger aux convoitises de la chair et du sang chacun puisse dire : Je ne craindrai pas ce que courrait me faire la chair (Ps 55,5) ! Qui a vaincu la chair est un fondement de l'Église, et, s'il ne peut égaler Pierre, il peut l'imiter. Car les dons de Dieu sont grands : non seulement Il a restauré ce qui avait été nôtre, mais encore Il nous a concédé ce qui Lui est propre.

Il y a pourtant intérêt à se demander pourquoi les foules ne voyaient pas en Lui un autre qu'Élie, ou Jérémie, ou Jean-Baptiste. Elie peut-être parce qu'il fut enlevé au ciel; mais le Christ n'est pas Elie : l'un est enlevé, l'autre revient; l'un, dis-je, est enlevé, l'autre n'a pas cru enlever son égalité avec Dieu (Phil 2,6); l'un est vengé par les flammes qu'il appelle (I R 18,38), l'autre a mieux aimé guérir ses persécuteurs que les perdre. Mais pourquoi l'ont-ils cru Jérémie ? peut-être parce qu'il fut sanctifié dès le sein (maternel). Mais il ne s'agit pas de Jérémie. L'un est sanctifié, l'autre sanctifie; la sanctification de l'un a commencé avec son corps, l'autre est Saint du Saint. Pourquoi encore le peuple le croit-il Jean ? ne serait-ce point parce qu'étant au sein de sa mère il percevait la présence du Seigneur ? Mais il ne s'agit pas de Jean : l'un adorait étant au sein, l'autre était adoré; l'un baptisait dans l'eau, le Christ dans l'Esprit; l'un conseillait la pénitence, l'autre pardonnait les péchés. Aussi Pierre n'a-t-il pas attendu l'avis du peuple, mais exprimé le sien, en disant : «Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.» Celui qui est, est toujours, n'a pas commencé d'être, et ne cesse d'être. La bonté du Christ est grande : presque tous ses noms, Il les a donnés à ses disciples. «Je suis, dit-il, la lumière du monde» (Jn 8,12); et pourtant, ce nom dont Il se glorifie, Il l'a octroyé à ses disciples en disant : «Vous êtes la lumière du monde» (Mt 5,14). «Je suis le pain vivant» (Jn 6,51); et «nous tous, nous sommes un seul pain» (I Cor 10,17). «Je suis la vraie vigne» (Jn 15,1); et Il vous dit : «Je vous ai planté comme une vigne fructueuse, toute vraie» (Jér 2,21). Le Christ est pierre ? «ils buvaient de la pierre spirituelle qui les accompagnait, et la pierre c'était le Christ» (I Cor 10,4) ? Il n'a pas non plus refusé la grâce de ce nom à son disciple, si bien qu'il est Pierre aussi, parce qu'il aura de la pierre la solidité constante, la fermeté dans la foi. Efforcez-vous donc d'être pierre à votre tour : dès lors cherchez la pierre non pas au-dehors, mais en vous. Votre pierre, c'est votre action; votre pierre, c'est votre esprit. C'est sur cette pierre que se construit votre demeure, pour que nulle bourrasque des esprits mauvais ne la puisse renverser. Votre pierre, c'est la foi; la foi est le fondement de l'Église. Si vous êtes pierre, vous serez dans l'Église, puisque l'Église repose sur la pierre. Si vous êtes dans l'Église, les portes de l'enfer ne triompheront pas de vous : les portes de l'enfer sont les portes de la mort, et les portes de la mort ne peuvent être les portes de l'Église. Mais que sont les portes de la mort, autrement dit les portes de l'enfer, sinon les diverses espèces de péchés ? Si vous forniquez, vous avez passé les portes de la mort. Si vous blessez la bonne foi, vous avez franchi les portes de l'enfer. Si vous avez commis un péché mortel, vous avez passé les portes de la mort. Mais Dieu a le pouvoir de vous relever des portes de la mort, pour que vous proclamiez toutes ses louanges aux portes de la fille de Sion (Ps 9,14). Quant aux portes de l'Église, ce sont les portes de la chasteté, les portes de la justice, que le juste a accoutumé de franchir : «Ouvrez-moi, dit-il, les portes de la justice, et, les ayant franchies, je louerai le Seigneur» (Ps 117,19). Mais comme la porte de la mort est la porte de l'enfer, la porte de la justice est la porte de Dieu; car «Voici la porte du Seigneur, les justes y entreront» (Ib., 20). Ainsi fuyez l'obstination dans le péché, pour que les portes de l'enfer ne puissent triompher de vous : car si le péché est maître chez vous, la porte de la mort a triomphé. Fuyez donc les querelles, les dissensions, les bruyantes et tumultueuses discordes, pour ne pas en venir à passer les portes de la mort. Car le Seigneur Jésus n'a pas voulu au début être publié, pour ne faire naître aucun tumulte : Il enjoint à ses disciples de ne dire à personne que «le Fils de l'homme doit beaucoup souffrir, être réprouvé par les princes des prêtres, les anciens et les scribes, être mis à mort et ressusciter le troisième jour» (Lc 9,22). Et peut-être le Seigneur a-t-il ajouté cela parce qu'il savait quelle peine auraient ses disciples mêmes à croire à la Passion et à la Résurrection; alors Il a préféré affirmer Lui-même

sa Passion et sa Résurrection, pour que l'événement donnât naissance à la foi, et non son annonce au désaccord. Donc le Christ n'a pas voulu se glorifier, mais Il a mieux aimé paraître sans gloire pour subir la souffrance; et vous, qui êtes né sans gloire, vous vous glorifiez ? c'est par la voie où le Christ a marché qu'il vous faut avancer. C'est le reconnaître, c'est l'imiter dans l'ignominie et la bonne renommée (cf. II Cor 6,8), que vous glorifier de la Croix, comme Lui-même s'en est glorifié. Telle fut la conduite de Paul, et il s'en glorifie : «Pour moi, dit-il, à Dieu ne plaise que je me glorifie autre-ment que de la croix de notre Seigneur Jésus Christ» (Gal 6,14).

Mais voyons pourquoi, selon Matthieu (16,20), nous trouvons que les disciples sont avertis de ne dire à personne qu'il est le Christ, tandis qu'ici on leur enjoint, est-il écrit, de ne dire à personne qu'il doit beaucoup souffrir et ressusciter. Vous voyez que dans le seul nom du Christ il y a tout. C'est le Christ qui est né d'une Vierge, c'est Lui qui a accompli des merveilles devant le peuple, Lui qui est mort pour nos péchés et ressuscité des morts. Retrancher une de ces choses, c'est retrancher votre salut. Car même les hérétiques semblent avoir le Christ avec eux : personne ne renie le nom du Christ; mais c'est renier le Christ que ne pas reconnaître tout ce qui appartient au Christ. Pour bien des motifs donc Il ordonne à ses disciples de se taire : pour tromper le démon, éviter l'ostentation, enseigner l'humilité, et aussi pour que ses disciples, encore frustes et imparfaits, ne soient pas écrasés sous le fardeau d'une annonce complète. Examinons maintenant pour quel motif Il commande aussi aux esprits impurs de se taire. Mais cela même l'Écriture nous l'a découvert, car «Dieu dit au pécheur : pourquoi racontes-tu mes justices» (Ps 49,16) ? de crainte qu'en l'écoutant prêcher, on ne suive son égarement : car c'est un mauvais maître que le diable, et souvent il mélange le faux et le vrai, pour couvrir des apparences de la vérité son témoignage frauduleux. Considérons encore ceci : est-ce maintenant la première fois qu'il recommande aux disciples de ne dire à personne qu'il est le Christ ? ou bien l'a-t-Il déjà recommandé quand Il a envoyé les douze apôtres et leur a prescrit : «N'allez pas dans la direction des Gentils, et n'entrez pas dans les villes des Samaritains; mais allez aux brebis perdues de la maison d'Israël, guérissez les malades, purifiez les lépreux, chassez les démons»; et «informez-vous d'une personne digne, et demeurez chez elle» (Mt 10,5 sqq.). Ainsi en cet endroit non plus on ne voit pas qu'il soit prescrit de prêcher le Christ Fils de Dieu. Il y a donc un ordre pour la discussion, un ordre pour l'exposé; et dès lors nous aussi, lorsque des Gentils sont appelés à l'Église, nous devons régler l'ordre des recommandations de telle manière : enseigner d'abord qu'il y a un seul Dieu, auteur du monde et de toutes choses, en qui nous vivons, existons et nous mouvons, et de la race de qui nous sommes (Ac 17,28) : en sorte que nous devons l'aimer non seulement pour les bienfaits de la lumière et de la vie, mais encore à raison d'une certaine parenté de race. Puis nous détruirons l'idée qu'ils ont des idoles, car la matière de l'or, de l'argent ou du bois ne peut avoir en elle une énergie divine. Les ayant convaincus de l'existence d'un seul Dieu, vous pourrez grâce à Lui prouver que le salut nous a été donné par le Christ, commençant par ce qu'il a accompli dans son corps et en montrant le caractère divin, de manière à faire voir en Lui plus qu'un homme, la mort vaincue par la force d'un seul, et ce mort ressuscité des enfers. C'est en effet peu à peu que la foi grandit : en voyant qu'il est plus qu'un homme, on croit qu'il est Dieu; car à moins de prouver qu'il n'a pu accomplir ces choses sans une puissance divine, comment pouvez-vous démontrer qu'il y avait en Lui une énergie divine ? Mais on nous accordera peut-être peu d'autorité et de créance : lisez le discours adressé par l'Apôtre aux Athéniens. S'il avait voulu d'emblée détruire les cérémonies idolâtriques, les oreilles païennes eussent rejeté sa parole. Il commence donc par un seul Dieu, artisan du monde, en disant : «Dieu qui a fait le monde et tout ce qui s'y trouve» (Ac 17,24).

Ils ne pouvaient nier qu'il y eût un artisan unique du monde, un seul Dieu, un seul Créateur de toutes choses. Il ajouta que le Maître du ciel et de la terre ne consent pas à habiter dans les oeuvres de nos mains; puisqu'il n'est pas vraisemblable que l'art humain emprisonne dans la vaine matière de l'or et de l'argent la puissance de la divinité; le remède à cette erreur, disait-il, c'est le zèle à se repentir. Alors il en vient au Christ; et pourtant il n'a pas voulu l'appeler Dieu plutôt qu'homme : «Dans l'homme, dit-il, qu'il a désigné à la foi de tous en le ressuscitant de la mort.» En effet, celui qui discourt doit avoir égard aux personnes qui l'entendent, pour n'être pas raillé avant d'être entendu. Comment les Athéniens auraient-ils cru que le Verbe s'est fait chair, et qu'une Vierge a conçu de l'Esprit, eux qui raillaient quand ils eurent entendu parler de résurrection des morts ? Pourtant Denys l'Aréopagite a cru, et d'autres ont cru à cet homme afin de croire en Dieu. Qu'importé l'ordre dans lequel chacun croit ? on ne demande pas la perfection dès le début, mais du début on arrive à la perfection. Il a donc instruit les Athéniens suivant ce principe, et tel est l'ordre que nous devons garder avec les Gentils. Mais lorsque les apôtres s'adressaient

aux Juifs, ils disaient que le Christ est Celui qui nous a été promis par les oracles des Prophètes. Ils ne l'appelaient pas d'emblée et de leur propre autorité Fils de Dieu, mais un homme éprouvé, un homme juste, un homme ressuscité des morts, l'homme dont il était dit dans les Prophètes : «Vous êtes mon Fils, c'est moi qui aujourd'hui vous ai engendré» (Ps 2,7). Ainsi donc, vous aussi, produisez à l'appui des choses difficiles à croire l'autorité de la parole divine, et montrez que sa venue fut promise par la voix des Prophètes; enseignez que sa résurrection était aussi affirmée, longtemps à l'avance, par les témoignages des Ecritures ? non pas celle qui est normale et commune à tous ? afin d'obtenir, en établissant sa résurrection corporelle, un témoignage de sa divinité. Ayant en effet constaté que les corps des autres subissent la corruption après la mort, pour Celui dont il est dit : «Vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption» (Ps 15,10), vous reconnaissez l'exemption de la fragilité humaine, vous constatez qu'il dépasse les caractéristiques de la nature humaine et doit être rapproché de Dieu plutôt que des hommes. S'il s'agit d'instruire un catéchumène qui aspire aux sacrements des fidèles, il faut dire qu'il y a un seul Dieu, de qui sont toutes choses, et un seul Jésus Christ, par qui sont toutes choses (I Cor 8,6); qu'il ne faut point parler de deux Seigneurs; que le Père est parfait, parfait également le Fils, mais que le Père et le Fils ont une même substance; que le Verbe éternel de Dieu, verbe non proféré, mais agissant, est engendré du Père, non produit par sa parole.

Il est donc interdit aux apôtres de l'annoncer comme Fils de Dieu, pour que plus tard ils l'annoncent crucifié. C'est la splendeur de la foi, de comprendre vraiment la croix du Christ. Les autres croix ne me servent de rien; seule la croix du Christ m'est utile, et réellement utile : par elle «le monde a été crucifié pour moi, et moi pour le monde» (Gal 6,14). Si le monde est crucifié pour moi, je sais qu'il est mort : je ne l'aime pas; je sais qu'il passe : je ne le convoite pas; je sais que la corruption dévorera ce monde : je l'évite comme malodorant, je le fuis comme la peste, je le déserte comme pouvant me nuire.

Mais certains ne peuvent croire d'emblée que le salut a été donné au monde par la Croix. Etablissez donc par l'histoire des Grecs que ce fut chose possible. Ainsi l'Apôtre lui-même à l'occasion persuade les incrédules, et ne recule pas devant les vers des poètes pour détruire les fables des poètes. Si l'on se souvient en effet que souvent des légions et de grands peuples ont été délivrés par le sacrifice et la mort de quelques-uns, comme l'affirme l'histoire grecque; si l'on se rappelle que la fille d'un chef a été vouée au sacrifice pour faire passer les armées des Grecs; si nous considérons, chez nous, que le sang des boucs et des taureaux et la cendre d'une génisse sanctifie par son aspersion pour purifier leur chair, comme il est écrit aux Hébreux (9,13); si la peste, attirée sur certaines provinces par tels péchés des hommes, a été conjurée, dit-on, par la mort d'un seul : tout cela, ayant prévalu par raisonnement ou résultat d'un arrangement, pour que l'on crût plus facilement à la croix du Christ, créera une pente telle que ne pouvant renier leur histoire, ils acquiesceront à la nôtre. Mais comme nul d'entre les hommes n'a été assez grand pour ôter les péchés du monde entier – ni Enoch, ni Abraham, ni Isaac, qui bien que s'étant offert à la mort, a été épargné parce qu'il ne pouvait effacer tous les péchés : et quel homme fut assez grand pour qu'en lui expirassent tous les péchés ? – dès lors ce n'est pas quelqu'un du peuple, quelqu'un pris dans le rang, mais le Fils de Dieu, qui a été choisi par Dieu le Père; étant au-dessus de tous, Il pouvait s'offrir pour tous; Il devait mourir, afin qu'étant plus fort que la mort Il délivrât les autres, devenu parmi les morts libre sans aide (Ps 87,5), libre de la mort sans aide de l'homme ou d'une créature quelconque, et vraiment libre, puisqu'il a repoussé l'esclavage des convoitises, ignoré les liens de la mort.

Luc 9,27.

«Or je vous le dis en vérité : il en est d'ici présents qui ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu le Royaume de Dieu.»

Tout en élevant vers les récompenses réservées aux vertus et en enseignant qu'il est utile de mépriser les choses de la terre, le Seigneur soutient encore et toujours la faiblesse de l'esprit humain par un dédommagement dans le présent. Il est assurément ardu de porter la croix et d'exposer son âme aux dangers, son corps à la mort, de renoncer à ce que vous êtes, quand vous souhaiteriez être ce que vous n'êtes pas; et il est rare qu'une vertu même éminente échange le présent pour le futur. Oui, il semble difficile aux hommes d'acheter un espoir par des périls, et d'acquérir au prix des biens présents le profit d'un temps à venir. Donc le Maître bon et humain

pour que nul ne soit brisé par le désespoir ou la lassitude (car les aimables attraits de la vie amollissent même un cœur constant), promet à ses fidèles une vie qui se prolongera sans fin. En effet les consolations se glacent sous la crainte de la mort; et un grand amour de la vie a peine à trouver dans les caresses de l'espérance une compensation à sa terreur pour le salut menacé. Ainsi vous n'avez pas sujet de vous plaindre, ni de vous excuser : le Maître de toutes choses a donné à la vertu sa récompense, à la faiblesse un remède; il soutient la faiblesse par les biens présents, la vertu par les biens futurs. Si vous êtes courageux, méprisez la mort; si vous êtes faible, fuyez-la. Mais nul ne peut fuir la mort, à moins de suivre la vie; votre vie, c'est le Christ; c'est la vie qui ne saurait mourir. Si donc nous voulons ne pas craindre la mort, tenons-nous où est le Christ, pour que de nous aussi Il dise : «En vérité il en est d'ici présents qui ne goûteront pas la mort.» Il ne suffit pas d'être présent, si l'on n'est présent où est le Christ : car les seuls qui ne puissent goûter la mort sont ceux qui peuvent se tenir avec le Christ. D'où le choix même de l'expression nous permet de conclure qu'il n'y aura pas la plus légère sensation de la mort pour ceux qui sont visiblement parvenus à la société du Christ. Sans doute la mort corporelle sera-t-elle effleurée, goûtée; la vie de l'âme demeurera sauvegardée. Mais qu'est-ce que goûter la mort ? Serait-ce que, comme la vie est un pain, la mort aussi serait un pain ? car il en est qui mangent «un pain de douleur» (Ps 126,2); il y a aussi les peuples d'Ethiopie, qui ont reçu pour nourriture le dragon (Ps 73,14). Dieu nous garde de dévorer le venin du dragon ! car nous avons le pain véritable, ce pain qui est descendu du ciel (Jn, 6,51). On mange ce pain quand on observe ce qui est écrit.

Il en est donc qui ne goûteront pas la mort avant de voir le Royaume de Dieu. Il en est aussi qui ne verront pas la mort, selon qu'il est écrit : «Quel est l'homme qui vivra et ne verra pas la mort» (Ps 88,49) ? Mais quel est l'homme qui ne mourra pas, puisque la résurrection ne peut avoir lieu que pour un mort ? Il est vrai qu'au sujet d'Enoch et d'Élie nous n'avons pas entendu parler de mort corporelle, et que le Seigneur a dit de Jean l'Évangéliste : «Je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ma venue» (Jn 21,22). Mais comme en ce moment nous ne pensons pas qu'il soit question du seul Jean, mais d'un avertissement général pour un grand nombre, ce n'est pas la mort du corps, mais celle de l'âme, qui est ici exclue. Il est des morts qui vivent, comme il en est qui en vivant sont morts, celle par exemple qui «vivante est morte» (I Tim 5,6), comme il est écrit : «Que la mort fonde sur eux, et qu'ils descendent vivants aux enfers» (Ps 54,16). Si donc on descend vivant aux enfers ? car par le péché on descend aux enfers, séjour de la mort ? il en est à coup sûr pour qui l'état de vie n'a pas été interrompu même par la mort du corps : tels Abraham, Isaac et Jacob, que nous savons être vivants par l'autorité de la parole divine; car s'il y a un Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, «Dieu n'est pas Dieu des morts, mais des vivants» (Mt 22,32). Il ne parle donc pas d'un seul, mais de plusieurs : car Pierre n'est pas mort, puisque, selon la parole du Seigneur, la porte de l'enfer n'a pu triompher de lui; Jacques et Jean, les Fils du Tonnerre, ne sont pas morts non plus, puisqu'ayant été admis à l'expérience de la gloire céleste, les choses de la terre ne l'emportent pas sur eux, mais sont à leurs pieds. Soyez donc vous aussi Pierre, dévoué, fidèle, pacifique, afin d'ouvrir les portes de l'Église, d'échapper aux portes de la mort. Soyez fils du Tonnerre. Vous me direz : Comment puis-je être fils du Tonnerre ? Vous pouvez l'être, si vous reposez non sur terre, mais sur la poitrine du Christ; vous pouvez être fils du Tonnerre, si les choses de la terre ne vous émeuvent pas, mais si vous-même au contraire secouez les choses de la terre par la force de votre âme; que la terre tremble devant vous, ne vous retienne pas; que la chair craigne la puissance de votre âme, soit abattue et domptée. Vous serez fils du Tonnerre, si vous êtes fils de l'Église; que du gibet de la Croix le Christ vous dise aussi : «Voici votre mère»; qu'il dise aussi à l'Église : «Voici votre fils»; c'est alors que vous commencerez d'être fils de l'Église, quand vous verrez le Christ triomphant sur la Croix. Car celui qui voit dans la Croix un scandale est Juif, il n'est pas fils de l'Église; celui qui voit dans la Croix une folie est Grec (Cf. I Cor 1,23); mais le fils de l'Église, c'est celui qui voit dans la Croix un triomphe, qui reconnaît la voix du Christ triomphant. Donc pour vous faire savoir que Pierre, Jean et Jacques n'ont pas goûté la mort, ils ont obtenu de voir la gloire de la résurrection : car ce sont les trois seuls que, huit jours environ après ces paroles, Il a pris avec Lui et conduits sur la montagne.

Luc 9,28-36. La Transfiguration

Dans quel sens dit-il : «Huit jours après ces paroles ?» Ne serait-ce pas que celui qui entend et croît les paroles du Christ verra la gloire du Christ au temps de la résurrection ? Car



c'est le huitième jour qu'a eu lieu la résurrection, et c'est pourquoi nombre de psaumes sont intitulés : pour l'octave. Ou bien peut-être, ayant dit que sacrifier sa vie pour la parole de Dieu, c'est la sauver, il a voulu montrer qu'il accomplirait ses promesses à la résurrection. Mais Matthieu et Marc mentionnent qu'ils furent emmenés six jours après. Nous pourrions dire : après six mille ans, car mille ans sont aux yeux de Dieu comme un jour (Ps 89,4); mais on compte plus de six mille ans, et nous préférons entendre ces six jours comme un symbole : tout l'ouvrage du monde ayant été créé en six jours, entendons par le temps l'ouvrage, par l'ouvrage le monde; ainsi nous est montrée la résurrection, qui aura lieu quand la durée du monde sera accomplie. Ou bien celui qui s'est élevé au-dessus du monde et qui a dépassé les moments de ce siècle attendra, comme établi sur les hauteurs, le fruit éternel de la résurrection à venir. Dépassons donc les œuvres du monde, afin de pouvoir contempler Dieu face à face. «Gravissez la montagne, vous qui donnez la bonne nouvelle à Sion» (Is 40,9). Si on gravit la montagne pour donner la bonne nouvelle à Sion, combien plus pour annoncer le Christ, et le Christ glorieusement ressuscité !

Peut-être en effet beaucoup le voient-ils en son corps; car nous sommes beaucoup qui «avons connu le Christ selon la chair, mais ne le connaissons plus maintenant» (II Cor 5,16). Nous sommes beaucoup à l'avoir connu, parce que beaucoup à l'avoir vu – «nous l'avons vu, et il n'avait ni beauté ni éclat» (Is 52,2) – mais trois seulement, et trois choisis, sont conduits sur la montagne. Je croirais qu'en ces trois le genre humain est mystérieusement ramassé – puisque des trois fils de Noé descend tout le genre humain – si je ne voyais qu'ils sont choisis. Ou peut-être est-ce que seuls entre tous mériteront d'arriver au bienfait de la résurrection ceux qui auront confessé le Christ; car «les impies ne ressuscitent pas pour le jugement» (Ps 1,5), mais sont punis en vertu d'un jugement rendu.

Donc trois sont choisis pour gravir la montagne, comme aussi deux sont choisis pour être vus avec le Seigneur : de part et d'autre nombre consacré ? peut-être pour cette raison que nul ne peut voir la gloire de la résurrection s'il n'a gardé tout le mystère de la Trinité d'une foi incorruptible, sincère. Pierre monte, qui a reçu les clefs du Royaume des cieux; Jean, à qui est confiée la Mère; Jacques, qui le premier a pris place sur le trône sacerdotal. Ensuite apparaissent Moïse et Élie, c'est-à-dire la Loi et la prophétie, avec le Verbe : car la Loi ne peut exister sans le Verbe, et on n'est prophète que si on prophétise le Fils de Dieu. Et sans doute les Fils du Tonnerre ont contemplé Moïse et Élie dans leur éclat corporel; mais nous aussi, chaque jour nous voyons Moïse avec le Fils de Dieu, car nous voyons la Loi dans l'Évangile quand nous lisons : «Vous aimerez le Seigneur votre Dieu»; nous voyons Élie avec le Verbe de Dieu quand nous lisons : «Voici qu'une Vierge concevra dans son sein» (Is 7,14). Aussi Luc a-t-il ajouté à propos qu'ils parlaient de son trépas qu'il devait réaliser à Jérusalem : car les mystères vous enseignent son trépas. Aujourd'hui encore Moïse enseigne; aujourd'hui encore Élie parle; aujourd'hui encore nous pouvons voir Moïse dans un plus grand éclat. Qui ne le pourrait, quand le peuple même des Juifs a pu le voir, bien mieux l'a vu ? Il a vu le visage glorifié de Moïse; mais il a pris un voile, mais il n'a pas gravi la montagne, et par suite il s'est égaré. Ne voyant que Moïse, il n'a pu voir en même temps le Verbe de Dieu. Découvrons donc notre visage, afin que, «contemplant à visage découvert la gloire de Dieu, nous soyons reformés à cette même image» (II Cor 3,18). Gravissons la montagne, implorons le Verbe de Dieu, pour qu'il nous apparaisse en sa splendeur et beauté, qu'il «soit fort, s'avance majestueusement et règne» (Ps 44,3 ssq.). Tout cela est mystérieux et comporte un sens plus profond : car selon votre capacité le Verbe diminue ou grandit pour vous; et si vous ne gravissez la cime d'une prudence plus élevée, la Sagesse ne vous apparaît point, la connaissance des mystères ne vous apparaît point, il ne vous apparaît point quelle splendeur, quelle beauté il y a dans le Verbe de Dieu; mais le Verbe de Dieu vous apparaît comme dans un corps, n'ayant ni sa beauté ni son éclat (Is 52,2 ssq.); Il apparaît comme un homme tout meurtri, pouvant souffrir nos infirmités; Il vous apparaît comme une parole née de l'homme, enveloppé du vêtement de la lettre, ne resplendissant pas de la vigueur de l'Esprit. Mais si, en considérant l'homme, vous le croyez engendré d'une Vierge, si peu à peu la foi vous souffle qu'il est né de

l'Esprit, vous commencez à gravir la montagne. Si, lorsqu'il est en croix, vous le voyez triomphant de la mort et non anéanti, si vous voyez que la terre a tremblé, le soleil s'est dérobé, les ténèbres ont envahi les yeux des incroyants, les tombeaux se sont ouverts, les morts sont ressuscités, pour présager que le peuple des Gentils, mort à Dieu, est, pour ainsi dire, des tombeaux béants de son corps, ressuscité, baigné de la lumière de la Croix; si vous voyez ce mystère, vous avez gravi la montagne élevée, vous contemplez une autre gloire du Verbe. Ses vêtements sont autres en bas, autres là-haut. Et peut-être les vêtements du Verbe sont-ils les discours des Ecritures, habillant pour ainsi dire la pensée divine : car, de même qu'il apparut à Pierre, Jean et Jacques sous un autre aspect, et que son vêtement resplendissait de blancheur, de même voici qu'aux yeux de votre esprit s'éclaire déjà le sens des divines Ecritures. Les paroles divines deviennent donc comme neige, les vêtements du Verbe extrêmement blancs, tels que nul foulon sur terre n'en peut faire (Mc 9,2). Cherchons ce foulon, cherchons cette neige. Nous lisons qu'Isaïe est monté à la Ferme du Foulon (Is 7,3). Qui est ce foulon, sinon Celui qui a coutume de laver nos fautes ? Aussi bien est-ce Lui qui a dit : «Si vos péchés sont comme la pourpre, je les ferai blancs comme neige» (Is 1,18). Qui est ce foulon, sinon Celui qui, ayant lavé les souillures corporelles, a coutume d'exposer au soleil divin les vêtements de notre esprit, les vêtements des vertus ? J'ai également entendu ? pour emprunter un argument aux adversaires afin de les réfuter ? comparer l'éloquence de deux sages à la neige et aux abeilles. J'ai encore trouvé que David a dit : «Que vos paroles sont douces à ma gorge, plus que le rayon de miel à ma bouche» (Ps 118,103) ! et, plus bas : «Votre parole est un flambeau devant mes pas, Seigneur, et une lumière sur mon chemin» (Ib., 105). La parole de Dieu est lumière, la parole de Dieu est neige, la parole de Dieu l'emporte encore sur le miel et son rayon (Ps 18,11); car des lèvres divines coulent des discours plus doux que le miel, et ses paroles limpides tombent, à la façon de la neige, en souples formules. Il n'y a vraiment de comparable aux neiges que cette Parole qui, envoyée du ciel sur terre, a fécondé les champs altérés de nos cœurs. Ce n'est pas supposition arbitraire, mais déduction du texte de l'Écriture, comme Dieu même en témoigne par ces paroles : «Que mon discours soit attendu comme la pluie, et que mes paroles descendent comme la rosée, comme l'ondée sur le gazon et comme la neige sur l'herbe» (Dt 32,2). Puisse mon âme, Seigneur Jésus, être arrosée de votre pluie et verdoyer ! qu'il vous plaise de répandre sur ma terre la blancheur de cette neige, afin que les glèbes de mon corps en printemps ne s'épuisent pas sous une chaleur prématurée, mais plutôt que la semence de la parole céleste, couverte et couvée par la neige, les rende fécondes ! Quand la neige tombe, les oiseaux du ciel n'ont pas où demeurer, et, plus riche qu'à l'ordinaire, la récolte du blé est abondante.

Pierre a vu cette grâce; ceux qui étaient avec lui l'ont vue aussi, bien qu'ils fussent accablés par le sommeil. Car l'éclat incompréhensible de la divinité écrase les sens de notre corps. Si le rayonnement du soleil ne peut être supporté par la prunelle de chair des yeux qui le regardent en face, comment la corruption des membres humains soutiendrait-elle la gloire de Dieu ? c'est pourquoi à la résurrection le corps prend une forme plus pure et plus subtile, dégagée de ses épaisses déficiences. Peut-être étaient-ils accablés de sommeil, afin de voir l'image de la résurrection après le repos. Aussi à leur réveil virent-ils sa majesté : car il faut être éveillé pour voir la gloire du Christ. Pierre fut ravi : les attraits de ce siècle ne le captivaient pas; le charme de la résurrection l'a conquis. «Il fait bon pour nous, dit-il, être ici» ? comme cet autre : «Me dissoudre et être avec le Christ est bien préférable» (Phil 1,23) ? et non content d'avoir loué, excellent non seulement en sentiment mais en dévouement effectif, ce laborieux ouvrier promet, pour construire trois tentes, le service d'une commune obéissance. Et bien qu'il ne sût ce qu'il disait, il promettait cependant son travail : ce n'était pas fougue irréfléchie, mais dévouement empressé à multiplier les fruits de la piété. Son ignorance était de sa condition; sa promesse était dévouement. Mais la nature humaine n'est pas capable de construire dans ce corps corruptible, dans ce corps mortel, un tabernacle pour Dieu. Soit dans l'âme, soit dans le corps, soit dans quelque autre lieu, évitez de chercher ce qu'il n'est pas permis de savoir. Si Pierre n'a pas su, comment pouvez-vous savoir ? S'il n'a pas su, lui qui a promis, et dont la grande âme ignorait les limites du corps, comment pouvons-nous savoir, nous qu'une certaine torpeur de l'esprit tient prisonniers des barrières de la chair ? Au reste, un tel dévouement a plu à Dieu. «Et au cours de ces paroles une nuée survint et les couvrit de son ombre.» C'est de l'Esprit divin que vient cette ombre : elle n'obscurcit pas le cœur des hommes, mais révèle les choses cachées. On la trouve en un autre endroit, lorsque l'ange dit : «Et la puissance du Très-Haut vous fera ombre» (Lc 1,35). Et son résultat se montre lorsqu'on entend la voix de Dieu dire : «Voici mon Fils bien-aimé, écoutez-le»; autrement dit : ce n'est pas Élie qui est le Fils, ce n'est pas Moïse qui est le Fils, mais voici le Fils, que vous voyez seul; car ils s'étaient retirés, du moment que le Seigneur allait être

désigné. Vous voyez que la foi parfaite, non seulement pour les commençants, mais encore pour les parfaits, voire même pour ceux du ciel, c'est de connaître le Fils de Dieu (cf. Jn, 17,3). Mais puisque nous l'avons déjà dit plus haut, apprenez que cette nuée n'est pas accumulée par l'humidité nébuleuse des montagnes fumantes (Ps 103,32), ni sombres vapeurs de l'air condensé, voilant le ciel d'effrayantes ténèbres, mais nuée lumineuse qui ne nous détrempe point de pluies torrentielles et d'averses diluviennes, mais dont la rosée, envoyée par la voix du Dieu tout-puissant, a imprégné de foi les âmes des humains.

«Et comme la voix se faisait entendre, Jésus se trouva seul.»

Ainsi, alors qu'ils étaient trois, il n'y en a plus qu'un. On en voit trois au début, un seul à la fin : car pour la foi parfaite ils ne sont qu'un. Aussi bien le Seigneur demande-t-il encore cela à son Père, que tous nous ne soyons qu'un (Jn 17,22). Et non seulement Moïse et Elie sont un dans le Christ, mais nous aussi nous sommes l'unique corps du Christ (Rom 12,5). Eux donc sont comme absorbés dans le corps du Christ, parce que nous aussi ne serons qu'un dans le Christ Jésus; ou bien encore : la Loi et les Prophètes viennent du Verbe; or ce qui commence par le Verbe s'achève dans le Verbe; car «la fin de la Loi, c'est le Christ, pour la justification de tout croyant» (Rom 10,4).

Luc 9,57-58 Candidat écarté (et villes de Samarie, 9,51-56)

«Les renards ont leurs terriers, et les oiseaux du ciel leurs nids pour reposer; quant au Fils de l'homme, il n'a pas où appuyer sa tête.»

Il ne semble pas conforme à la raison de considérer comme simple et fidèle celui qui est rejeté de la faveur du Seigneur alors qu'il avait promis obéissance et service inlassable; mais le Seigneur ne demande pas l'apparence des services, mais la pureté du cœur. Aussi bien dit-Il plus haut (9,10) : «Quiconque aura reçu cet enfant en mon nom.» En cet endroit le Seigneur enseigne que la simplicité doit être sans prétention, la charité sans envie, le dévouement sans emportement; car il conseille de prendre l'esprit de l'enfant dans un cœur adulte, attendu que l'enfant, ne s'attribuant rien, se rend conforme à la vertu, et, s'il ignore la raison, ne connaît pas la faute. Pourtant, puisque beaucoup considèrent non comme vertu, mais comme infirmité la simplicité sans la raison, vous êtes averti de prendre celle qui est véritable, c'est-à-dire de conquérir par votre application ce don de nature. C'est pourquoi Il dit : «Quiconque reçoit cet enfant en mon nom, me reçoit; et me recevoir, c'est recevoir Celui qui m'a envoyé.» En effet qui reçoit l'imitateur du Christ reçoit le Christ, et qui reçoit l'image de Dieu reçoit Dieu. Mais comme nous ne pouvions voir l'image de Dieu, l'Incarnation nous a rendu le Verbe présent, afin de rapprocher de nous la divinité qui nous surpasse.

Que si, dans un zèle ardent de charité, Jean, qui aimait beaucoup et par suite était beaucoup aimé, croit devoir exclure du bien agir celui qui ne fait point partie de la suite, il est juste qu'il ne soit pas repris, mais enseigné; il n'est pas repris, car il agissait par amour; il est enseigné, afin de savoir qu'il y a une différence entre faibles et forts : car si le Seigneur récompense les forts, Il n'exclut pas les faibles. «Laissez-les, et ne les empêchez pas : car qui n'est pas contre vous est pour vous.» C'est vrai, Seigneur; car Joseph même et Nicodème, disciples qui se cachaient par crainte, ne vous ont pourtant pas refusé leurs offices le moment venu. Cependant, comme vous avez dit ailleurs : «Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne récolte pas avec moi, dissipe» (Lc 11,23), expliquez-nous cela, pour qu'il n'y ait pas apparence de contradiction. Je pense que, si l'on considère Celui qui sonde les esprits, on ne doit pas douter que l'acte de chacun est distingué suivant son esprit; aussi bien Il dit à l'un : «Suis-moi», à l'autre : «Les renards ont leurs terriers.» L'un est attiré, l'autre écarté; vous apprenez ainsi que le dévouement est accueilli, le manque de dévouement exclu. Que s'il a reproché aux disciples de vouloir faire descendre le feu sur ceux qui n'avaient pas reçu le Christ, cela nous montre qu'il ne faut pas toujours châtier ceux qui ont péché; car parfois la clémence est plus avantageuse, à vous quant à la patience, au coupable pour le relever. D'ailleurs, les Samaritains ont été prompts à croire, eux de qui en cet endroit le feu est écarté. Apprenez du même coup qu'Il n'a pas voulu être reçu par ceux qu'Il savait n'être pas convertis d'une âme simple : s'Il l'eût voulu, Il aurait fait de ces non-dévoués des dévoués. Pourquoi ne l'ont-ils pas accueilli, l'Évangéliste même l'a mentionné

quand il dit : «Parce qu'il avait l'apparence de celui qui se rend à Jérusalem.» Pour les disciples, ils désiraient être accueillis en Samarie; mais Dieu appelle qui il Lui plaît et rend religieux qui Il veut. Les disciples ne sont pas en faute; ils s'en tiennent à la Loi; ils savaient que Phinées avait été réputé juste pour avoir mis à mort les sacrilèges (Nomb 25,7 ssq.; Ps105,30 ssq.), et qu'à la prière d'Elie le feu était descendu du ciel pour venger l'affront fait au Prophète (I R 18,38). Mais la vengeance est bonne pour celui qui craint; celui qui n'a point peur ne cherche pas à se venger. Cela nous montre aussi que les apôtres avaient les privilèges des prophètes, puisqu'ils comptent, comme chose acquise, sur ce même pouvoir que le grand Prophète avait mérité. Et ils ont lieu de compter qu'à leur parole le feu descendra du ciel, puisqu'ils sont les Fils du Tonnerre. Mais le Seigneur fait admirablement toutes choses : Il n'accueille pas celui qui s'offre avec présomption, et Il ne s'émeut pas contre ceux qui, sans égards, écartent leur propre Maître; Il veut montrer que la vertu parfaite n'a pas de goût pour la vengeance, qu'il n'y a nulle colère où il y a plénitude de charité, et qu'il ne faut pas rejeter la faiblesse, mais l'aider. Loin des âmes religieuses la colère, loin des grandes âmes l'avidité de la vengeance, loin aussi des sages l'amitié inconsidérée et l'imprudente simplicité. Aussi est-il dit à celui-là : «Les renards ont des terriers»; et ses services ne sont pas acceptés parce que son zèle n'est pas de bon aloi. L'hospitalité de la foi doit être circonspecte, de crainte qu'en ouvrant aux infidèles l'intimité de notre demeure, nous ne tombions, par une imprévoyante crédulité, dans les filets de la mauvaise foi d'autrui. Mais n'ayons pas l'air d'avoir étourdiment laissé de côté cette question : pourquoi déclare-t-il ici qu'il ne faut pas contrarier ceux qui peuvent, par l'imposition des mains, commander aux esprits immondes au nom de Jésus, alors qu'en Matthieu Il leur dit : «Je ne vous connais pas, retirez-vous tous de moi, ouvriers d'iniquité» (Mt 7,23) ? Nous devons remarquer que la pensée n'est pas différente ni les paroles discordantes; mais la doctrine est qu'en un clerc sont requis non seulement les ministères, mais les actes de vertu, et que le nom du Christ est tel qu'il sera de peu de secours pour défendre les saints, même s'il leur sert à exercer un don. Ainsi nul ne doit se vanter ni s'attribuer le bienfait d'avoir purifié un homme, puisqu'on lui c'est le pouvoir d'un nom éternel qui a opéré, non pas une capacité quelconque de la faiblesse humaine : le démon n'est pas vaincu par votre mérite, mais par la haine dont il est l'objet. Ce que peut faire l'homme, c'est montrer une foi sincère et garder religieusement l'observance des commandements, pour qu'il ne lui soit pas dit : Les renards ont des terriers. Car cet animal trompeur, toujours occupé d'embûches, exerce la rapine par la ruse; il ne souffre pas que rien soit à l'abri, rien tranquille, rien assuré, puisque c'est dans les demeures mêmes des hommes qu'il vient chercher sa proie. Or c'est aux hérétiques qu'il compare les renards : aussi bien, tandis qu'il appelle les Gentils, Il exclut les hérétiques. Car le renard est un animal plein de ruse, creusant son terrier et désireux d'être toujours tapi en son terrier. Tels sont les hérétiques : ils ne savent pas se construire une demeure, mais s'efforcent de tromper les autres en les circonvenant. Jacob habite une maison (cf. Gen 25,27); l'hérétique est au terrier; tel un renard astucieux il prépare sans cesse des embûches à la poule de l'Evangile, à celle dont il est écrit : «Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule fait de ses poussins, et tu n'as pas voulu ! Voici que votre demeure va être laissée à l'abandon» (Mt 23,27 ssq.). Il est donc juste qu'ils aient des terriers, ayant perdu la maison qu'ils avaient. Cet animal ne s'apprivoise jamais, aussi l'Apôtre dit-il : «Après un avertissement, évitez l'hérétique» (Tit 3,10); il n'est d'aucune utilité, et ne peut servir de nourriture, car ce n'est pas de lui que le Christ a dit : «Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père qui est au ciel» (Jn 4,34). Bien mieux, Il les bannit de ses récoltes : «Prenez-nous, dit-il, les renardeaux qui ravagent les vignes» (Can 2,15) : c'est-à-dire qui peuvent ravager la petite vigne, non la grande. Et si Samson leur a attaché des torches à la queue et les a lâchés dans les moissons des Philistins (Jug 15,4), c'est que les hérétiques cherchent à incendier les récoltes d'autrui. Ils ont l'aboiement sonore plutôt que le langage châtié ? car qui renie la Parole ne saurait avoir un langage; ils sont pour le moment démuselés, mais quand la fin viendra ils seront liés, et les torches de leur queues annoncent leur incendie final. De même les oiseaux du ciel, que l'on interprète souvent comme la figure des esprits mauvais, construisent pour ainsi dire leurs nids dans les cœurs des pervers; aussi le Fils de l'homme, dans ce débordement d'iniquité, n'a pas où reposer sa tête : puisqu'en effet le règne de la fourberie ne laisse aucune place à la simplicité, la divinité ne peut avoir de domaine au cœur de personne. La tête du Christ, c'est Dieu (I Cor 11,3); et quand Il reconnaît l'innocence d'une âme, Il fait reposer pour ainsi dire sur elle l'action de sa majesté : ce qui semble indiquer qu'une grâce plus abondante se répand au cœur des bons.

Luc 9,59-62. Candidat appelé.

Donc, pour vous faire remarquer que Dieu ne dédaigne pas les hommages, mais la fraude, ayant écarté le trompeur il choisit l'innocent : «Suis-moi», dit-il. Mais il le dit à celui dont il savait que le père était déjà mort ? ce père, sans doute, dont il fut dit à quelqu'un : «Oublie la maison de ton père» (Ps 44,11). Voyez donc comment le Seigneur appelle ceux dont Il a pitié, même s'ils manquent de prudence; à celui qui demandait congé d'ensevelir son père, Il répondit : «Laisse les morts ensevelir leurs morts; pour toi, va annoncer le Royaume de Dieu.» Puisque nous savons qu'ensevelir est oeuvre de religion, comment donc est-il interdit à celui-ci d'ensevelir même son père ? N'est-ce pas pour vous faire entendre que l'humain passe après le divin ? Ce soin est bon, mais l'inconvénient l'emporte; partager ses soins, c'est distraire son affection; diviser ses soucis, c'est retarder ses progrès. Il faut donc aller d'abord au principal : car les apôtres, pour ne pas gêner l'oeuvre de la prédication, établirent des ministres pour les pauvres; et eux-mêmes, quand le Seigneur les envoya, reçurent l'ordre de ne saluer personne en chemin : non pas que les égards de bienveillance aient déplu, mais parce que l'application à poursuivre leur service plaisait davantage.

Mais comment les morts peuvent-ils ensevelir les morts ? Ne faut-il pas entendre ici une double mort, l'une de nature, l'autre du péché ? Il y a même une troisième mort, par laquelle nous mourons au péché et vivons pour Dieu, comme le Christ, qui est mort au péché : «Car en mourant au péché Il est mort au péché une fois pour toutes, vivant Il vit pour Dieu» (Rom 6,10). Il est donc une mort par laquelle est dissoute l'union du corps et de l'âme : il ne faut pas la redouter, pas la craindre, puisqu'elle a pour nous l'aspect d'un départ, non d'un châtement; elle n'est pas effrayante pour les forts, elle est désirable pour les sages, souhaitable pour les malheureux, et d'elle il a été dit : «Les hommes chercheront la mort et ne la trouveront pas» (Apo 9,6). Il en est encore une autre, qui met un terme aux voluptés du monde, où ce n'est pas la nature qui meurt, mais les fautes. Cette mort, nous la subissons, lorsqu'au baptême nous sommes ensevelis et morts avec le Christ (Rom 6,4; Col 2,12) aux éléments de ce monde, quand nous expérimentons l'oubli de notre activité première. C'est de cette mort que Balaam voulait mourir afin de vivre pour Dieu, quand il prophétisait : «Que mon âme meure parmi les âmes des justes, et que ma descendance soit comme leur descendance» (Nomb 23,10). Il est encore une troisième mort, où l'on ignore le Christ qui est notre vie; connaître au contraire le Christ, c'est la vie éternelle (cf. Jn, 17, 3), qui est maintenant à la portée des justes sous les ombres, mais dans l'avenir sera face à face; car l'esprit devant notre face, c'est le Seigneur Christ, dont il a été dit : «Nous vivrons sous son ombre parmi les nations» (Lam 4,20). A l'ombre de ses ailes David a espéré (Ps 56,2); l'Eglise a désiré son ombre et s'y est assise (Can 2,3). Si votre ombre, Seigneur Jésus, est si profitable, que nous donnera votre réalité ! Comme nous vivrons, quand nous ne serons plus dans l'ombre, mais dans la vie même ! Car à présent «notre vie est cachée avec le Christ en Dieu; mais lorsque paraîtra le Christ, notre vie, alors, est-il dit, nous aussi apparaîtrons avec Lui dans la gloire» (Col 3,3 ssq.). Aimable est cette vie-là, qui ne connaît pas la mort; car cette vie corporelle connaît la mort par destin naturel, et souvent même on la désire. Souvent aussi l'âme même connaît la mort par la souillure du péché – car «l'âme pécheresse mourra» (Ez 18,4) – ; mais lorsque, fortifiée et affermie par la béatitude, elle commencera de n'être plus sujette au péché, elle ne sera plus mortelle, mais récoltera la vie éternelle. Hâtons-nous donc, mes frères, vers cette vie, tristes en ce siècle, parce qu'exilés de Dieu (II Cor 5,6) – car qui n'est pas exilé de son corps est exilé de Dieu; or il est bien meilleur d'être séparé de son corps et d'adhérer à Dieu (Phil 2,23) – pour être un, nous aussi, chez Dieu tout-puissant et voir le Fils unique de Dieu, introduits par la gloire de la résurrection dans son état de clarté, et, dans une concorde inviolable des âmes, dans une alliance sans fin, imitant l'unité de la paix durable : ainsi s'accomplira ce que le Fils de Dieu a promis pour nous en sa prière à son Père : «Afin qu'eux aussi soient un, comme nous sommes un» (Jn 17,21). Il n'interdit donc pas de pleurer et d'ensevelir un père, mais il fait passer avant les liens de famille la piété religieuse envers Dieu : une chose est laissée à ceux qui ont le même sort, l'autre recommandée aux élus. Ou bien – puisque la gorge des impies est un sépulcre béant (Ps 5,10) – on prescrit d'effacer la mémoire de ceux dont la valeur succombe avec leur corps; et le fils n'est pas détourné d'honorer son père, mais le croyant est séparé de la communion de l'incroyant. Car les justes ont pour ainsi dire une sépulture à eux, comme celle dont il est dit : «En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour mon ensevelissement» (Mt 26,12). Dès lors celui qui par une vraie foi ensevelit en lui le Christ pour ressusciter avec Lui, ne doit pas ensevelir en lui la mauvaise foi du diable. Il y a aussi, au sens prophétique, l'ensevelissement qui consiste à déposer sur les tombeaux de nos aînés ce que vous connaissez, lecteur, ce que l'infidèle ne doit

pas comprendre; il ne s'agit pas de prescrire des mets ou un breuvage, mais de révéler la participation vénérable à l'offrande sacrée. Il ne s'agit donc pas d'interdire un présent, mais c'est un mystère religieux, que nous n'aurons pas de communion avec les païens morts; car si les sacrements ne sont pas pour les morts, ceux-là ne sont pas morts qui ont la vie.

Luc 10,1-24. Mission des soixante-douze disciples

«Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups». Il dit ceci aux soixante-dix disciples qu'il a désignés et envoyés deux à deux devant Lui. Pourquoi les a-t-il envoyés deux à deux ? que les animaux ont été introduits deux à deux dans l'arche, c'est-à-dire le mâle avec la femelle : immondes de par le nombre, mais purifiés par le mystère de l'Église; ce qui eut son complément dans l'oracle que saint Pierre entendit, quand l'Esprit saint lui dit : «Ce que Dieu a purifié, ne l'appellez pas impur» (Ac 10,5); et il remarque qu'il s'agissait des Gentils, plus attachés à l'hérédité et à la filiation suivant la chair qu'à la grâce de l'Esprit; le Seigneur les a purifiés et faits héritiers de sa Passion. En envoyant donc les disciples à sa moisson, qui avait bien été semée par le Verbe de Dieu, mais demandait à être travaillée, cultivée et soignée avec sollicitude par l'ouvrier, pour que les oiseaux du ciel ne pillent pas la semence répandue, Il dit : «Voici que je vous envoie comme des agneaux parmi les loups». Voilà des animaux ennemis, les uns dévorant les autres; mais le bon Pasteur ne saurait redouter les loups pour son troupeau : alors ces disciples sont envoyés non pour être une proie, mais pour répandre la grâce; car la sollicitude du bon Pasteur fait que les loups ne peuvent rien entreprendre contre les agneaux. Il envoie donc les agneaux parmi les loups, pour que se réalise cette parole : «Alors loups et agneaux seront ensemble au pâturage» (Is 65,27). Et puisque nous venons de traiter du renard d'une manière qui n'a pas déplu, si j'ai obtenu la créance de votre jugement quant au symbole de ce petit animal, j'espère pouvoir, soutenu par votre intérêt, découvrir les profonds mystères que voile l'image des loups. L'emblème des renards, avons-nous dit plus haut, signifie les hérétiques, qui par leur nom promettent de suivre le Christ, mais le renient par leur goût de la tromperie. Le Seigneur ne les accueille pas, mais les écarte et repousse de son nid. Nous devons considérer ce que peuvent signifier les loups. Ce sont des fauves qui s'en prennent aux bergeries, rôdent près des cabanes des pâtres, n'osent pas entrer dans les lieux habités, guettent le sommeil des chiens, l'absence ou la négligence du berger, sautent à la gorge des brebis pour les étrangler net. Sauvages et rapaces, leur corps est raide par nature, si bien qu'ils ne peuvent facilement se retourner; leur élan les emporte, aussi sont-ils souvent déjoués. De plus, s'ils sont les premiers à voir l'homme, on dit qu'ils ont par nature le pouvoir de lui ôter la voix; si l'homme au contraire les voit le premier, on rapporte qu'il les met en fuite. Alors il me faut prendre garde : si dans le discours d'aujourd'hui la grâce des mystères célestes ne peut jeter son éclat, on va croire que les loups m'ont vu les premiers et m'ont enlevé la ressource habituelle de la parole. Ne faut-il pas comparer à ces loups les hérétiques, qui guettent les brebis du Christ, qui grondent autour des parcs de nuit plutôt que de jour ? Car il fait toujours nuit pour les perfides qui, par les nuées d'une interprétation erronée, s'efforcent de voiler la lumière du Christ, et, autant qu'il est en eux, de l'obscurcir. Ils rôdent donc autour des parcs, mais n'osent entrer dans les caravansérails du Christ. C'est pour cela qu'ils ne guérissent pas : le Christ ne veut pas les introduire dans son caravansérail, où fut guéri celui qui, descendant de Jérusalem, rencontra des voleurs, celui que le Samaritain, ayant pansé ses blessures, ayant versé sur elles de l'huile et du vin, plaça sur sa monture, conduisit à l'auberge et confia à l'aubergiste pour le guérir.

Ou ne reçoit donc pas le remède quand on ne cherche pas le médecin : s'ils le cherchaient, ils ne le diminueraient pas. Ils guettent l'absence du pasteur : aussi tâchent-ils de mettre à mort ou d'envoyer en exil les pasteurs des églises, parce que, les pasteurs présents, ils ne peuvent attaquer les brebis du Christ. Ces pillards essaient donc de ravager le troupeau du Seigneur; et leur esprit dur et rigide – tel un corps raidi – ne se détourne jamais de leur égarement. C'est pourquoi l'Apôtre dit : «Après un avertissement, évitez l'hérétique» (Tit 3,10), sachant que ce genre d'hommes est perdu. Le Christ, véritable interprète de l'Écriture, les déjoue, afin qu'ils dépensent leurs vains élans dans le vide et ne puissent nuire. S'ils devancent et circonviennent quelqu'un par leurs discussions astucieuses, ils le rendent muet : car c'est être muet que ne pas proclamer la gloire du Verbe de Dieu telle qu'il la possède. Prenez donc garde que l'hérétique ne vous ôte la parole si vous ne le découvrez le premier. Il se glisse, tant que sa mauvaise foi est cachée; mais si vous reconnaissez les inventions de son impiété, vous ne sauriez craindre de perdre la parole pieuse. Prenez donc garde au venin de la discussion astucieuse : ils en veulent à

l'âme, ils sautent à la gorge, ils s'accrochent aux parties vitales. Les morsures des hérétiques sont cruelles : plus cruels et plus rapaces que les fauves, leur avidité et leur impiété ne connaissent pas de limites. Et ne soyez pas surpris qu'ils semblent présenter une apparence humaine : extérieurement sans doute on voit un homme, au-dedans gronde la bête. Il n'est donc pas douteux que ce sont des loups, conformément à la parole divine du Seigneur Jésus, qui a dit : «Tenez-vous en garde contre les faux prophètes, qui viennent à vous sous des peaux de brebis, mais au-dedans sont des loups dévorants : vous les reconnaîtrez à leurs fruits» (Mt 7,15 ssq.). Si donc on est impressionné par l'apparence, qu'on vérifie le fruit. Vous entendez appeler un tel prêtre, vous connaissez ses rapines : il a la peau d'une brebis, ses actes sont d'un pillard; brebis au-dehors, au-dedans c'est un loup; ses rapines sont sans mesure; il a les membres comme raidis par la gelée d'une nuit de Scythie, il vole ça et là, la gueule ensanglantée, cherchant qui dévorer (I P 5,8). Ne trouvez-vous pas que c'est un loup ? Il se gave sans être rassasié de tuer des humains; il voudrait assouvir sa rage par la mort des peuples fidèles. Il hurle, il ne discourt pas, lui qui renie l'Auteur de la parole et entremêle ses propos sacrilèges d'un grognement de bête, lui qui ne rend pas hommage au Seigneur Jésus, le guide vers la vie éternelle. Nous avons entendu ses hurlements lorsque le glaive était lâché sur le monde; il montrait ses dents féroces, ses lèvres gonflées, et croyait avoir ôté la parole à tous, quand lui seul l'avait perdue.

Afin donc que nous puissions esquiver ces loups, le Seigneur nous enseigne ce que nous devons observer : «N'emportez, dit-Il, ni besace ni chaussures.» Que veut dire : ne pas porter de besace, Il l'a clairement expliqué ailleurs; car Matthieu a écrit que le Seigneur dit aux disciples : «Ne possédez ni or ni argent» (Mt 10,9). S'il vous est interdit de posséder de l'or, que sera-ce de le prendre, de le voler ? S'il vous est prescrit de donner ce que vous avez, comment amassez-vous ce que vous n'avez pas ? «Prêchant qu'il ne faut pas voler, vous volez ! disant qu'il ne faut pas commettre l'adultère, vous le commettez ! vous exécutez les idoles et vous faites le sacrilège ! vous êtes fier de la Loi, et en violant la Loi vous déshonorez Dieu ! car le nom de Dieu est blasphémé par votre fait» (Rom 2,21-23) ! Tel n'a pas été l'apôtre Pierre : le premier à suivre l'avis divin, et voulant montrer que les commandements du Seigneur n'ont pas été donnés en vain, comme un pauvre lui demandait de lui donner quelque argent, «de l'argent et de l'or, dit-il, je n'en ai pas» (Ac 3,6). Il se glorifie de n'avoir ni argent ni or : pour vous c'est une honte de n'avoir pas encore tout ce que vous convoitez. Il y a une pauvreté glorieuse, parce qu'il y a aussi une pauvreté bienheureuse, ainsi qu'il est écrit : «Heureux les pauvres en esprit» (Mt 5,3). Cependant ce dont Pierre se glorifie, ce n'est pas tant de n'avoir ni argent ni or que d'observer le commandement du Seigneur, qui a prescrit : «Ne possédez pas d'or» (Mt 10,9). Cela revient à dire : vous voyez que je suis disciple du Christ et vous me demandez de l'or ? Il nous est donné autre chose, bien plus précieux que l'or : opérer en son nom. Ainsi je n'ai pas ce qu'il n'a pas donné; mais ce qu'il a donné, je l'ai : «Au nom du Seigneur Jésus, levez-vous et marchez.» De même donc que celui qui veut construire des greniers pour y entasser le blé est repris, en vertu de la sentence du Seigneur (Lc 12,16 ssq.), de même celui qui veut apprêter un sac pour y serrer de l'or, encourt souillure et reproche.

«Ni besace ni chaussures.» Les deux choses sont ordinairement façonnées du cuir d'un animal mort : or le Seigneur Jésus ne veut en nous rien de mortel. Au reste Il dit à Moïse : «Enlève la chaussure de tes pieds : car le lieu où tu es est une terre sainte» (Ex 3,5). Il lui est donc prescrit de détacher une chaussure mortelle et terrestre, au moment où il était envoyé pour délivrer le peuple : car le ministre d'une telle fonction ne doit rien craindre, et n'être pas arrêté dans la mission reçue par le risque de la mort. En effet ce même Moïse, lorsqu'il s'était spontanément chargé de défendre ses frères, c'est-à-dire les Juifs, fut détourné de son entreprise par la crainte d'être dénoncé, et s'enfuit d'Egypte. Aussi le Seigneur, qui reconnaissait ses dispositions mais voyait son état de faiblesse, a-t-il jugé qu'il fallait dégager les pas de son âme et de son esprit des attaches mortelles. Si quelqu'un est en peine de la raison pour laquelle en Egypte il est prescrit d'être chaussé pour manger l'agneau, tandis que les apôtres sont envoyés sans chaussures pour prêcher l'évangile, il lui faut considérer qu'étant en Egypte on doit encore prendre garde aux morsures de serpents – car il y a bien des poisons en Egypte – et qu'en célébrant la Pâque figurative on peut être exposé à une blessure, tandis que le serviteur de la vérité neutralise les poisons, ne les redoute pas. Aussi bien Paul fut mordu par une vipère dans l'île de Malte (Ac 28,3 ssq.), et les habitants du lieu, voyant la vipère suspendue à sa main, pensaient qu'il allait mourir; mais quand ils le virent demeurer indemne, ils disaient qu'il était Dieu, puisque le venin ne pouvait lui nuire. Et pour vous faire savoir que c'est la vérité, le Seigneur dit Lui-même : «Voici que je vous

ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions, et sur toute force de l'ennemi, et ils ne vous feront aucun mal» (Lc 10,19).

Les apôtres ont ordre de n'avoir pas de bâton à la main : car c'est ce que Matthieu a cru devoir écrire (Mt 10,10). Qu'est le bâton, sinon l'insigne qui traduit le pouvoir, et l'instrument qui venge la douleur ? Donc ce que le Seigneur humble ? car dans l'humiliation son jugement a été élevé (Is 53,8) ? ce que, dis-je, l'humble Seigneur a prescrit, ses disciples l'accomplissent par la pratique de l'humilité. Car Il les a envoyés semer la foi non par la contrainte, mais par l'enseignement, non pas en déployant la vigueur de leur pouvoir, mais en exaltant la doctrine de l'humilité. En cet endroit Il a jugé bon de joindre à l'humilité la patience; car Lui aussi, au témoignage de Pierre, «quand on Lui parlait mal, n'a pas répondu en mal, quand on Le frappait, n'a pas rendu les coups» (I P 2,23). Cela revient donc à dire : soyez mes imitateurs; laissez tomber le goût de la vengeance, répondez aux coups de l'arrogance non pas en rendant le mauvais procédé, mais par une patience magnanime. Personne ne doit imiter pour son compte ce qu'il reprend en autrui; la mansuétude porte des coups plus rudes aux insolents. Un tel coup de poing, le Seigneur l'a rendu à celui qui frappe, quand Il dit : «A celui qui vous frappe à la joue, tendez l'autre» (Mt 5,39). Car il arrive qu'on se condamne par son propre jugement, et que l'on ait le coeur comme piqué d'un aiguillon, quand on constate des attentions en réponse au tort que l'on a fait. Il a cependant aussi des apôtres qu'il a envoyés avec le bâton, comme en témoigne Paul lorsqu'il dit : «Que voulez-vous ? Dois-je venir à vous avec le bâton, ou avec la charité et l'esprit de mansuétude ?» (I Cor 4,21) Ce bâton, il l'a encore donné à Timothée : «Reprends, dit-il, supplie, réprimande» (II Tim 4,2). Peut-être aussi qu'avant la Passion du Seigneur, qui a raffermi les coeurs chancelants des peuples, la mansuétude était seule nécessaire, après la Passion la réprimande. Oui, que le Seigneur apaise, que Paul réprimande; qu'il persuade, Celui qui peut attendrir même les coeurs durs; qu'il reprenne, celui qui ne peut tout persuader. Le bâton, Paul l'avait emprunté à l'enseignement de la Loi; car il avait lu : «Qui ménage le bâton n'aime pas son fils» (Pro 13,24). Il avait lu aussi que pour manger l'agneau il était prescrit, par un commandement prophétique, d'avoir le bâton à la main (Ex 12,11). Aussi le Seigneur dit-Il, dans l'Ancien Testament : «Je visiterai avec le bâton leurs iniquités» (Ps 88, 33); dans le Nouveau, par contre, Il s'est offert Lui-même, afin d'épargner tout le monde : «Si c'est moi, dit-Il, que vous cherchez laissez partir ceux-ci» (Jn 18,8); et vous trouvez ailleurs, lorsque les apôtres voulaient implorer le feu du ciel pour consumer les Samaritains qui avaient refusé d'accueillir le Seigneur Jésus dans leur cité, qu'il se retourna pour les réprimander : «Vous ne savez pas, dit-Il, à quel esprit vous appartenez; le Fils de l'homme n'est pas venu pour faire périr les vies humaines, mais pour les sauver» (Lc 9,54 ssq.). Donc les plus parfaits sont envoyés sans bâton, les plus faibles mangent avec un bâton. Mais Paul lui-même, s'il menace du bâton, visite les pécheurs en esprit de mansuétude; aussi bien, pour vous faire voir qu'il est un doux docteur, il consulte la volonté de ceux mêmes qu'il reprend : «Que voulez-vous ? dit-il : que je vienne à vous avec le bâton, ou dans la charité et en esprit de mansuétude ?» (I Cor 4,21) Il n'a parlé qu'une fois du bâton, il a deux fois ajouté des choses plus aimables, joignant la mansuétude à la charité. Sans doute il a d'abord menacé; mais il a usé de mansuétude, car, dans la seconde lettre qu'il écrit aux Corinthiens, il dit : «Je prends Dieu à témoin sur mon âme, que pour vous épargner je ne suis pas venu à Corinthe» (II Cor 1,23); écoutez pourquoi il a cru devoir épargner : «Pour ne pas revenir à vous, dit-il, dans la tristesse» (Ib., 2,2). Il a jeté le bâton et pris une disposition de charité. «Et ne saluez personne en chemin.» Peut-être certains trouveront-ils ici raideur et orgueil, peu conformes au précepte d'un Seigneur doux et humble; Il a prescrit de céder même la place pour se mettre à table (Lc 14,7 ssq.), et voici qu'il ordonne aux disciples : «Ne saluez personne en chemin», alors que c'est un usage général, et aimable, que les inférieurs ont coutume de gagner ainsi la faveur des grands, que les Gentils eux-mêmes ont en commun avec les chrétiens ces échanges de civilités. Comment donc le Seigneur extirpe-t-il cet usage du savoir-vivre ? Mais considérez qu'il n'y a pas seulement : «Ne saluez personne»; ce n'est pas en vain qu'il y a l'addition : «en chemin.» Aussi bien Elisée, quand il envoya son serviteur poser son bâton sur le corps du petit mort, lui prescrivit aussi de ne saluer personne en chemin (II R 4,29) : il lui ordonnait de se presser, de se hâter pour faire son office et procéder à la résurrection, afin que nul entretien avec quelque passant ne retardât la mission qu'il avait reçue. Donc, ici non plus, il ne s'agit pas d'écarter l'empressement à saluer, mais de supprimer l'obstacle qui gênerait le service; en présence d'ordres divins, l'humain doit être pour un temps mis de côté. C'est beau de saluer; mais l'accomplissement des œuvres divines est d'autant plus beau qu'il est plus prompt, et son retard souvent encourt le mécontentement. C'est pourquoi les politesses mêmes sont interdites, de peur que la civilité consacrée ne retarde et ne gêne l'accomplissement du devoir, qu'il y a faute à

ajourner. Voici maintenant une autre vertu : ne point passer d'une maison à l'autre par humeur vagabonde; garder la constance dans les affections de l'hospitalité même, et ne pas rompre volontiers les liens d'amitié une fois noués; porter devant nous une annonce de paix, en sorte que notre toute première entrée soit solennisée par une bénédiction de paix; nous contenter du manger et du boire qui nous sont offerts; ne pas abaisser le pavillon de la foi, et prêcher la bonne nouvelle du Royaume des cieux; secouer la poussière de nos pieds, si l'on ne juge pas à propos de nous accorder l'hospitalité dans une cité. Il enseigne encore qu'on sera passible d'un châtement plus rigoureux si l'on ne veut pas suivre l'Évangile, que si l'on croit pouvoir violer la Loi, attendu que Tyr et Sidon, si elles avaient vu de pareilles merveilles et œuvres célestes, n'auraient pas méprisé le remède du repentir; d'autre part que cette prospérité ou ce faste du siècle ne saurait se comparer au don céleste, mais aussi n'est pas abandonné sans remède, puisque chacun a la ressource de se repentir.

Enfin Il découvre le mystère céleste : Dieu s'est plu à révéler sa grâce aux petits plutôt qu'aux sages de ce monde (Mt 11,25). C'est ce que l'apôtre Paul a exposé plus en détail : «Dieu, dit-il, n'a-t-il pas rendu folle la sagesse de ce monde ? Car ce monde n'ayant pas, dans la sagesse de Dieu, connu Dieu par la sagesse, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication» (I Cor 1,20 ssq.). Donc par «petit» entendons celui qui ne sait pas s'exalter ni faire valoir par le clinquant des paroles les ressources de sa sagesse – ce que font beaucoup de philosophes. C'était un petit qui disait : «Seigneur, je n'ai pas exalté mon cœur, et mes yeux ne se sont pas élevés; je n'ai pas pénétré les grandeurs et les merveilles qui me dépassent» (Ps 130,1). Et pour vous faire voir que c'est un petit non par l'âge, non par la raison, mais par son humilité et par une sorte d'éloignement de la jactance, il a ajouté : «Mais j'ai élevé mon âme.» Voyez-vous comme ce petit était grand, sur quels sommets de vertu il était élevé ? C'est petits de cette sorte que l'Apôtre nous veut quand il dit : «Si quelqu'un d'entre vous semble sage en ce monde, qu'il se fasse insensé, pour être sage : car la sagesse de ce monde est folie aux yeux de Dieu» (I Cor 3,18 ssq.).

Suit un fort beau passage sur la foi, où Il dit que tout Lui a été remis par son Père. En lisant : «Tout», vous reconnaissez qu'il est tout-puissant, qu'il n'est pas d'autre couleur, d'autre race que le Père; quand vous lisez : «remis», vous confessez qu'il est Fils, que tout lui est propre par nature, par droit d'unité de substance, et non pas accordé comme un don et par grâce. Il ajoute : «Nul ne sait qui est le Fils, sinon le Père; et qui est le Père, sinon le Fils et celui à qui le Fils l'aura voulu révéler.» Il me souvient de n'avoir pas omis ce passage dans les livres que j'ai écrits sur la foi. Mais pour vous montrer que, si le Fils révèle le Père à qui Il veut, de même le Père révèle le Fils à qui Il veut, écoutez ce que dit le Seigneur Jésus lui-même, quand Il loue Pierre de l'avoir reconnu Fils de Dieu : «Tu es heureux, Simon Bar-Jona, car ce n'est pas la chair ni le sang qui te l'a révélé, mais mon Père qui est aux cieux» (Mt 16,17).

Suit le texte où sont démasqués ceux qui se croient experts en la Loi, qui retiennent les paroles de la Loi, ignorent la portée de la Loi. Par le tout premier chapitre de la Loi Il montre qu'ils ignorent la Loi; Il prouve que dès le commencement la Loi a prêché le Père et le Fils, et même annoncé le mystère de l'incarnation du Seigneur en ces termes : «Vous aimerez le Seigneur votre Dieu», et : «Vous aimerez votre prochain comme vous-même». Là-dessus le Seigneur dit au docteur de la Loi : «Faites cela, et vous vivrez.» Mais lui, qui ne connaissait pas son prochain parce qu'il ne croyait pas au Christ, repartit : «Qui est mon prochain ?» Ainsi donc ignorer le Christ, c'est aussi ignorer la Loi. Comment peut-on connaître la Loi quand on ignore la vérité, puisque la Loi annonce la vérité ?

Luc 10,30-37. Le bon Samaritain.

«Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho.»

Afin de pouvoir plus aisément expliquer le texte qui nous est proposé, repassons l'histoire ancienne de la ville de Jéricho. Nous nous souvenons que Jéricho – comme nous le lisons dans le livre intitulé Josué fils de Navé – était une grande cité entourée de murs et de remparts, pour n'être pas accessible au fer, ni forcée par le bélier. Il y demeurait une prostituée, Rahab, qui donna l'hospitalité aux éclaireurs envoyés par Josué, les aida de ses conseils, répondit aux questions de

ses concitoyens qu'ils étaient partis, les cacha sur son toit, et, pour arriver à se soustraire, elle et les siens, à la destruction de la ville, attacha de l'écarlate à sa fenêtre. Quant aux murs inexpugnables de la cité, au son des sept trompettes des prêtres, accompagné par les cris et les hurlements joyeux du peuple, ils s'écroulèrent. Voyez comment chacun tient son rôle propre : l'éclaireur la vigilance, la prostituée le secret, le vainqueur la fidélité, le prêtre la religion : les premiers, pour la gloire, ne craignent pas le péril; elle, même en péril, ne trahit pas ceux qu'elle a reçus; celui-ci, plus soucieux de garder la fidélité que de vaincre, prescrit la vie sauve pour la prostituée avant la ruine de la cité; quant aux instruments de la religion, ce sont les armes du prêtre. Et maintenant, comment ne pas trouver parfaitement merveilleux que dans toute cette ville nul n'ait été sauvé sinon celui que la prostituée a libéré ?

Telle est la simple vérité historique. Considérée plus à fond, elle révèle d'admirables mystères. Jéricho est en effet la figure de ce monde, où, chassé du paradis, c'est-à-dire de la Jérusalem céleste, Adam est descendu par la déchéance de sa prévarication, passant de la vie aux enfers : c'est le changement non pas de lieu, mais de mœurs, qui a fait l'exil de sa nature. Bien changé de l'Adam qui jouissait d'un bonheur sans trouble, dès qu'il se fut abaissé aux fautes du monde, il rencontra des larrons; il ne les aurait pas rencontrés, s'il ne s'y était exposé en déviant du commandement céleste. Quels sont ces larrons, sinon les anges de la nuit et des ténèbres, qui parfois se travestissent en anges de lumière (II Cor 11,14), mais ne peuvent s'y tenir ? Ils nous dépouillent d'abord des vêtements de grâce spirituelle que nous avons reçus, et c'est ainsi qu'ils ont coutume d'infliger des blessures : car si nous gardons intacts les vêtements que nous avons pris, nous ne pouvons ressentir les coups des larrons. Prenez donc garde d'être d'abord dépouillé, comme Adam a d'abord été mis à nu, dépourvu de la protection du commandement céleste et dépouillé du vêtement de la foi : c'est ainsi qu'il a reçu la blessure mortelle à laquelle aurait succombé tout le genre humain, si le Samaritain n'était descendu pour guérir ses cruelles blessures. Ce n'est pas le premier venu que ce Samaritain : celui qu'avaient dédaigné le prêtre, le lévite, Il ne l'a pas dédaigné à son tour. Ne méprisez pas non plus, à cause de ce nom de secte, Celui qu'en interprétant ce nom vous admirerez : car le nom de Samaritain signifie gardien : telle est sa traduction. Qui est ce gardien ? N'est-ce pas Celui dont il est dit : «Le Seigneur garde les petits» (Ps 114,6) ? De même donc qu'il y a un Juif selon la lettre, un autre selon l'esprit, il y a aussi un Samaritain du dehors, un autre caché. Donc ce Samaritain qui descendait – «qui est descendu du ciel, sinon Celui qui est monté au ciel, le Fils de l'homme, qui est au ciel» (Jn 3,13) ? – voyant cet homme à demi mort, que personne jusque-là n'avait pu guérir (comme celle qui avait un flux de sang et avait dépensé toute sa fortune en médecins), s'est approché de lui, c'est-à-dire en acceptant de souffrir avec nous s'est fait notre proche et, en nous faisant miséricorde, notre voisin. «Et il pansa ses blessures, en y versant de l'huile et du vin.» Ce médecin a bien des remèdes, au moyen desquels il a coutume de guérir. Sa parole est un remède : tel de ses discours ligature les plaies, un autre les fomenté d'huile, un autre y verse le vin; Il ligature les plaies par tel précepte plus austère, Il réchauffe en remettant le péché, Il pique comme avec le vin en annonçant le jugement. «Et il le plaça, dit-il, sur sa monture.» Ecoutez comment Il vous y place : «Il porte nos péchés et souffre pour nous» (Is 53,4). Le Pasteur aussi a placé la brebis fatiguée sur ses épaules (Lc 15,5). Car «l'homme est devenu semblable à une monture» (Ps 48,13) : alors Il nous a placés sur sa monture, pour que nous ne soyons pas comme le cheval et le mulet (Ps 31,9), pour supprimer les infirmités de notre chair en prenant notre corps. Enfin Il nous a conduits à l'écurie, nous qui étions montures : l'écurie est le lieu où aiment à se retirer ceux qui sont lassés d'un long parcours. Donc le Seigneur a conduit à l'écurie, Lui qui relève de terre l'indigent et retire le pauvre du fumier (Ps 112,7). «Et il a pris soin de lui», de crainte que malade il ne pût observer les préceptes qu'il avait reçus.

Mais ce Samaritain n'avait pas le loisir de demeurer longtemps sur terre : il Lui fallait retourner au lieu d'où Il était descendu. Aussi «le jour suivant» – quel est cet autre jour ? Ne serait-ce pas celui de la résurrection du Seigneur, celui dont il est dit : «Voici le jour que le Seigneur a fait» (Ps 117,24) ? – «Il tira deux deniers et les remit à l'hôtelier, et il dit : prenez soin de lui.» Qu'est-ce que ces deux deniers ? Peut-être les deux Testaments, qui portent empreinte sur eux l'effigie du Père éternel, et au prix desquels sont guéries nos blessures. Car nous avons été rachetés au prix du sang (I P 1,19), afin d'échapper aux ulcères de la mort finale. Donc ces deux deniers – encore qu'il ne soit pas déplacé de penser aussi aux pièces de ces quatre livres – l'hôtelier les a reçus. Lequel ? Peut-être celui qui a dit : «Je tiens cela pour de l'ordure, afin d'acquérir le Christ» (Phil 3,8) – pour avoir soin de l'homme blessé. L'hôtelier donc, c'est celui qui a dit : «Le Christ m'a envoyé prêcher l'évangile» (I Cor 1,17). Les hôteliers sont ceux auxquels il

est dit : «Allez dans le monde entier, et prêchez l'évangile à toute créature»; et «quiconque croira et recevra le baptême, sera sauvé» (Mc 15,16) : oui, sauvé de la mort, sauvé de la blessure qu'ont infligée les larrons. Heureux l'hôtelier qui peut soigner les blessures d'autrui ! Heureux celui à qui Jésus dit : «Ce que vous aurez dépensé en surplus, je vous le rendrai à mon retour !» Le bon dispensateur, qui dépense même en surplus ! Bon dispensateur Paul, dont les discours et les épîtres sont comme en excédent sur le compte qu'il avait reçu ! Il a exécuté le mandat déterminé du Seigneur par un travail presque immodéré de l'âme et du corps, afin de soulager bien des gens de leurs graves maladies en leur dispensant sa parole. C'était donc le bon hôtelier de cette écurie dans laquelle l'ânesse a reconnu la crèche de son maître (Is 1,3), et dans laquelle on renferme les troupeaux des agneaux, de crainte que les loups rapaces qui grondent près des parcs n'aient un facile accès dans la bergerie. Il promet donc de rendre la récompense. Quand reviendrez-vous, Seigneur, sinon au jour du jugement ? Car bien que vous soyez partout sans cesse, vous tenant au milieu de nous sans être vu de nous, il y aura cependant un moment où toute chair vous verra revenir. Vous rendrez donc ce que vous devez. Heureux ceux qui ont pour débiteur Dieu ! Puissions-nous, nous autres, être débiteurs solvables ! Puissions-nous être en état de payer ce que nous avons reçu, sans que la fonction du sacerdoce ou du ministère nous exalte ! Comment rendrez-vous, Seigneur Jésus ? Vous avez bien promis qu'au ciel les bons auront une abondante récompense; pourtant vous rendrez encore, quand vous direz : «C'est bien, bon serviteur; puisque vous avez été fidèle aux petites choses, je vous confierai beaucoup; entrez dans la joie de votre Seigneur» (Mt 25,21). Puis donc que nul n'est plus notre prochain que Celui qui a guéri nos blessures, aimons-Le comme Seigneur, aimons-Le aussi comme proche : car rien n'est si proche que la tête pour les membres. Aimons aussi celui qui imite le Christ; aimons celui qui compatit à l'indigence d'autrui de par l'unité du corps. Ce n'est pas la parenté qui rend proche, mais la miséricorde; car la miséricorde est conforme à la nature : il n'est rien de si conforme à la nature que d'aider celui qui participe à notre nature.

Luc 10,38-42. Marie et Marthe.

Il a donc été question de la miséricorde. Mais il n'y a pas qu'une manière d'œuvres de l'une le dévouement actif, chez l'autre l'attention religieuse de l'âme à la parole de Dieu; si elle est conforme à la foi, elle passe avant les œuvres elles-mêmes, ainsi qu'il est écrit : «Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas enlevée.» Etudions-nous donc, nous aussi, à posséder ce que nul ne pourra nous enlever, en prêtant une oreille non pas distraite, mais attentive : car il arrive au grain même de la parole céleste d'être dérobé, s'il est semé le long de la route (Lc 8,5-12). Soyez, comme Marie, animé du désir de la sagesse : c'est là une œuvre plus grande, plus parfaite. Que le soin du ministère n'empêche pas la connaissance de la parole céleste. Ne reprenez pas et ne jugez pas oisifs ceux que vous verrez occupés de la sagesse : car Salomon le pacifique a cherché à l'avoir en sa demeure (Sag 9,10; Pro 8,12). Pourtant on ne reproche pas à Marthe ses bons offices; mais Marie a la préférence, pour s'être choisi une meilleure part. Car Jésus a de multiples richesses et fait de multiples largesses : aussi la plus sage a choisi ce qu'elle a reconnu être le principal. Par ailleurs les apôtres n'ont pas jugé qu'il fût pour le mieux de délaissé la parole de Dieu et de servir aux tables (Ac 6,2); mais les deux choses sont œuvre de sagesse, car Etienne aussi était rempli de sagesse et fut choisi comme serviteur. Donc que celui qui sert obéisse au docteur, et que le docteur exhorte et anime celui qui sert. Car le corps de l'Eglise est un, si les membres sont divers; ils ont besoin l'un de l'autre; «l'œil ne saurait dire à la main : je ne désire pas tes services, ni de même la tête aux pieds» (I Cor 12,12 ssq.), et l'oreille ne saurait nier qu'elle soit du corps. Car s'il en est de principaux, les autres sont nécessaires. La sagesse réside dans la tête, l'activité dans les mains; car «les yeux du sage sont dans sa tête» (Ec 2,14), puisque le vrai sage est celui dont l'esprit est dans le Christ, et dont l'œil intérieur est levé vers les hauteurs; aussi les yeux du sage sont dans sa tête, ceux du fou dans son talon.

Luc 11,5-13. L'ami importun.

«Si quelqu'un d'entre vous, ayant un ami, va le trouver au milieu de la nuit et lui dit : Ami, prête-moi trois pains.»

Encore un passage comportant un précepte : il faut offrir la prière à tous les moments, non seulement le jour, mais encore la nuit. Vous le voyez en effet : celui qui au milieu de la nuit est allé demander trois pains à son ami et a persévéré dans sa demande instante n'est pas frustré de sa

requête. Qu'est-ce que ces trois pains, sinon la nourriture du mystère céleste ? Si vous aimez le Seigneur votre Dieu, vous pourrez l'obtenir non seulement pour vous, mais encore pour les autres. Et qui est davantage notre ami que Celui qui pour nous a livré son corps ?

C'est à Lui qu'au milieu de la nuit David a demandé des pains, et il les a reçus; car il demandait quand il disait : «Au milieu de la nuit je me levais pour vous louer» (Ps 118,62); aussi a-t-il obtenu ces pains qu'il nous a servis pour être mangés. Il a demandé quand il dit : «Je baignerai mon lit chaque nuit» (Ps 6,7); car il n'a pas eu peur de réveiller dans son sommeil Celui qu'il sait toujours en éveil et agissant. Nous souvenant donc des Ecritures, appliquons-nous jour et nuit à la prière pour implorer le pardon de nos péchés. Car si un tel saint, pris par les devoirs de la royauté, disait sept fois le jour sa louange au Seigneur (Ps 118,164), toujours attentif aux sacrifices du matin et du soir, que nous faut-il faire, nous qui devons d'autant plus demander que nous défailions plus fréquemment par faiblesse de la chair et de l'esprit, afin que, las du chemin, bien fatigués du cours de ce monde et des circuits de cette vie, nous ne manquions pas, pour notre réfection, du pain qui raffermirait le cœur de l'homme (Ps 103,15) ?

Et ce n'est pas seulement au milieu de la nuit, mais presque à tous les instants que le Seigneur recommande de veiller : car Il vient le soir, et à la seconde et à la troisième veille, et Il a coutume de frapper. «Heureux dès lors les serviteurs qu'à sa venue le Seigneur trouvera éveillés.» Si donc vous désirez que la puissance de Dieu s'apprête et vous serve (Lc 12,37), il faut veiller toujours; car il y a bien des embûches autour de nous, et lourd est le sommeil du corps; si l'âme se met à en dormir, elle perdra sa vigueur et sa force. Secouez donc votre sommeil, afin de frapper à la porte du Christ. Cette porte, Paul lui aussi demande qu'elle lui soit ouverte : non content de ses prières, il supplie que celles du peuple l'assistent, afin que la porte lui soit ouverte pour parler du mystère du Christ (Col 4,3). Et peut-être est-ce la porte que Jean a vue ouverte; car il l'a vue, et il a dit : «Après cela j'ai vu; et voici une porte ouverte dans le ciel, et la voix que j'avais d'abord entendue me parlait, telle une trompette, et disait : Monte jusqu'ici, et je te montrerai ce qui doit s'accomplir» (Apo 4,1). La porte s'est donc ouverte pour Jean; la porte s'est ouverte pour Paul, afin qu'il reçût pour nous les pains que nous mangerions : car il a persisté à frapper à la porte, à propos, hors de propos (II Tim 4,2) afin de ranimer les Gentils, fatigués et lassés de la route du monde, par l'abondance de la nourriture céleste.

Ce passage donc donne le précepte de prier souvent, l'espoir d'obtenir, l'art de persuader : d'abord par le précepte, puis par l'exemple. Car quand on promet une chose, on doit procurer l'espoir de ce qui est promis, en sorte qu'il y ait obéissance aux avis, foi aux promesses : celle-ci, songeant à la bonté humaine, acquiert à plus forte raison l'espoir de la bonté éternelle. Encore faut-il faire des demandes justes, pour que la prière ne devienne pas péché (Ps 108,7). Et il (Paul) n'a pas rougi de demander souvent une chose, pour ne pas sembler peu confiant en la miséricorde du Seigneur, ou orgueilleusement froissé de n'avoir pas obtenu quelque chose dès la première prière : «Aussi, dit-il, j'ai prié trois fois le Seigneur» (II Cor 12,8); et il montre que souvent Dieu n'accorde pas ce dont Il est prié, parce qu'il juge inutile ce que nous croyons devoir nous être avantageux.

Luc 11,14-26. Enseignements

«Tout royaume divisé contre lui-même sera dépeuplé.»

La raison de cette parole est qu'étant accusé de chasser les démons par Béeelzebub, prince des démons, Il voulait montrer que son royaume est indivisible et durable. C'est à bon droit aussi qu'il a répondu à Pilate : «Ma royauté n'est pas de ce monde» (Jn 18,36). Ceux donc qui ne mettent pas leur espoir dans le Christ, mais pensent que les démons sont chassés par le prince des démons, Il nie qu'ils appartiennent à un royaume durable. Cela s'applique au peuple des Juifs, qui pour ce genre de souffrances invoque l'aide du démon afin de chasser le démon. Comment, lorsque la foi est déchirée, le royaume divisé peut-il subsister ? Puisque le peuple juif est sous la Loi, et que le Christ aussi a été selon la chair engendré de la Loi, comment le royaume des Juifs, qui est de la Loi, peut-il durer, quand ce même peuple divise la Loi, puisque le peuple de la Loi renie ce Jésus que la Loi promet ? Ainsi la loi du peuple juif se combat d'une certaine façon, en se combattant se divise, en se divisant se désagrège. Si le royaume de l'Église subsiste

éternellement, c'est que sa foi est indivise, son corps unique : «Car il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême, qu'un Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, et à travers tous, et en tous» (Ep 4,5 ssq.). Quelle démente et quelle fureur sacrilège ! Alors que le Fils de Dieu a pris chair pour écraser les esprits impurs et arracher son butin au prince du monde, alors qu'il a également donné aux hommes le pouvoir de détruire les esprits mauvais, partageant ainsi les dépouilles, ce qui est la marque du triomphateur, certains invoquent en leur faveur l'aide et le secours de la puissance diabolique, quand c'est par le doigt de Dieu ? ou encore, selon Matthieu (12,28), par l'Esprit de Dieu ? que les démons sont chassés. On comprend par là que le royaume de la divinité est comme un corps indivisible, puisque le Christ est la droite de Dieu, et que l'Esprit semble offrir l'image d'un doigt, telle l'ossature d'un corps figurant l'unité dans la divinité. Le royaume n'apparaît-il pas comme indivisible, puisqu'il est comme un corps indivisible ? Car «dans le Christ, vous l'avez vu, habite corporellement la plénitude de la divinité» (Col 2,9) : ce que vous ne sauriez assurément nier du Père, et ne devez pas nier de l'Esprit. Et que cette comparaison avec nos membres ne vous fasse pas croire qu'il y ait lieu d'établir un partage de puissance : une chose indivisible ne peut se diviser. C'est donc comme figure de l'unité, non pour distinguer la puissance, qu'il faut entendre cette mention du doigt, puisque la droite de Dieu dit : «Mon Père et moi ne faisons qu'un» (Jn 10,30). Mais si la divinité est indivisible, la personne est distincte. Cependant, quand l'Esprit est appelé doigt, cela désigne sa puissance agissante, attendu que l'Esprit saint est ouvrier des œuvres divines aussi bien que le Père et le Fils. Car David dit : «Quand je vois les cieus, ouvrage de vos doigts» (Ps 8,4), et, au Psaume 32 (v. 6), «Et par l'Esprit de sa bouche est toute leur force.» Paul dit encore : «Tout cela est l'oeuvre d'un seul et même Esprit, qui fait sa part à chacun comme Il l'entend» (I Cor 12,11).

Et quand Il dit : «Si c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, c'est assurément que le royaume de Dieu est arrivé parmi vous.» (Mt 12,28) Il montre à la fois qu'il existe une sorte de pouvoir impérial du saint Esprit, en qui est le Royaume de Dieu, et que nous aussi, en qui habite l'Esprit, sommes une demeure. Nous devons par conséquent considérer comme associé à la souveraineté et à la majesté impériale de la divinité l'Esprit saint, car «le Seigneur est Esprit, et où se trouve l'Esprit du Seigneur est la liberté» (II Cor 3,17).

«Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il erre par les lieux privés d'eau, cherchant le repos sans le trouver.»

On n'en saurait douter, cela est dit du peuple des Juifs, que plus haut le Seigneur a exclu de son royaume. Entendez par là que les hérétiques aussi et les schismatiques sont séparés du Royaume de Dieu et de l'Eglise; et dès lors il est clair comme le jour que toute assemblée de schismatiques et d'hérétiques n'est pas de Dieu, mais de l'esprit immonde. Ainsi un seul homme figure tout le peuple juif. L'esprit immonde en était sorti par la Loi; mais n'ayant pu trouver le repos dans les nations et les Gentils à cause de la foi du Christ – car pour les esprits immondes le Christ est un incendie; Il avait éteint dans les cœurs des Gentils, jusque-là desséchés, puis par le baptême humectés de la rosée de l'Esprit, les traits enflammés de l'adversaire (Eph 6,16) – il est revenu au peuple des Juifs, qui pour être soigné en ses apparences extérieures et superficielles, n'en demeure que plus souillé dans l'intime de l'âme. Il ne purifiait ni n'éteignait sa flamme au courant de la fontaine sainte; c'est donc à juste titre que l'esprit immonde revint à lui, amenant avec lui sept esprits encore pires, parce que, dans une pensée sacrilège, il les a mis aux prises avec la semaine de la Loi et le mystère de l'octave. De même donc que se multiplie pour nous la grâce de l'Esprit septiforme, de même s'accumulent sur eux toutes les vexations des esprits impurs : car on entend parfois la totalité par ce nombre, parce que c'est le septième jour qu'ayant achevé les ouvrages du monde Dieu s'est reposé. C'est pourquoi encore «la stérile a sept fois enfanté, et celle qui avait un peuple de fils s'est trouvée sans force» (I Sam 2,5, d'après l'hébreu).

Luc 11,29-32. Le signe de Jonas.

Enfin, pour vous faire voir que le peuple de la Synagogue pers sa beauté au moment où est prôné le bonheur de l'Eglise, Il ajoute : «Cette génération est une génération perverse; elle cherche un signe, et il ne lui sera donné d'autre signe que le signe de Jonas : car, ainsi que Jonas fut un signe pour les Ninivites, il en sera de même du Fils de l'homme.».

Ici encore, une fois condamné le peuple des Juifs, le mystère de l'Eglise s'exprime avec évidence : c'est elle qui, avec les Ninivites par la pénitence (Jonas, 3,5), et avec la reine du Midi par le zèle à recueillir la sagesse (I R 10,1), se rassemble des confins du monde entier pour connaître les discours du pacifique Salomon. Reine assurément, dont le royaume est indivis, ne formant de peuples divers et distants qu'un seul corps. Aussi l'autre mystère était-il grand, concernant le Christ et l'Église (Eph 5,32); mais pourtant celui-ci est plus grand, parce que l'autre est d'abord venu comme figuré, tandis qu'à présent le mystère s'accomplit en sa réalité; là-bas c'est la figure de Salomon, ici le Christ dans son corps. Deux catégories constituent donc l'Eglise, selon qu'on ignore le péché ou que l'on cesse de pécher : car la pénitence détruit le péché, la sagesse l'évite. Voilà pour le sens mystique. Par ailleurs, le signe de Jonas, s'il figure la Passion du Seigneur, atteste aussi la gravité des péchés commis par les Juifs. Nous pouvons remarquer à la fois et l'oracle de la majesté et la marque de la bonté : car l'exemple des Ninivites annonce le supplice et en même temps montre le remède; si bien que même les Juifs ne doivent pas désespérer du pardon, pourvu qu'ils consentent à faire pénitence.

Luc 11,33-36. La lumière sur le chandelier.

«Nul n'allume une lampe pour la mettre dans une cachette ou sous le boisseau, mais bien sur un chandelier.»

Ayant donc plus haut placé l'Eglise au-dessus de la Synagogue, Il nous engage à transférer notre foi de préférence à l'Église; car la lampe, c'est la foi, ainsi qu'il est écrit : «La lampe de mes pas, c'est votre parole, Seigneur» (Ps 118,105); car la parole de Dieu est notre foi, la parole de Dieu est la lumière, la lampe c'est la foi. «Il y avait la vraie lumière, qui éclaire tout homme à sa venue en ce monde» (Jn 1,9); par contre la lampe ne peut briller que si elle reçoit d'ailleurs sa lumière. C'est cette lampe qu'on allume – la vigueur de notre esprit et de notre sentiment – afin que la mine perdue se puisse retrouver (Lc 15,8). Que personne donc ne place la foi sous la Loi : la Loi est contenue dans la mesure, la grâce déborde la mesure; la Loi fait ombre, la grâce donne clarté. Ainsi que nul ne renferme sa foi dans la mesure de la Loi, mais l'apporte à l'Eglise, où brille la grâce de l'Esprit septiforme, que le Prince des prêtres éclaire des splendeurs de la divinité souveraine, pour que l'ombre de la Loi ne l'étouffé pas. Aussi bien, cette lampe, que suivant les anciens rites des Juifs le prince des prêtres allumait régulièrement aux heures du matin et du soir, s'est éteinte comme placée sous le boisseau de la Loi; et la ville de Jérusalem qui est sur terre, qui tue les Prophètes (Mt 23,37), disparaît comme située dans la vallée de larmes; tandis que la Jérusalem qui est au ciel, dans laquelle milite notre foi, placée sur la plus haute de toutes les montagnes, c'est-à-dire le Christ, l'Eglise, dis-je, ne peut être cachée sous les ténèbres et les ruines de ce monde, mais, resplendissante de l'éclat du Soleil éternel, elle nous éclaire des lumières de la grâce de l'Esprit.

Luc 11,37-54. Le pharisaïsme.

«A présent vous, pharisiens, vous nettoyez d'abord l'extérieur de la coupe et du plat.»

Vous le voyez, nos corps sont désignés par la mention d'objets en terre, fragiles, qui en un instant sont précipités à terre et se brisent; et les vœux intimes de l'âme se traduisent aisément par les expressions et les gestes du corps, comme transparaît au dehors ce que renferme l'intérieur de la coupe. Dans la suite, il n'est pas douteux que le mot de calice désigne la souffrance corporelle, quand le Seigneur dit : «Le calice que le Père m'a donné, vous ne voulez pas que je le boive ?» (Jn 18,11). On boit son corps quand on absorbe la faiblesse du corps par les dispositions de l'esprit, et qu'on le fait pour ainsi dire passer dans l'intelligence et dans l'âme, en sorte que l'impuissance extérieure soit résorbée au-dedans. Vous voyez donc que ce n'est pas l'extérieur de ce calice ou de ce plat qui nous souille, mais l'intérieur. Aussi, en bon maître, Il nous a enseigné comment purifier les taches de notre corps, en disant : «Faites l'aumône, et tout en vous sera pur.» Voyez que de remèdes ! La miséricorde nous purifie, la parole de Dieu nous purifie, selon ce qui est écrit : «Maintenant vous êtes purs, grâce à la parole que je vous ai dite» (Jn 15,3). Et vous trouvez non seulement en ce passage, mais en d'autres encore, avec quelle grâce c'est dit : «L'aumône délivre de la mort» (Tob 12,9), et «cachez l'aumône dans le cœur du pauvre, et c'est elle qui suppliera pour vous aux mauvais jours» (Sag 29,12 ou

15). C'est le point de départ de tout un fort beau passage : nous ayant invités à rechercher la simplicité, Il condamne la superfluité et le terre-à-terre des Juifs, qui, prenant matériellement les choses de la Loi, sont comparés non sans raison à la coupe et au plat, à cause de leur fragilité : ils observent les choses qui n'ont pour nous aucune utilité, négligeant par contre celles où notre espérance a son fruit; aussi commettent-ils une grande faute en dédaignant ce qui est meilleur; et pourtant l'oubli est promis même à la faute, si la miséricorde vient ensuite. En quelques mots il condense les nombreuses déficiences de ceux qui appliquent tout leur soin à payer les dîmes des plus humbles fruits, et n'ont aucune crainte du jugement à venir ni un amour quelconque pour Dieu, alors que les œuvres sans la foi sont inutiles. Ils laissent en effet de côté le jugement et l'amour de Dieu : le jugement, parce qu'ils ne rapportent pas au jugement tout ce qu'ils font; la charité, parce qu'ils n'aiment pas Dieu avec leur cœur. Mais d'autre part, pour ne pas nous faire rechercher la foi et négliger les œuvres, Il renferme en peu de mots la perfection du croyant, qui doit faire ses preuves par la foi et les œuvres : «Il fallait, dit-Il, faire ceci et ne pas omettre cela.»

Il reprend encore l'arrogance et la vanité des Juifs, quand ils prétendent aux premières places dans les festins. En outre, contre les experts mêmes de la Loi est prononcée une sentence de condamnation : comme les tombeaux qui ne se montrent pas, leur apparence trompe, leur commerce déçoit : au-dehors de belles promesses, au-dedans ils renferment toute sorte de puanteur. C'est ce que font bien des docteurs, en exigeant des autres ce qu'eux-mêmes sont incapables d'imiter; et c'est pourquoi eux aussi sont des tombeaux, comme il est dit ailleurs : «C'est un sépulcre béant que leur gorge» (Ps 5,11).

Voici encore un beau passage contre la superstition parfaitement vaine des Juifs, qui en construisant des tombeaux aux Prophètes condamnaient les actes de leurs pères, mais en imitant les crimes de leurs pères attireraient la sentence sur eux-mêmes. En effet, construire des tombeaux aux Prophètes, c'était accuser le crime de ceux qui les avaient tués; et reproduire la ressemblance de leurs actions, c'était se déclarer héritiers de l'iniquité paternelle. Ce n'est donc pas construire, mais imiter, qui est considéré comme prêtant à accusation. Et l'on ne saurait absoudre de l'iniquité héréditaire ceux qui, en crucifiant le Fils de Dieu, ce qui est plus grave, ont mis le comble aux crimes de leurs pères. Il a donc eu raison d'ajouter ailleurs : «Comblez la mesure de vos pères» (Mt 23,32), parce qu'après l'outrage à Dieu il n'existe pas de faute plus grave qu'ils puissent commettre. C'est pourquoi la Sagesse leur envoie les apôtres et les Prophètes. Qui est la Sagesse, sinon le Christ ? Aussi bien vous avez en Matthieu : «Voici que je vous envoie des prophètes et des sages» (23,34). On reprend encore en la personne des Juifs et l'on déclare passibles du supplice à venir ceux qui, se chargeant d'enseigner la connaissance de Dieu, sont un obstacle aux autres et ne reconnaissent pas eux-mêmes ce qu'ils professent.

Luc 12,1-7. Les passereaux et la confiance, etc.

«Est-ce qu'on ne vend pas cinq passereaux pour deux as ? Et pas un seul d'entre eux n'est oublié du Seigneur. Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. N'ayez crainte, vous valez plus qu'une quantité de passereaux.»

Le Sauveur a introduit ici un fort beau passage sur la garde de la sincérité et le zèle pour la foi, pour que nous n'allions pas, à la manière des Juifs perfides, cacher une chose dans notre cœur, en feindre une autre par notre parole, puisqu'à la fin des temps nos pensées secrètes, nous accusant ou encore plaidant pour nous (Rom 2,15), dévoileront l'intime de nos âmes. Est-il plus grand encouragement à la sincérité que de faire savoir à chacun qu'il ne saurait y avoir de retraite pour la tromperie ? Mais puisque deux causes engendrent la mauvaise foi, qui naît ou d'une malice foncière ou d'une crainte accidentelle, de peur que l'effroi et la terreur du pouvoir ne force quelqu'un à renier le Dieu qu'il reconnaît en son cœur, Il ajoute à propos que seul le supplice de l'âme est redoutable, qu'une peine corporelle n'est pas à craindre – la mort est le terme de la nature, non un châtement – et par conséquent que la mort met fin au supplice corporel, tandis que le châtement de l'âme est éternel; et qu'il faut craindre Dieu seul, contre la puissance duquel la nature ne prescrit pas, cette même nature Lui étant soumise; quant à la mort, elle n'est pas effrayante, puisque l'immortalité la compensera avec usure. Le Seigneur avait inspiré une disposition de sincérité. Il avait soulevé l'énergie de l'âme. Seule la confiance hésitait : Il l'a fortifiée à propos par d'humbles exemples; car si Dieu n'est pas oublieux des passereaux, comment pourrait-Il l'être des hommes ? Or si la majesté de Dieu est si grande et si éternelle

qu'un passereau, ou le nombre de nos cheveux, n'échappe pas à la science de Dieu, quelle indignité de croire que le Seigneur ignore ou dédaigne les cœurs des fidèles, Lui qui connaît les plus humbles choses ! Quelqu'un dira peut-être : comment l'Apôtre a-t-il dit : «Est-ce que Dieu s'inquiète des bœufs ?» (I Cor 9,9) alors qu'un bœuf a certes plus de prix qu'un passereau. Mais autre chose est le souci, autre chose la connaissance. Par ailleurs, le nombre des cheveux intervient non pour le fait de les compter, mais pour la facilité à les connaître : car Dieu n'applique pas ses soins à les compter dans une veille soucieuse; mais, connaissant toutes choses, toutes choses sont pour Lui comme comptées. Il est pourtant juste de dire : comptés, parce que nous comptons ce que nous voulons conserver. Nous pouvons cependant ici pénétrer le secret d'un sens spirituel, d'autant plus qu'il semble absurde de comparer les hommes aux passereaux plutôt qu'aux hommes. Ces cinq passereaux, en effet, semblent être les cinq sens du corps : toucher, odorat, goût, vue, ouïe. Si, à la manière des passereaux, ils fouillent la malpropreté des ordures de la terre et cherchent leur nourriture dans les lieux incultes et malodorants, retenus aux filets de leurs fautes ils ne peuvent reprendre leur vol vers les fruits des œuvres élevées, qui sont le festin des âmes. La volupté séductrice a sa manière de filet, qui enserre de ses mailles les pas de nos âmes; si la flamme, la vigueur et la pureté de notre nature est émoussée par la sensibilité terrestre et matérielle, elle nous vend au prix du luxe de ce monde, et nous met comme aux enchères des vices. Il existe aussi comme un marché de nos fautes : ainsi, capturés grâce aux appâts des divers plaisirs, nous sommes ou vendus au péché ou rachetés du péché. Le Christ nous rachète, l'adversaire nous vend : l'un met en vente pour la mort, l'autre rachète pour sauver. Aussi Matthieu a-t-il eu raison d'écrire : deux passereaux (10,29), pour signifier le corps et l'âme : car si la chair elle-même, docile à la loi de Dieu et se dégageant de la loi du péché, prend la nature de l'âme par la pureté des sens, elle monte vers le ciel par des ailes spirituelles. Nous apprenons ainsi que la faculté de voler nous a été donnée par la nature, ravie par la volupté, qui appesantit l'âme par l'appât du mal, et la rabaisse à la nature pesante du corps. Et Il a dit, à juste titre, que nul d'entre eux ne tombe sans la volonté de Dieu : car ce qui tombe va vers la terre, et ce qui vole est emporté vers la cime de l'immortalité. Et pour que nul ne fût incertain de ce qu'a dit Matthieu, Luc l'a clairement expliqué : la volonté de Dieu, c'est sa connaissance. Personne en effet ne tombe par la volonté de Dieu; mais celui qui est entraîné par le poids de ses fautes ne saurait se cacher de Dieu. Car Job lui aussi est tenté de par son vouloir : Il vous a donné un adversaire, mais Il vous a proposé une récompense. Et n'alléguez pas votre faiblesse; car vous avez l'image, vous avez reçu un rempart. Si bien, et il vous est avantageux et salutaire de le savoir, que sans la permission de Dieu le diable ne peut nuire; ainsi vous ne craignez pas le pouvoir du diable plutôt que le déplaisir de la divinité. Maintenant il n'est pas douteux que l'âme est comparée au passereau, puisque vous avez lu : «Notre âme, comme un passereau, a été arrachée du filet des chasseurs» (Ps 123,7); et ailleurs : «Comment dites-vous à mon âme : fuis vers les montagnes comme le passereau» (Ps 10,2) ? L'homme lui-même, nous le lisons, est aussi comparé au passereau, car il est écrit : «Pour moi, je suis comme le passereau solitaire sur la maison» (Ps 101,8) : c'est qu'il est constitué par la réunion de deux passereaux en un, c'est-à-dire par l'assemblage de deux ailes s'accordant dans l'agilité de la substance spirituelle. Il y a donc le bon passereau, capable par nature de voler.

Il y a aussi le mauvais passereau, qui a perdu l'habitude du vol par la faute de la souillure terrestre : tels sont les passereaux qui se vendent deux as. Tantôt ils se vendent un as, tantôt le double (cf. Mt 10,29; Lc 12,6). Combien peu valent les péchés ! car la mort est commune, la vertu a du prix. L'adversaire en effet nous expose en vente comme des esclaves captifs et nous met à vil prix; mais le Seigneur nous a traités comme de beaux serviteurs, qu'il a faits à son image et ressemblance, et, appréciant en connaisseur son ouvrage, nous a rachetés à grands frais, comme le dit le saint Apôtre : «Vous avez été payés cher» (I Cor 6,20). Oui, cher; on n'a pas calculé en argent, mais en sang : car le Christ est mort pour nous; Il nous a libérés par son sang précieux, comme le rappelle encore saint Pierre, quand il nous écrit, dans son épître : «Ce n'est point par de l'argent ou de l'or périssables que vous avez été rachetés de la vaine existence que vous avaient léguée vos pères, mais par un sang précieux, étant celui de l'Agneau sans souillure et sans tache, le Christ Jésus» (I Pierre 1,18); oui, précieux, puisque c'est le sang d'un corps sans tache, puisque c'est le sang du Fils de Dieu, qui nous a rachetés non seulement de la malédiction de la Loi (Gal 3,13), mais encore de la mort définitive de l'impiété.

Donc, en bref, le sens est celui-ci : si le Seigneur a pourvu aux humbles oiseaux et aux hommes infidèles soit en faisant lever le soleil soit en fécondant la terre, s'il accorde à tous le bienfait de sa miséricorde, on ne saurait douter que la considération des mérites des fidèles sera

puissante à ses yeux. Il a admirablement construit et aiguïté notre foi, et fourni à cette même foi les assises des vertus : car si la foi est le stimulant de la vertu, la vertu fait la solidité de la foi.

Luc 12,10-12. Péché contre l'Esprit.

«Quiconque dira une parole contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné; mais à qui aura parlé contre l'Esprit saint il ne sera point pardonné.»

Nous entendons assurément par Fils de l'homme le Christ, qui a été engendré de l'Esprit saint et de la Vierge, car son unique auteur sur terre est la Vierge. L'Esprit saint serait-il donc plus grand que le Christ, pour que ceux qui pèchent contre le Christ obtiennent le pardon, tandis que ceux qui manquent au saint Esprit ne méritent pas d'obtenir rémission ? Mais où existe l'unité de puissance, il n'est pas question de comparer, il n'y a pas de discussion sur la grandeur, puisque le Seigneur est grand et que sa grandeur ne peut avoir de limite (Ps 144,3). Si donc, comme nous le croyons, il y a unité dans la Trinité, il n'y a pas plus distinction de grandeur qu'il n'y a distinction d'activité. La suite le démontre : car, ayant dit ailleurs : «Le Père vous donne ce que vous devez dire» (Mt 10,19 ssq.), Il a ici ajouté : «Car l'Esprit saint vous donnera sur l'heure ce qu'il faut dire.» Si donc l'activité est une, une aussi est l'offense. Mais revenons à notre sujet. Certains croient devoir entendre ici par Fils de l'homme comme par Esprit saint le même Christ, réserve faite de la distinction des personnes et de l'unité de substance, parce que l'unique Christ, Dieu et homme, est aussi esprit, comme il est écrit : «L'esprit qui nous précède est le Christ Seigneur» (Lam 4,20). Il est également saint : car de même que le Père est Dieu et le Fils Seigneur, et le Père Seigneur et le Fils Dieu, de même aussi le Père est saint, et saint le Fils, et saint l'Esprit. Aussi les chérubins et les séraphins crient, sans que se lassent leurs voix : «Saint, saint, saint» (Is 6,3), pour signifier la Trinité par la triple reprise de cette invocation. Si donc le Christ est l'un et l'autre, quelle différence y a-t-il ? Ne s'agit-il pas de nous faire savoir qu'il ne nous est pas permis de nier la divinité du Christ ? Aussi bien en temps de persécution que nous demande-t-on, sinon de nier que le Christ soit Dieu ? Ainsi quiconque ne confesse pas que Dieu est dans le Christ, et que le Christ est de Dieu et en Dieu, n'obtient pas le pardon. Mais aussi «tout esprit qui ne confesse pas que le Christ est venu dans la chair, n'est pas de Dieu» (I Jn 4,2 ssq.) : car nier son humanité c'est nier sa divinité, puisque le Christ est Dieu dans l'homme, et l'homme en Dieu. Beaucoup cependant préfèrent dire que le blasphème impardonnable consiste à dire que le Christ chasse les démons de par Béalzebub, non en vertu de la puissance divine.

Luc 12,13-34. Détachement des richesses.

«Et quelqu'un de la foule dit : Maître, dites à mon frère de partager avec moi l'héritage. Mais Il lui dit : Homme, qui m'a établi juge ou répartiteur parmi vous ?»

Tout ce passage est ordonné à l'acceptation de la souffrance pour confesser le Seigneur, soit par mépris de la mort, soit par espoir de la récompense, soit sous la menace du supplice durable, auquel il ne sera jamais accordé relâche. Et comme il arrive souvent que c'est l'avidité qui tente la vertu, on ajoute aussi le commandement et l'exemple de la supprimer, quand le Seigneur dit : «Qui m'a établi juge ou répartiteur parmi vous ?» Il a sujet d'écarter le terrestre, étant descendu pour les choses divines; et Il ne daigne pas être juge des litiges et arbitre des richesses, ayant à juger les vivants et les morts et à décider des mérites. Il faut donc considérer non ce que vous demandez, mais qui vous sollicitez, et ne pas croire qu'un esprit appliqué aux grandes choses peut se laisser importuner des moindres. Ce n'est donc pas sans raison qu'est éconduit ce frère, qui prétendait occuper de biens périssables le dispensateur des biens célestes, alors qu'entre frères ce n'est pas à l'intermédiaire d'un juge, mais à l'affection de s'entremettre et de répartir le patrimoine. D'ailleurs c'est le patrimoine de l'immortalité, non de l'argent, que l'on doit rechercher : car il est vain d'amasser des richesses sans savoir si on en aura l'usage : tel celui dont les greniers remplis craquaient sous les moissons nouvelles et qui préparait des magasins pour cette abondance de récoltes, sans savoir pour qui il amassait. Car nous laissons dans le monde tout ce qui est du monde, et nous voyons nous échapper tout ce que nous amassons pour nos héritiers; nous n'avons pas à nous ce que nous ne pouvons emporter avec nous. Seule la vertu accompagne les défunts, seule nous suit la miséricorde, qui, nous conduisant et précédant aux demeures du ciel, acquiert aux défunts, au prix d'un vil argent, les tabernacles

éternels : témoins les préceptes du Seigneur, qui nous dit : «Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité, afin qu'ils vous accueillent dans les tabernacles éternels» (Lc 16,9). Voilà donc un précepte bon, salubre, capable d'animer les avarés eux-mêmes à prendre soin d'échanger le périssable pour l'éternel, le terrestre pour le divin. Mais, comme la dévotion est souvent entravée par la faiblesse de la foi, et qu'au moment de donner son patrimoine on est retenu par la préoccupation du vivre, le Seigneur ajoute ces mots : «Ne soyez pas en souci pour votre vie du manger, ni pour votre corps du vêtement. La vie est plus que la nourriture, et le corps que le vêtement.» Rien en réalité n'est mieux fait pour donner confiance à ceux qui croient que Dieu peut tout accorder, que ce souffle d'air faisant durer l'union vitale de l'âme et du corps associés et conjoints, sans travail de notre part, et la ressource des aliments salutaires ne venant à manquer que lorsqu'est arrivé le jour suprême de la mort. Puis donc que l'âme est revêtue de l'enveloppe du corps, et le corps animé par l'énergie de l'âme, il est absurde de croire que les moyens de vivre nous manqueront, quand nous avons la réalité permanente de la vie. «Considérez, dit-il, les oiseaux du ciel.»

Grand exemple, à coup sûr, et digne d'être imité par la foi. Car si les oiseaux du ciel, qui n'exercent en aucune façon l'agriculture, qui ne récoltent pas les moissons copieuses, reçoivent cependant sans faute de la providence divine leur nourriture, il faut vraiment voir dans l'avarice la cause de notre indigence. Car s'ils ont en abondance les ressources d'une pâture qui ne vient pas de leur travail, c'est qu'ils ne savent pas revendiquer comme propriété particulière les fruits à eux donnés pour la nourriture de tous, au lieu que nous avons perdu les biens communs en revendiquant des propriétés; rien n'est propriété de personne, puisque rien n'est durable, et il n'est pas de provisions assurées quand l'issue est incertaine. Pourquoi considérer les richesses comme à vous, quand Dieu a voulu que le vivre même vous fût commun avec les autres animaux ? Les oiseaux du ciel ne revendiquent rien pour eux spécialement, et c'est pourquoi ils ignorent la disette de nourriture, ne sachant envier les autres. «Considérez les lis, comme ils grandissent»; et, plus bas : «Or si l'herbe, qui est là aujourd'hui et que l'on jette demain au feu, est ainsi vêtue par Dieu ...» Bonne parole et bien humaine : par la comparaison de la fleur et de l'herbe, le discours du Seigneur nous a invités à la confiance que Dieu nous accordera sa miséricorde : soit, selon la lettre, parce que nous ne pouvons rien ajouter à la taille de notre corps, soit, au sens spirituel, parce que nous ne pouvons dépasser la mesure de notre taille sans la faveur de Dieu. Qu'y a-t-il en effet d'aussi propre à persuader que de voir même les êtres sans raison si bien vêtus par la providence de Dieu qu'il ne leur manque rien de ce qui peut les embellir et orner ? A plus forte raison devez-vous croire que l'homme raisonnable, s'il s'en remet à Dieu de tous ses besoins et n'abandonne pas la confiance en s'avisant de douter, ne saurait jamais manquer, comptant à bon droit sur la faveur divine. Il faut cependant examiner tout ceci plus à fond : car il ne semble pas indifférent que la fleur soit comparée à l'homme même, voire placée presque au-dessus des hommes personnifiés par Salomon, qui eut ce privilège soit de construire un temple au Seigneur selon les apparences, soit, selon le mystère, de figurer l'Eglise du Christ. Il ne paraît donc pas hors de propos de penser que le brillant coloris représente la gloire des anges du ciel; ils sont réellement les fleurs de ce monde, parce que le monde est orné de leurs clartés, et qu'ils répandent la bonne odeur de la sanctification. Munis de leur secours, nous pouvons dire : «Nous sommes la bonne odeur du Christ parmi ceux qui sont sauvés» (II Cor 2,15). N'étant entravés par aucune sollicitude, n'étant agités par aucune nécessité de travailler, ils gardent en eux le bienfait de la libéralité divine et les dons de la nature céleste. Aussi est-ce à bon droit que Salomon nous est montré, ici revêtu de sa gloire, ailleurs (Mt VI, 29) couvert, parce qu'il couvrait en quelque sorte la faiblesse de sa nature corporelle par la force de l'âme, et la revêtait de la splendeur de ses ouvrages : au lieu que les anges, dont la nature plus proche de Dieu demeure exempte de toute souffrance corporelle, si grand que soit un homme, lui sont justement préférés à raison de notre infirmité. Puis donc que par la résurrection les hommes seront comme les anges dans le ciel, le Seigneur, en citant l'exemple des anges, nous a commandé d'espérer l'enrichissement de la gloire céleste, Lui qui l'a accordée à eux également, jusqu'à ce que cette mortalité soit absorbée par la vie; car «il faut que cette corruption se revête d'incorruptibilité, et que cette mortalité se revête d'immortalité» (I Cor 15,53).

Beaucoup jugent cette comparaison particulièrement heureuse, eu égard à la nature de la fleur et aux mœurs de la plante dont il est question. Les lis n'ont pas besoin d'être soignés et cultivés chaque; il n'y a pas similitude entre la récolte des autres fruits et la production de cette fleur : le travail ne revient pas s'imposer chaque saison au souci des agriculteurs. Quelle que soit la sécheresse de la campagne, tout ce qui se développe est poussé à fleurir par la vertu native

d'une sève qui vient d'eux et demeure toujours en eux. Ainsi quand vous voyez desséchée la tige des feuilles adultes, la nature de la fleur est pourtant vivace : sa verdure est cachée, non morte; mais dès qu'elle est réveillée par les caresses du printemps, elle reprend le vêtement des bourgeons, la chevelure de la fleur ou la parure du lis. Comme il nous souvient d'avoir traité ailleurs ce passage plus au long, il suffira de l'avoir effleuré, pour ne pas revenir sur les mêmes choses. J'ai plaisir à relever que les lis ne naissent pas sur les montagnes escarpées ou dans les forêts incultes, mais dans les jardins amènes. Car il est des jardins fruitiers, ceux des diverses vertus; ainsi qu'il est écrit : «C'est un jardin clos que ma soeur et épouse : un jardin clos, une fontaine scellée» (Cant 4,12); car où il y a pureté, chasteté, religion, les silences assurés de la retraite, où il y a la clarté des anges, là se trouvent les violettes des confesseurs, les lis des vierges, les rosés des martyrs. Et nul ne doit trouver déplacé que les lis soient comparés aux anges, puisque le Christ lui-même rappelle qu'il est un lis : «Je suis, dit-Il, la fleur des champs et le lis des vallons» (Can 2,1). Et c'est bien un lis que le Christ; car où se trouve le sang des martyrs, là est le Christ, qui est la fleur élancée, sans tache, innocente, qui ne blesse point par le piquant des épines, mais resplendit d'un épanouissement de beauté. Car les rosés ont des épines, parce que les martyrs ont leurs supplices; mais la divinité intangible n'a pas d'épines, n'ayant pas ressenti les tourments. Si donc les lis, ou les anges, sont vêtus au-delà de toute beauté humaine, il ne faut pas désespérer de la miséricorde de Dieu sur nous aussi, puisque le Seigneur nous promet, par la grâce de la résurrection, un aspect semblable à celui des anges. En cet endroit Il semble effleurer encore cette question, que l'Apôtre n'a pas omise : les gens d'ici-bas demandent comment ressuscitent les morts (I Cor 15,35) et avec quel corps ils reviennent. Car en disant : «Cherchez le Royaume de Dieu, et tout cela vous sera donné par surcroît», Il montre que la grâce ne manquera aux croyants ni pour le présent ni pour la suite, pourvu que, désirant le divin, ils ne cherchent pas le terrestre. Se mettre en peine de la nourriture sied vraiment peu à des hommes qui sont au service du Royaume. Le Roi sait comment nourrir, alimenter, vêtir sa maison; aussi a-t-il dit : «Jetez en Dieu votre souci, et c'est Lui qui vous nourrira» (Ps 54,23).

Luc 12,49-50.

«Je suis venu mettre le feu à la terre, et quel est mon vouloir, sinon qu'enfin il s'allume ? Je dois être baptisé d'un baptême, et quel est mon tourment tant qu'il n'est pas accompli !»

Plus haut, Il nous a voulu vigilants, attendant à tout moment la venue du Seigneur Sauveur, de crainte que par relâchement, par négligence, en différant de jour en jour son travail, tel, devancé par le jour du jugement futur ou par sa propre mort, ne perde la récompense de sa gestion. Cela s'adressait à tous, sous forme de précepte général; mais le thème de la comparaison suivante semble proposé aux économes, c'est-à-dire aux évêques, pour leur faire savoir qu'ils auront à subir plus tard un grave châtement si, occupés aux plaisirs du siècle, ils ont négligé de gouverner la maison du Seigneur et le peuple à eux confié. Mais comme le profit est mince, et faible la richesse en mérites, quand c'est la crainte du supplice qui empêche de s'égarer, puisque la charité et l'amour ont une dignité supérieure, le Seigneur aiguise notre zèle à mériter sa faveur et nous enflamme du désir d'acquérir Dieu, en disant : «Je suis venu mettre le feu à la terre», non pas certes le feu qui consume les biens, mais celui qui produit la volonté bonne, qui rend meilleurs les vases d'or de la maison du Seigneur en consumant le foin et la paille (I Cor 3,12 ssq.), en dévorant toute la gangue du siècle, amassée par le plaisir mondain, oeuvre de la chair qui doit périr; ce feu divin qui mettait la flamme aux os des prophètes, comme le dit Jérémie le saint : «C'est devenu comme un feu ardent qui brûle dans mes os» (Jér. 20,9). Car il est un feu du Seigneur, dont il a été dit : «Un feu brûlera devant Lui» (Ps 96, 3). Le Seigneur également est un feu, comme Il dit Lui-même : «Je suis le feu qui brûle sans consumer» (Ex 3,2; cf. 24,17; Dt 4,24; Hébr 12,29) : car le feu du Seigneur est la lumière éternelle; c'est à ce feu que s'allument les lampes dont Il a dit plus haut : «Que vos reins soient ceints, et vos lampes ardentes.» C'est que, les jours de cette vie étant nuit, une lampe est nécessaire. Ce feu, Ammaüs

et Cléopas ¹ témoignent que le Seigneur l'a mis en eux aussi, quand ils disent : «N'avions-nous pas le cœur brûlant, sur la route, lorsqu'il nous dévoilait les Écritures» (Lc 24,32) ? Ils ont ainsi enseigné avec évidence quelle est l'action de ce feu, qui éclaire l'intime du cœur. C'est pour cela peut-être que le Seigneur viendra dans le feu (cf. Is 46,15-16) : pour consumer tous les vices au moment de la résurrection, combler par sa présence les désirs de chacun, et projeter la lumière sur les mérites et les mystères.

Telle est la condescendance du Seigneur qu'il témoigne avoir à cœur de répandre en nous la dévotion, d'achever en nous la perfection, et de hâter pour nous sa Passion. N'ayant en Lui nul sujet de douleur, Il était pourtant angoissé de nos peines, et au moment de mourir laissait voir une tristesse qu'il n'avait pas conçue par crainte de sa mort, mais à cause du retard de notre rédemption, selon qu'il est écrit : «Quelle est mon angoisse jusqu'à ce que cela s'accomplisse !» Certes Celui qui est angoissé jusqu'à l'accomplissement est assuré de l'accomplissement. Mais ailleurs encore : «Mon âme, dit-Il, est triste jusqu'à la mort» (Mt 26,38). Ce n'est pas à cause de la mort, mais jusqu'à la mort, que le Seigneur est triste, étant affecté par les conditions de la sensibilité corporelle, non par la terreur de la mort. Car ayant pris un corps Il devait subir tout ce qui appartient au corps, avoir faim et soif, être angoissé et triste; mais la divinité ne saurait être modifiée par ces impressions. En même temps Il montre que, dans la lutte avec la souffrance, la mort corporelle est délivrance de la torture, non paroxysme de la douleur.

Luc 12,51-53. Division au sujet de l'Évangile.

«Vous croyez que je suis venu apporter la paix sur terre ? Non, vous dis-je; mais la séparation. Car désormais dans la même maison cinq personnes seront divisées, trois prenant parti contre deux, et deux contre trois. Le père sera opposé au fils, et le fils au père; la mère à la fille, et la fille à la mère; la belle-mère à sa bru, et la bru à sa belle-mère.»

Dans presque tous les passages de l'Évangile le sens spirituel intervient. Pourtant c'est maintenant surtout, pour n'être pas rebuté par la dureté de l'explication simpliste, qu'il y a lieu d'associer à la trame du sens la profondeur spirituelle; d'autant plus que la sainte religion, par l'humanité de ses enseignements et ses aimables exemples d'affection, incline doucement les exilés mêmes de la foi à lui porter du moins respect; par l'éducation préalable de la foi elle apprivoise et dissipe les préjugés endurcis, et amène les esprits captifs de l'erreur jusqu'à la discipline de la foi quand elle a pu les gagner par la bonté. Quand en effet des cœurs faibles ne peuvent saisir les profondeurs de la foi, ce qui est commandé fait juger de ce qu'il faut adorer; la justice venant du juste, la sainteté du saint témoignent combien est bon l'Auteur de leur bonté. Quand donc le Seigneur a ramassé dans une même recommandation la révérence envers Dieu et le bienfait de la bonté, en disant : «Vous aimerez le Seigneur votre Dieu» et «vous aimerez votre prochain», allons-nous le croire changé au point d'abolir les bases des relations, d'opposer entre eux les sentiments d'affection ? Croirons-nous qu'il a commandé la désunion entre ses fils très chers ? Comment donc est-ce Lui «notre paix, qui a rapproché les deux en un» (Ép 2,14) ? Comment dit-Il Lui-même : «Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix» (Jn 14,27), s'il est venu séparer les pères de leurs fils, les fils de leurs pères, en dissolvant leurs liens ? Comment est-on «maudit si l'on n'honore pas son père» (Dt 27,16), religieux si on le délaisse ? Mais si nous prenons garde que l'affaire de la religion vient en premier lieu, celle de la piété en second, nous jugerons que cette question même s'éclaire : il vous faut en effet faire passer l'humain après le divin. Car si l'on doit rendre des devoirs aux parents, combien plus au Père des parents, à qui vous devez être reconnaissant de vos parents mêmes ? Ou, s'ils ne reconnaissent pas du tout leur Père, comment les reconnaîtrez-vous ? Il ne dit donc pas qu'il faut renoncer aux objets de

¹ Ces deux noms se retrouvent dans l'Apologia David altéra, 8,43. Rien à dire sur celui de Cléophas, fourni par saint Luc lui-même, 24,18. Comme l'Évangéliste n'a pas nommé le second disciple, on a parfois conclu, par analogie avec la vocation d'André et de Jean (second disciple, qui ne se nomme pas : Jn, I, 37, 40) que Luc lui-même était le compagnon de Cléophas. Par contre, Origène, en deux endroits de son Commentaire sur saint Jean, Livre I, V (7) et VIII (10), le nomme Simon. Saint Ambroise aurait-il eu en mains un exemplaire défectueux d'Origène, portant Amon ou Amaon, au lieu de Siméon ? Par ailleurs, Emmaüs est parfois appelé Ammaon ... Plutôt que d'admettre que le saint docteur a pris le Pirée pour un homme, les éditeurs mauristes pensent qu'il a voulu désigner un habitant d'Emmaüs : Ammaon serait, disent-ils, à rapprocher de Magdalena, désignant Marie de Magdala.

l'affection, mais préférer Dieu à tous. D'ailleurs vous trouvez dans un autre Livre : «Qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi» (Mt 10,37). Il vous est interdit non d'aimer vos parents, mais de les préférer à Dieu : car les relations de nature sont des bienfaits du Seigneur, et nul ne doit aimer le bienfait reçu plus que Dieu, qui conserve le bienfait reçu de Lui.

Donc même au sens littéral, ceux qui comprennent avec piété ne sont pas dépourvus d'une explication religieuse. Mais voici de quoi nous faire penser qu'il faut chercher un sens plus profond; car Il a ajouté : «Désormais dans une même maison cinq seront divisés : trois prendront parti contre deux, et deux contre trois.» Quels sont donc ces cinq, alors qu'on voit nommées ensuite six personnes : père et fils, mère et fille, belle-mère et bru ? Il est vrai qu'on peut identifier mère et belle-mère, car celle qui est mère d'un fils est belle-mère de son épouse, en sorte que même littéralement le nombre n'est pas calculé de manière inexacte. Et l'on voit clairement que la foi n'est pas captive des liens de nature, puisque, même tenu aux devoirs de piété, on est libre par la foi. De plus il ne semble pas superflu de résoudre ce sens par l'interprétation mystique. La maison unique, c'est l'homme en son unité : car chacun est une demeure, ou de Dieu, ou du diable. Ainsi la demeure spirituelle, c'est l'homme spirituel, comme nous le lisons dans l'épître de Pierre : «Et vous, telles des pierres vivantes, vous êtes construits en demeure spirituelle pour un sacerdoce saint» (I Pierre 2,5). Dans cette maison donc deux s'opposent à trois, trois à deux. Deux, nous lisons souvent que ce sont l'âme et le corps; et si deux s'accordent sur terre (Mt 18,19), des deux il en a fait un (Ep 2,14). Et ailleurs : «Je châtie mon corps et le contrains à servir» (I Cor 9,27); autre est ce qui sert, autre celui à qui on est soumis. Ayant reconnu les deux, reconnaissons également les trois : c'est facile à comprendre en partant de ces deux. Car l'âme dans le corps a trois dispositions, l'une raisonnable, une autre concupiscible, la troisième irascible ... Il n'y aura donc pas opposition de deux contre deux, mais de deux contre trois, et de trois contre deux; car, grâce à la venue du Christ, l'homme, qui était privé de raison, est devenu raisonnable. Auparavant nous étions semblables aux bêtes qui ignorent la raison; nous étions charnels, nous étions terrestres, conformément à la sentence : «Tu es terre, et à la terre tu iras» (Gen 3,19). Le Fils de Dieu est venu, Il a envoyé son Esprit dans nos cœurs (Gal 4,6), nous sommes devenus fils de l'Esprit. Nous pouvons dire que dans cette maison se trouvent cinq autres, savoir l'odorat, le toucher, le goût, la vue, l'ouïe. Si donc mettant à part, à raison de ce que nous entendons ou lisons, les sens de la vue et de l'ouïe, nous retranchons les plaisirs superflus du corps, qui sont engendrés par le goût, le toucher et l'odorat, nous opposons deux à trois : car l'esprit n'est pas fait pour se laisser prendre aux appâts des vices, mais pour tendre à la vertu en s'arrachant aux caresses de la volupté. Il n'y a donc pas accord de tous pour précipiter dans l'égaré, mais opposition et séparation des désirs du cœur et des devoirs de la vertu. Ou, si nous l'entendons des cinq sens du corps, alors les vices et péchés du corps se mettent à part. Peut-être aussi les cinq sont-ils ceux qui, dans l'Evangile (Lc 16,23 ssq.), sont appelés ses frères par le riche fêtard qu'on nous montre torturé aux enfers, et qu'il supplie qu'on avertisse de renoncer aux délices en ce siècle, afin que leurs efforts vertueux puissent trouver le repos après ce siècle. On peut aussi considérer le corps et l'âme, séparés de l'odorat, du toucher et du goût de la luxure, s'opposant dans la même maison aux vices qui les assaillent, le corps et l'âme se soumettant à la loi de Dieu, s'écartant de la loi du péché. Bien que leur désaccord soit devenu nature par la prévarication du premier homme, en sorte qu'ils ne s'entendaient jamais dans un commun effort vers la vertu, cependant, la croix du Seigneur ayant fait disparaître les inimitiés comme la loi des préceptes (Ep 2,14-16), ils se sont rapprochés et associés dans la concorde, après que le Christ notre paix, descendant du ciel, «eut réuni les deux en un et détruit le mur d'inimitiés qui les séparait, abolissant dans sa chair la loi des ordonnances et des prescriptions, pour faire des deux un seul homme nouveau, faisant la paix et réconciliant l'un et l'autre en un même corps avec Dieu» (Ib). Quels sont ces deux, sinon l'intérieur d'une part, de l'autre l'extérieur ? L'un concerne la vigueur de l'âme, l'autre se rapporte à la sensibilité corporelle : encore qu'elles s'accordent dans l'inséparable unisson de leurs sentiments, lorsque la chair, soumise à sa supérieure, obéit à ses ordres salutaires. Ce n'est pas qu'elle prenne la nature de l'âme, dont la subtilité pénétrerait la matière; mais, renonçant aux délices, purifiée de toute souillure des vices, elle entre dans la voie d'une vie céleste par l'amour de l'obéissance; elle ne résiste plus, comme jadis, à la loi de l'âme, mais, délivrée, par la loi de l'âme et par l'Esprit de vie, de la loi du péché, la chair devient complément de l'âme : elle n'est plus l'entremetteuse des vices, mais l'imitatrice et comme la suivante de la vertu. Alors aussi l'âme ne se prête pas aux appâts du corps et ne succombe pas au charme des plaisirs charnels, mais pure et dégagée des servitudes de ce monde, elle gagne et attire les sens corporels à ses propres plaisirs, de sorte que l'habitude d'entendre et de lire la nourrisse d'un accroissement de vertu et la rassasie de

l'aliment spirituel dont la vigueur intime lui fera ignorer la faim. En effet la sagesse est la nourriture de l'âme : festin admirable de suavité, qui n'alourdit pas les membres et ne se transforme pas en ignominie, mais en parure de la nature. Alors le borbier des passions se change en temple de Dieu, et le réceptacle des vices commence d'être le sanctuaire des vertus. C'est bien ce qui arrive, quand la chair, revenant à son naturel, reconnaît ce qui nourrit sa vigueur, et, renonçant aux témérités de l'orgueil, épouse le jugement de l'âme qui la règle. Tel était son état quand elle reçut pour demeure les retraites du paradis, avant que, gâtée par le venin du funeste serpent, elle ne connût la faim sacrilège et ne passât outre, dans son désir de manger, au souvenir des préceptes divins qui demeurait attaché aux sens de l'âme. C'est de là, nous est-il révélé, qu'est venu le péché, dont le corps et l'âme sont comme les parents, la nature corporelle étant tentée, l'âme ayant pour elle une compassion morbide. Si elle avait réfréné l'avidité du corps, la source du péché eût été tarie à sa naissance même; le corps la fit passer dans l'âme comme par un acte de virilité : l'âme en fut imprégnée, sa vigueur même fut corrompue, et, alourdie par ce fardeau étranger, elle l'enfanta. Car le sexe violent et fort est comme emporté par la puissante impulsion de la passion virile; l'autre s'applique à garder une attitude douce plutôt que violente. C'est donc par eux qu'a grandi le mouvement des convoitises diverses. Mais dès qu'elle rentre en elle-même, l'âme est saisie de honte de sa postérité hideuse, renie ses héritiers dégénérés, renonce aux passions, prend en horreur le péché. La chair elle-même, écrasée sous la dette des durs travaux et épuisée par la durée de sa lamentable infortune, lorsqu'elle gémit d'être transpercée par les convoitises qu'elle-même s'est enfantées, comme par les halliers du monde, est pressée de dépouiller le vieil homme pour se soustraire à elle-même, pour n'être pas, telle une mère imprévoyante, trahie par sa postérité prête à périr. De même encore le mouvement déraisonnable des convoitises, l'attirant par les appâts de la volupté comme par la beauté fardée d'une certaine apparence, se l'est comme unie pour vivre en société; semblablement la volupté, sorte de belle-mère du corps et de l'âme, épouse le mouvement de la convoitise perverse.

Aussi longtemps qu'a persisté dans une même maison, par l'unisson des vices, un accord indivisible et inséparable, on n'y voyait aucune division. Mais lorsque le Christ eut apporté sur terre le feu dont Il consumerait les fautes de la chair, ou le glaive, qui signifie le tranchant de la puissance qui s'exerce, et qui «pénètre l'intime de l'esprit et des moelles» (Héb 4,12), alors chair et âme, renouvelées par les mystères de la régénération, oubliant ce qu'elles étaient, commençant d'être ce qu'elles n'étaient pas, se séparent de la compagnie du vice ancien, si aimé qu'il ait été jusque-là, et rompent tout lien avec leur postérité prodigue. Ainsi les parents sont divisés contre les enfants, le mouvement d'intempérance étant renié par la tempérance du corps et l'âme évitant le commerce de la faute, tandis qu'il ne reste aucune place à cette étrangère, venue du dehors, la volupté. Les enfants également sont divisés contre les parents, quand les vices invétérés se dérobent à la censure sénile de l'homme renouvelé, et que la jeune volupté fuit pour ainsi dire la discipline d'une maison sérieuse. Et rien n'interdit de penser que ceux-là aussi se séparent qui veulent devenir meilleurs que leurs parents, étant donné surtout que plus bas Il a dit : «Si l'on vient à moi sans haïr père et mère, fils, frères et sœurs, et même sa vie, on ne peut être mon disciple» (Lc 14,26). Ainsi, selon l'interprétation obvie, le fils qui suit le Christ a l'avantage sur les parents païens : car la religion l'emporte sur les devoirs de l'affection.

Autre sens, plus profond. Le péché naît de la chair, et agit pour ainsi dire au sein de la chair; ce qui fait dire à l'Apôtre : «Si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui l'accomplis, mais le péché qui habite en moi» (Rom 7,20). Lorsque, répandu pour la vie de ce monde, le sang du Seigneur a exterminé les vices, il y a passage de la disgrâce à la grâce – car le péché a surabondé pour que la grâce fût surabondante (Rom 5,20) – et il se trouve que le repentir né du péché pousse à changer de vie et à désirer la grâce spirituelle : ainsi ce qui m'était mortel sera mon salut (cf. Rom 7,10). Donc le péché, lavé par les eaux de la fontaine, est séparé de la chair dont il fut engendré, et, chacun désirant réparer son péché, la faute aboutit au zèle à se discipliner. A son tour, la convoitise des choses mauvaises et cette sorte de désir passionné, brûlant, est transposé par la parole de Dieu en avidité de la charité et de l'amour divin; la nature est la même, la conduite a changé; et ce désir du corps et de l'âme procure un plaisir bien préférable au précédent : celui des mystères célestes. Car l'esprit se nourrit de la connaissance des choses, et, transporté d'apprendre la promesse des biens futurs, il prend en dégoût les anciennes œuvres de l'âme; car «l'homme animal ne saisit pas ce qui est de l'Esprit de Dieu : pour lui c'est folie; mais le spirituel juge de tout, et n'est jugé par personne» (I Cor 2,14 ssq.).

Luc 12,58-59.

«Tandis que vous allez avec votre adversaire trouver le magistrat, tâchez en route de vous libérer vis-à-vis de lui, de peur qu'il ne vous fasse condamner par le juge, et que le juge ne vous livre à l'appariteur, et que l'appariteur ne vous jette en prison; je vous le dis, vous n'en sortirez pas avant d'avoir rendu jusqu'à la dernière obole.»

Matthieu a également noté ceci; mais l'un spécifie, l'autre parle en général. L'un a pensé qu'il s'agissait de ramener la paix entre des frères en désaccord, l'autre du repentir et de l'amendement de tout péché. Recherchons donc qui est l'adversaire, qui le magistrat, qui le juge, qui l'appariteur, quelle est, à notre avis, cette obole qu'il faut payer sous peine d'être jeté en prison. Or selon Matthieu l'adversaire est celui avec qui il paraît que vous n'avez pas du tout été d'accord en cette vie, et qui, devant le juge à venir des morts et des vivants, portera contre vous l'accusation d'un constant désaccord. Selon Luc, au contraire, notre adversaire est spécialement celui qui dispose les appâts aux péchés, afin de faire partager son supplice à ceux qu'il aura associés à son égarement.

Il cherche des compagnons de péché, pour les dénoncer comme passibles de châtement. C'est lui dont l'apôtre Pierre nous avertit de nous garder, quand il dit : «Notre adversaire le diable, tel un lion rapace et rugissant, cherche qui dévorer» (I Pierre 5,8). Notre adversaire, selon Matthieu, c'est toute la pratique de la vertu, la parole des apôtres et des prophètes, qui nous enchaîne à de pénibles commandements et aux leçons d'une vie austère; il nous est bon de nous entendre avec lui et de l'imiter par nos œuvres, de crainte que notre entêtement ne soit dénoncé comme ayant rompu avec lui. Selon Luc, au contraire, nul n'est davantage notre adversaire que notre chute, qui nous accuse sur les preuves de notre vie : non pas que le juge futur ait besoin du ministère d'un accusateur quelconque, mais parce que devant le témoin de toutes choses notre activité nous accuse, quand elle se trouve étrangère à la pratique de la vertu et aux préceptes apostoliques. Ainsi notre adversaire c'est toute habitude vicieuse, notre adversaire c'est la passion; adversaire l'avidité, adversaire toute perversité, adversaire toute pensée inique, toute la mauvaise conscience enfin, qui nous trouble ici-bas et plus tard nous accusera et dénoncera, comme en témoigne l'Apôtre quand il dit : «Leur conscience leur rendant témoignage, et leurs pensées s'accusant, ou encore se défendant mutuellement» (Rom 2,15). Que si la conscience de chacun le dénonce, combien plus le résultat de nos actes est-il présent devant Dieu ! Traduit dans notre corps, il sera évalué au dernier jour, et l'intime de nos pensées se lira écrit dans nos cœurs. Mettons donc nos soins, tandis que nous sommes dans le parcours de cette vie, à nous libérer de notre activité perverse comme d'un méchant adversaire, de peur qu'allant avec l'adversaire au magistrat, il ne condamne notre égarement en chemin. Aussi dit-il encore, selon Matthieu : «Mettez-vous d'accord avec votre adversaire tandis que vous êtes avec lui en chemin.» Le grec a dit : ... c'est-à-dire bienveillant : car, si nous nous dégageons, tandis que nous sommes en cette vie, des liens du diable, il ne sera pas condamné à cause de nous, et nous serons soustraits à ses liens. C'est encore pour ce motif que le psaume soixante-dix-neuvième porte le titre : pour l'Assyrien.² Il est en effet bien vrai que vous prenez soin de votre adversaire, et que vous travaillez pour cet Assyrien, autrement dit vain, si en vous dégageant de ses pièges vous lui rendez ce service de le faire échapper au châtement de votre chute et de votre mort. Si vous demeurez dans ses liens, il vous livrera comme coupable au magistrat, accusateur en même temps que traître. Qui est le magistrat, sinon Celui en qui réside tout pouvoir et qui revendique pour Lui la dignité suprême du temps complet et achevé, vers qui se hâte le saint Prophète, appuyé sur la conscience de ses bonnes actions et sans crainte de l'adversaire : «Mon âme, dit-il, a soif du Dieu vivant; quand viendrai-je comparaître devant la face de Dieu» (Ps 41,3) ? C'est en effet ce magistrat qui renverra le coupable au juge, à Celui, dis-je, auquel Il a remis le pouvoir sur les vivants et les morts. Et Il l'a remis par nature, non par grâce : Lui ne l'a pas reçu comme ne l'ayant pas, mais l'a puisé à la substance du Père quand Il fut engendré. Voilà le magistrat et le juge que vous montre celui qui a montré l'accusateur; et il montre quand Il sera révélé : «Au jour, est-il dit, où Dieu jugera les secrets des hommes, selon mon évangile, par notre Seigneur Jésus Christ» (Rom 2,16). Ce juge, c'est donc Jésus Christ, par qui sont reprises les fautes secrètes et infligé le châtement des œuvres mauvaises. Vous voulez savoir que le Christ est ce juge qui livre à l'exécuteur et jette en prison ? interrogez-le; ou plutôt lisez ce qu'il dit dans l'Évangile : «Prenez-le

² La mention des Assyriens a été ajoutée par les Septante au titre du Psaume 79.

et jetez-le dans les ténèbres au dehors» (Mt 22,13). Il a également montré ses exécuteurs dans un autre passage, où Il dit : «Il en sera de même à la fin des temps : les anges viendront séparer les méchants d'entre les justes, et les jetteront dans la fournaise embrasée : là il y aura pleurs et grincements de dents» (Mt 13,49 ssq.).

Reste à découvrir maintenant ce que veut dire la figure de l'obole. Et il semble que le nom de cet objet familier exprime le mystère d'un sens spirituel. En effet, comme on paie sa dette en rendant l'argent, et comme le titre à l'intérêt n'est éteint que lorsque tout le montant du capital est payé jusqu'au dernier denier, quel que soit le mode de paiement, de même c'est par la compensation de la charité et des autres œuvres, ou par une satisfaction quelconque, que la peine du péché est éteinte. Ce n'est pas non plus sans raison qu'il n'a pas mentionné en cet endroit, comme ailleurs, deux pièces de cuivre (Lc 21,2), ni un as (Mt 10,29), ni un denier (Ib., 20,2), mais une obole; car le transfert d'une obole est une sorte d'échange, où l'on remet une chose en signe de l'acquiescement d'une autre. De même ici : ou bien le tort est racheté au prix de la charité, ou le châtement diminué selon l'appréciation du tort. Or c'est l'usage, il nous en souvient, de donner une obole aux bains : en la présentant, chacun obtient faculté de s'y laver; de même, ici, de se purifier, parce que le péché de chacun est purifié par le genre de transaction décrit plus haut. Par contre le coupable est torturé et supplicié aussi longtemps qu'il n'a pas purgé la peine de l'erreur commise.

Quant aux Galiléens dont Pilate a mêlé le sang à leurs sacrifices, il semble qu'il y ait là une figure visant ceux qui, sous l'impulsion du diable, n'offrent pas avec pureté leur sacrifice. Leur prière se tourne en péché (Ps 108,7), comme il est écrit du traître Judas (cf. Ac 1,20), qui pensait à livrer le sang du Seigneur au milieu même du sacrifice.

Luc 13,6-9. Le figuier stérile.

«Quelqu'un avait un figuier planté dans sa vigne.»

D'où vient que dans son évangile le Seigneur ramène fréquemment la parabole du figuier ? Vous trouvez en un autre endroit que l'ordre du Seigneur a desséché toute la verte frondaison de cet arbre (Mt 21,19); par où vous reconnaissez le Créateur de toutes choses, qui peut commander aux espèces de se dessécher ou de reverdir instantanément. Ailleurs Il rappelle que les pousses tendres et les feuilles de cet arbre servent à pressentir la venue de l'été (Mt 24,32). Ces deux passages figurent la vaine gloire dont se targuait le peuple juif, et qui tomba, comme la fleur, à l'avènement du Seigneur, parce qu'il demeurait stérile en œuvres, et le jour du jugement, comme la venue de l'été où se récoltent les fruits mûrs de toute la terre, à calculer d'après la plénitude de l'Église, en laquelle croiront les Juifs eux-mêmes.

Cherchons donc, ici encore, le mystère d'un sens plus profond. Le figuier est dans la vigne : or «il y avait une vigne du Dieu des armées, qu'il a livrée au pillage des nations» (Is 5,7). Ainsi donc Celui qui a fait ravager sa vigne est également Celui qui donne l'ordre d'abattre le figuier. Or la comparaison de cet arbre s'applique bien à la Synagogue. De même en effet que cet arbre, avec l'exubérance de son feuillage abondant, a trompé l'espoir de son possesseur qui attendait en vain la récolte espérée, de même dans la Synagogue, dont les docteurs, stériles en œuvres, s'enorgueillissent de leurs paroles comme d'un feuillage exubérant, le vain ombrage de la Loi s'épanouit, mais l'espoir et l'attente d'une récolte chimérique trompe les vœux du peuple croyant. Il y a jusque dans la nature de cet arbre de quoi vous convaincre davantage que cette comparaison le portrait de la Synagogue. Car, si vous y regardez de près, vous trouverez que les lois de cette espèce s'écartent de celles des autres arbres. Les autres portent leur fleur avant leur fruit, et annoncent les fruits à venir par la promesse de la fleur; seul celui-ci produit dès le début des fruits en place de fleurs. Dans les autres la fleur tombe et les fruits naissent; dans celui-ci les fruits tombent pour faire place aux fruits. Ainsi ces premiers essais de fruits poussent en guise de fleurs; et pour avoir, dans leur naissance précoce, méconnu l'ordre de la nature, ils ne peuvent conserver le bienfait de la nature. En effet, c'est au point où d'ordinaire le bourgeon pousse du milieu de l'écorce que les menus fruits de cette espèce viennent à poindre. C'est d'eux que nous lisons, au Cantique des Cantiques, «le figuier pousse ses premiers fruits» (2,13). Ainsi, lorsque les autres arbres se couvrent de blancheur au début du printemps, le seul figuier ne sait pas se

blanchir par ses fleurs, peut-être parce qu'il n'y a pas de maturité à attendre de ces sortes de fruits. Car d'autres surviennent, et ceux-ci, comme dégénérés, sont rejetés; leur faible tige se dessèche, et ils font place à ceux pour qui la sève sera plus utile. Il en demeure pourtant quelques-uns, bien rares, qui ne tombent pas, ayant eu cette bonne fortune d'émerger sur une courte tige, entre deux palmettes : ainsi doublement couverts et protégés, comme au sein de mère nature, une sève plus abondante les a nourris et développés. Ceux-là, aidés par la clémence de l'air et de la température, ayant eu plus de loisir pour se former, deviennent, une fois dépouillé le naturel sauvage de leur suc primitif, préférables aux autres par leur beauté et l'agrément de leur maturité. Considérez maintenant les mœurs et les dispositions des Juifs : ils sont comme les premiers fruits de la peu fertile Synagogue; comme tombe la première figue, ils sont tombés, pour faire place aux fruits de notre race qui demeureront à jamais. Car le premier peuple de la Synagogue, faiblement enraciné par des œuvres desséchées, n'a pas su puiser la riche sève de la sagesse naturelle : aussi est-il tombé, comme un fruit inutile, afin que sur les mêmes rameaux de l'arbre fécond la sève de la religion antique produisît le peuple nouveau de l'Église. Ainsi celui qui était a cessé d'être, pour que commençât celui qui n'était pas. Pourtant les meilleurs d'Israël, ceux que portait une branche plus vigoureusement conformée, à l'ombre de la Loi et de la Croix, et dans leur sein, se sont colorés d'une double sève, et, comme la première figue venue à maturité, ces fruits magnifiques l'emportent en agrément sur tous les autres. C'est à eux qu'il est dit : «Vous siégerez sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël» (Mt 19,28).

Et voici qui n'est pas étranger au sujet. Adam et Eve, les premiers auteurs de notre race comme de notre égarement, qui se sont couverts des feuilles de cet arbre, ont mérité d'être exilés du paradis, lorsque, prenant conscience de leur transgression, ils fuyaient la présence du Seigneur qui se promenait. Ils annonçaient ainsi qu'à la fin des temps le peuple des Juifs, à l'arrivée du Seigneur et Sauveur qui venait l'appeler, se rendant compte que les tentations du diable l'avaient dépouillé de toute vertu, et épouvanté par la mise à nu des turpitudes de sa conscience, ayant dévié de la religion, rougissant de sa prévarication, s'écarterait du Seigneur, cherchant à couvrir par l'abondance des paroles, comme d'un voile de feuillage, l'ignominie de sa conduite. Ainsi ceux qui ont cueilli sur le figuier les feuilles, et non les fruits, ont été exclus du Royaume de Dieu; ils étaient «âme vivante». Le second Adam est venu, et il cherchait non plus des feuilles, mais des fruits; car Il était «esprit vivifiant» (I Cor 15,45). C'est par l'esprit que le fruit de la vertu s'obtient, que le Seigneur est adoré.

Le Seigneur cherchait : non qu'il ignorât que le figuier était sans fruit, mais afin de montrer par cette figure qu'il était temps pour la Synagogue d'avoir des fruits. Aussi bien la suite nous apprend qu'il n'était pas venu avant le temps, Lui qui est venu trois années durant. Vous lisez en effet : «Voilà trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier, et je n'en trouve pas. Abattez-le : pourquoi occupe-t-il encore du terrain ?» Il est venu à Abraham, venu à Moïse, venu à Marie; autrement dit, Il est venu sous le signe (cf. Rom 4,11), venu dans la Loi, venu dans son corps. Sa venue, nous la reconnaissons à ses bienfaits : tantôt Il purifie, tantôt Il sanctifie, tantôt Il justifie. La circoncision a purifié, la Loi sanctifié, la grâce justifié : Il est en tout cela, et tout cela ne fait qu'un. Car nul ne peut être purifié s'il ne craint le Seigneur; nul ne mérite de recevoir la Loi s'il n'est purifié de ses fautes; nul n'accède à la grâce s'il ne connaît la Loi. Aussi le peuple juif n'a-t-il pu être ni purifié, car il avait la circoncision non de l'âme, mais du corps – ni sanctifié, car il a ignoré la valeur de la Loi en s'attachant au charnel plutôt qu'au spirituel : «Or la Loi est spirituelle» (Rom 7,14) – ni justifié, car il n'a pas fait pénitence de ses fautes, et par suite a ignoré la grâce.

Il est donc bien vrai qu'il ne s'est pas trouvé de fruit dans la Synagogue, et c'est pourquoi ordre est donné de l'abattre. Mais le bon jardinier ? celui peut-être en qui est le fondement de l'Église ? pressentant qu'un autre serait envoyé aux Gentils, et lui-même à ceux de la circoncision, intervient affectueusement pour qu'elle ne soit pas retranchée, sa vocation lui étant garante que même le peuple juif peut être sauvé par l'Église. Aussi dit-il : «Laissez-la encore cette année, le temps que je sarcle autour d'elle et que je mette une corbeille de fumier.». Comme il a vite reconnu que la dureté des Juifs et leur orgueil étaient causes de leur stérilité ! Aussi bien il sait traiter les vices comme il sait les découvrir. Il promet de défoncer la dureté de leur cœur par la pioche apostolique, en sorte que «la parole à deux tranchants» (Héb 4,12) retourne le sol de leur âme encombré par un long abandon, et, déchirant leur cœur, ranime leur sens enfin vivifié au souffle de l'air, pour que la racine de la sagesse ne soit pas étouffée et enfouie sous l'amas des terres. Il faudra mettre aussi, dit-il, une corbeille de fumier. Grande est assurément l'efficacité du

fumier : si grande que par elle l'infécondité devient féconde, l'aridité verdoyante, la stérilité fructueuse. Sur lui Job était assis lors de sa tentation, et il n'a pu être vaincu; et Paul se considère comme fumier pour gagner le Christ (cf. Phil., III, 8). Enfin Job, qui avait commencé par perdre beaucoup, une fois assis sur son fumier n'eut plus rien que le diable pût lui enlever. Donc bonne est la terre que l'on bêche, bon le fumier que l'on y met. Aussi bien «le Seigneur relève de terre l'indigent et élève le pauvre de son fumier» (Ps 112,7). Ainsi, moyennant la mise en oeuvre de l'intelligence spirituelle et d'humbles sentiments, le bon jardinier estime que les Juifs eux-mêmes pourront porter des fruits pour l'évangile du Christ. Il se souvenait de ce que le Seigneur a dit par Aggée : le vingt-quatre du neuvième mois à partir du jour où a été fondé le temple du Dieu tout-puissant, «à partir de ce jour, dit-Il, je bénirai la vigne et les figuiers et les grenadiers et les oliviers qui n'auront pas eu de fruits» (Aggée 2,19 ssq.). Ceci nous révèle que vers la fin de l'année, c'est-à-dire au déclin du monde vieillissant, sera fondé le temple saint de Dieu, qui est l'Église, grâce à laquelle, sanctifiés par le baptême, les peuples juif et gentil pourront porter le fruit de leurs mérites.

Ainsi la nature de cet arbre indique le caractère de la Synagogue, fructueuse en sa seconde pousse ? car nous sommes de la race des patriarches ? et les Juifs sont justement comparés aux fruits caducs, parce que leur coeur grossier et leur tête dure ne les ont pas laissés parvenir à un état durable. S'ils meurent et tombent pour ainsi dire de ce monde pour renaître à l'homme intérieur par la grâce du baptême, alors ils seront fructueux. Mais la mauvaise foi de ces entêtés a rendu la Synagogue inutile : aussi, étant stérile, ordre est donné de la retrancher.

Ce qui a été dit de l'ensemble des Juifs, nous devons y prendre bien garde pour nous-mêmes, de crainte d'occuper le sol fécond de l'Eglise en étant dépourvus de mérites, nous qui, bénis comme les grenadiers (Aggée 2,19 ssq.), devons porter des fruits intérieurs, des fruits de pudeur, des fruits d'union, des fruits de charité mutuelle et d'amour, étant renfermés dans le même sein de l'Église notre Mère, pour n'être pas gâtés par l'air, ni abattus par la grêle, ni brûlés par l'ardeur de la convoitise, ni détachés par l'humidité et la pluie.

Plusieurs cependant pensent que dans cette allégorie le figuier figure non pas la Synagogue, mais la méchanceté et la perversité. Toute la différence vient de ce qu'ils envisagent le genre au lieu de l'espèce. Ce qui les frappe, disent-ils, c'est que le Seigneur a dit au figuier : «Que jamais fruit ne naisse sur toi, pour l'éternité !» Or nous savons bien que nombre de Juifs ont cru et croient. – Mais quiconque croit n'est plus fruit de la Synagogue, mais de l'Église : il ne naît pas de la Synagogue, puisqu'il renaît dans l'Eglise. De même qu'il en est qui «sont sortis de nous, mais n'étaient pas des nôtres; car s'ils eussent été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous» (I Jn 2,19), de même nous disons des Juifs qui croient : s'ils eussent été de la Synagogue, ils seraient demeurés dans la Synagogue; s'ils sont sortis de la Synagogue, il faut croire qu'ils n'étaient pas de la Synagogue. D'ailleurs dans l'autre interprétation c'est pour la méchanceté qu'il y aurait intercession et offre de la cultiver pour lui faire porter du fruit, alors que le Seigneur est venu pour détruire jusqu'au germe de la perversité.

Luc 13,10-17. La femme courbée.

«Or Il enseignait dans leur synagogue les jours de sabbat. Et voici une femme que depuis dix-huit ans un esprit rendait infirme, et elle était courbée.»

Comme Il a vite fait voir qu'il parlait de la Synagogue ! Il montre bien que c'est elle l'arbre auquel Il est venu, puisqu'il y prêche. Au reste, en cette femme infirme, c'est comme la figure de l'Eglise qui se présente : lorsqu'elle aura rempli la mesure de la Loi et de la résurrection, dans ce repos sans fin, élevée au sommet de la grandeur, elle ne pourra plus éprouver la courbure de notre infirmité. Et cette femme ne pouvait être guérie que moyennant la Loi et la grâce : la Loi par ses préceptes, dans le baptême la grâce par laquelle, morts au monde, nous ressuscitons pour le Christ; car dans les dix paroles se trouve l'achèvement de la Loi, dans le nombre huit la plénitude de la résurrection. Donc cette oeuvre d'un sabbat signifie ce qui va se passer : quiconque aura accompli la Loi et la grâce sera, par la miséricorde du Christ, débarrassé des misères de ce corps infirme. C'est pourquoi la sanctification a d'abord été donnée en figure par Moïse, parce que la pratique de la sanctification à venir et de l'observance spirituelle devait consister à s'abstenir des

œuvres du siècle. Aussi bien Dieu même s'est reposé des ouvrages du monde : non pas de (tous) ouvrages, puisque son activité est perpétuelle et continue, comme le dit le Fils : «Mon Père agit maintenant encore, et moi aussi j'agis» (Jn 5,17) ? afin qu'à l'exemple de Dieu cessent pour nous les œuvres du monde, non celles de religion. C'est faute de le comprendre que le chef de la Synagogue ne voulait pas que personne se fit guérir le jour du sabbat, alors que le sabbat est l'image des loisirs futurs ? aussi ce ne sont pas les œuvres bonnes, mais les mauvaises, qui chôment ? et que pour ce motif il nous est prescrit de ne porter aucun fardeau ? de fautes ? et de n'être pas à jeun ? d'œuvres bonnes ? pour célébrer les sabbats qui auront lieu après la mort. Aussi le Seigneur semble-t-il répondre en un sens spirituel quand Il dit : «Hypocrites, n'importe lequel d'entre vous, le jour du sabbat, ne détache-t-il pas son bœuf ou son âne pour le mener à l'abreuvoir ?» Pourquoi en effet n'a-t-Il cité aucun autre animal ? n'est-ce pas pour montrer que malgré les chefs de la Synagogue le peuple juif et gentil en viendra à désaltérer la soif de son corps et les chaleurs de ce monde à l'abondance de la fontaine du Seigneur ? car «le bœuf a reconnu son possesseur, et l'âne la crèche de son maître» (Is 1,3). Ainsi le peuple qui d'abord avait comme pâture un foin misérable desséché avant qu'on ne le recueille (Ps 128,6), a reçu le pain descendu du ciel (Jn 6,33). Il dit donc que par la vocation des deux peuples l'Eglise sera sauvée, saluant, quand la Loi aura fait son temps et à l'époque de la résurrection du Seigneur, l'heure de sa délivrance. Que le Seigneur est donc clément ! qu'il est bon, de toute façon, qu'il ait pitié ou qu'il châtie ! Il ordonne de couper l'arbre, figure de la Synagogue; Il guérit la femme, figure de l'Eglise. Comme la parabole est aimable, et benévole la libération ! Il compare un lien à un lien, pour réfuter l'accusation des Juifs par leur propre conduite : alors en effet que le jour du sabbat ils détachent les liens des animaux, ils reprennent le Seigneur qui a délivré les hommes des liens des péchés.

Luc 13,18-19. Le grain de sénevé.

«A quoi ressemble le Royaume de Dieu ? à quoi jugerai-je qu'il ressemble ? Il ressemble au grain de sénevé : on l'a pris, on l'a mis dans son jardin, et il a grandi, et il est devenu arbre, et les oiseaux du ciel se sont posés sur ses branches.»

La présente lecture nous apprend qu'il faut considérer la nature des comparaisons, non leur apparence. Voyons donc pourquoi le Royaume très élevé des cieux est comparé au grain de sénevé; car il me souvient d'avoir aussi rencontré le grain de sénevé dans un autre passage où il est comparé à la foi, quand le Seigneur dit : «Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : va te jeter dans la mer» (Mt 17,19). Ce n'est pas là une foi mesquine, mais une grande, pour être capable de commander à une montagne de se déplacer; et de fait ce n'est pas une foi médiocre que le Seigneur exige de ses apôtres, sachant qu'ils ont à combattre la hauteur et l'exaltation de l'esprit du mal. Vous voulez apprendre qu'il faut une grande foi ? Lisez dans l'Apôtre : «Et si j'avais toute foi, au point de transporter les montagnes» (I Cor 13,2). Si donc le Royaume des cieux est comme le grain de sénevé, et la foi comme le grain de sénevé, la foi est assurément le Royaume des cieux, et le Royaume des cieux est la foi. Ainsi avoir la foi, c'est avoir le Royaume des cieux. De même le Royaume est en nous, et la foi est en nous; nous lisons en effet : «Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous» (Mc 11,22), et ailleurs : «Ayez la foi au-dedans de vous-mêmes» (Mt 16,19). Aussi bien Pierre, qui avait toute foi, a-t-il reçu les clefs du Royaume des cieux pour l'ouvrir également aux autres.

Apprécions maintenant, d'après la nature du sénevé, quelle est la portée de la comparaison. Son grain est à coup sûr chose commune et simple; vient-on à le broyer, il répand sa vigueur. De même la foi semble simple de prime abord; mais, foulée par l'adversité, elle répand le bienfait de sa vertu, de manière à pénétrer aussi de son parfum ceux qui entendent ou qui lisent. Grain de sénevé, nos martyrs Félix, Nabor et Victor.³ Ils avaient le parfum de la foi, mais on les ignorait. Vint la persécution : ils déposèrent les armes, tendirent le cou, et, abattus par le glaive, répandirent par tous les confins du monde la beauté de leur martyre, si bien qu'on est en droit de dire : «Leur écho s'est propagé sur toute la terre» (Ps 18,5). Mais la foi est autrement foulée, autrement pressée, autrement semée. Le Seigneur lui-même est grain de sénevé. Il n'avait pas subi d'atteinte, mais, comme pour le grain de sénevé, faute d'avoir pris contact avec Lui, le

³ Les deux premiers de ces martyrs figurent au calendrier liturgique le 12 juillet. C'est dans leur basilique à Milan que saint Ambroise découvrit les reliques des saints Gervais et Protas. Saint Victor est moins connu.

peuple ne le connaissait pas. Il a mieux aimé être foulé, pour que nous disions : «Nous sommes la bonne odeur du Christ devant Dieu» (II Cor 2,15); Il a mieux aimé être pressé, si bien que Pierre a dit : «Les foules vous pressent» (Lc 8,45); Il a mieux aimé être semé, comme le grain «que quelqu'un prend pour le mettre dans son jardin.» Car c'est dans un jardin que le Christ a été arrêté, et enseveli; Il a grandi dans le jardin, Il y est même ressuscité. Et Il est devenu arbre, ainsi qu'il est écrit : «Comme un pommier parmi les arbres de la forêt, tel est mon frère au milieu des jeunes gens» (Cant 2,3). Donc vous aussi, semez dans votre jardin le Christ ? un jardin, c'est un lieu rempli de fleurs et de fruits variés ? pour que la beauté de vos œuvres y fleurisse et que les multiples parfums des diverses vertus l'embaument. Que le Christ soit donc là où se trouve le fruit. Semez le Seigneur Jésus : Il est grain quand on l'arrête, arbre quand Il ressuscite, arbre ombrageant le monde. Il est grain quand on l'ensevelit en terre, arbre quand Il s'élève au ciel. Pressez encore, avec le Christ, et semez la foi. La foi est pressée, quand nous croyons le Christ crucifié. Paul a pressé la foi quand il disait : «Et moi, quand je suis venu vers vous, frères, je ne suis pas venu vous prêcher avec un langage ou une sagesse relevée le mystère de Dieu; car je n'ai pas jugé à propos de savoir parmi vous autre chose que le Christ Jésus, et crucifié» (I Cor 2,1 ssq.). Et comme il avait appris à presser la foi, il a encore appris à l'élever, en disant : Car maintenant «nous ne connaissons plus» le Christ crucifié (II Cor 5,16). Or nous semons la foi, quand d'après l'Évangile et les lectures des apôtres et des prophètes nous croyons à la Passion du Seigneur; nous semons donc la foi, lorsque nous la couvrons en quelque sorte du terrain ameublé et remué de la chair du Seigneur, afin qu'échauffée et pressée par son corps sacré, la foi se répande elle-même. Quiconque en effet a cru que le Fils de Dieu s'est fait homme, croit qu'il est mort pour nous, croit qu'il est ressuscité pour nous. Je sème donc la foi, quand je plante au milieu sa sépulture. Vous voulez savoir que le Christ est grain et que le Christ est semé ? «Tant que le grain de blé ne tombe pas en terre pour y mourir, il demeure seul; mais quand il est mort, il rapporte beaucoup de fruit» (Jn 12,24). Nous n'avons donc pas fait erreur en disant ce qu'il avait lui-même déjà dit. Or Il est à la fois grain de blé, parce qu'il fortifie le cœur de l'homme (Ps 103,15), et grain de sénevé, parce qu'il échauffe le cœur de l'homme. Et bien que l'un et l'autre cadre de tout point, Il semble cependant grain de blé quand il est question de sa résurrection ? car Il est le pain de Dieu qui est descendu du ciel (Jn 6,33) ? parce que la parole de Dieu et le fait de la résurrection nourrit les âmes, aiguise l'espérance, affermit l'amour; grain de sénevé, parce qu'il y a plus d'amertume et d'austérité à parler de la Passion du Seigneur : plus d'amertume pour faire pleurer, plus d'austérité pour ébranler. Ainsi quand nous entendons et lisons que le Seigneur a jeûné, que le Seigneur a eu soif, que le Seigneur a pleuré, que le Seigneur a été flagellé, que le Seigneur a dit, au moment de sa Passion : «Veillez et priez, pour ne pas tomber en tentation» (Mt 26,41), saisis, pour ainsi dire, par l'âpre saveur de ce discours, nous corrigeons par lui la trop agréable suavité des plaisirs du corps.

Donc semer le grain de sénevé, c'est semer le Royaume des cieux. Ne méprisez pas ce grain de sénevé : «C'est la plus petite de toutes les graines, mais, quand il a poussé, il se trouve plus grand que toutes les plantes.» Si le Christ est grain de sénevé, comment le Christ est-Il le moindre, ou grandit-Il ? Mais ce n'est point en sa nature, mais selon son apparence qu'il redevient grand. Vous voulez savoir qu'il est le moindre ? «Nous l'avons vu, et Il n'avait ni apparence ni beauté» (Is 53, 2). Apprenez qu'il est le plus grand : «Il resplendit de beauté plus que les enfants des hommes» (Ps 44,3). En effet Celui qui n'avait ni apparence ni beauté est devenu supérieur aux anges (Héb 1,4), dépassant toute la gloire des prophètes qu'Israël, en sa faiblesse, avait mangés comme des herbes : car le pain qui fortifie les cœurs, tel l'avait refusé, tel ne l'avait pas reçu. Le Christ est semence, parce qu'Il est semence d'Abraham : «Car les promesses ont été faites à Abraham et à sa semence. Il ne dit pas : aux semences, comme parlant de la multitude, mais comme d'un seul : et à votre semence, qui est le Christ» (Gal 3,16). Et non seulement le Christ est semence, mais encore Il est la moindre de toutes les semences, parce qu'il n'est pas venu avec la royauté, ni avec les richesses, ni avec la sagesse de ce monde. Or soudain Il a épanoui, comme un arbre, la cime élevée de sa puissance, si bien que nous disons : «Sous son ombre désirée je me suis assis.» (Can 2,3). Souvent, à mon avis, Il paraissait à la fois arbre et graine. Il est graine, quand on dit : «N'est-ce pas le fils de Joseph l'artisan» (Mt 13, 55; Lc 4,22) ? Mais au cours même de ces paroles Il a soudain grandi, au témoignage des Juifs, car ils n'arrivaient pas à saisir les rameaux de cet arbre épanoui : «D'où lui vient, disaient-ils, cette sagesse» (Mt 13,54) ? Il est donc graine en son apparence, arbre par sa sagesse. Dans la frondaison de ses branches l'oiseau de nuit en sa demeure, le passereau solitaire sur le toit (Ps 101,7), celui qui fut enlevé au paradis (II Cor 12,4), celui qui sera enlevé dans les airs et les nuées (I Th 4,16), ont désormais un séjour assuré où reposer. Là reposent également les puissances et

les anges des cieux, et tous ceux à qui leurs actions spirituelles ont permis de prendre leur vol. Saint Jean y a reposé, quand il était appuyé sur la poitrine de Jésus : bien mieux, il est lui-même comme un rameau jailli de la sève de cet arbre. C'est un rameau que Pierre, un rameau Paul, «oubliant le passé et tendant en avant» (Phil 3,13) : dans les replis et dans les retraites de leurs prédications nous qui étions loin, nous, dis-je, rassemblés du sein des nations, longtemps ballottés dans le vide du monde par la tempête et le tourbillon de l'esprit du mal, déployant les ailes des vertus nous dirigeons notre vol, pour que l'ombre des saints nous abrite de la chaleur de ce monde; déjà nous reprenons vie dans la tranquillité d'un séjour assuré, du moment que notre âme, courbée auparavant comme cette femme sous le poids des péchés, «arrachée, comme le passereau, au filet des chasseurs» (Ps 123,7), s'est transportée sur les branches et les montagnes (cf. Ps 10,1) du Seigneur. Donc jusque-là nous tirions vanité de nos observances superflues, voletant dans la légèreté de notre vide; maintenant, les mains déliées par la foi du Christ et libérés des entraves des sabbats, nous nous appliquons aux œuvres bonnes, et dans les festins mêmes nous gardons la liberté, nous évitons l'intempérance, de peur qu'affranchis de la Loi nous ne soyons esclaves des convoitises. Car la Loi attachait à elle, pour dégager des convoitises; la grâce, en supprimant un moindre esclavage, nous a prescrit bien plus lourd : «Tout nous est permis, mais tout ne nous convient pas» (I Cor 6,12); car il est pesant d'user du pouvoir pour retourner sous un pouvoir. Cessez donc d'être sous la Loi pour être, par la vertu, au-dessus de la Loi.

Luc 13,20-21. Le levain.

«A quoi jugerai-je que le Royaume de Dieu est semblable ? Il est semblable au levain qu'une femme prend et fait disparaître dans la farine, si bien que tout l'ensemble lève.»

Cette comparaison, par les questions qu'elle soulève, présente une telle ambiguïté que les avis sont nombreux et variés. Il était donc à propos de dire, plus haut, que le Christ est grain de blé, parce que le levain spirituel nous attendait. Beaucoup pensent que le levain, c'est le Christ, parce qu'il fait lever la vertu dont Il s'empare. Et comme le levain, prélevé sur la farine, l'emporte sur son espèce par l'énergie, non par l'apparence, le Christ aussi, égal quant au corps à ses ancêtres, leur était incomparablement supérieur par sa divinité. Donc que la sainte Eglise, figurée par l'emblème de cette femme de l'Évangile, et dont nous sommes la farine, cache le Seigneur Jésus au plus intime de notre esprit, jusqu'à ce que la coloration de la sagesse céleste atteigne aux plus secrètes profondeurs de notre âme. Et puisque nous lisons en Matthieu que le levain est enfoui dans trois mesures de farine, il a paru à propos de croire que le Fils de Dieu a été caché dans la Loi, voilé dans les Prophètes, accompli dans les enseignements des Evangiles, afin de nous acquérir par tous ces moyens la foi parfaite, et, formé par le rapprochement des Écritures en nous qui sommes son corps, d'être pleinement tout et en tous. Car c'est Lui qui était le Verbe de Dieu et «le mystère caché aux siècles et aux générations» (Col 1,26) : on ne peut rien dire qui exprime et atteste davantage son éternité. Il était certes : car Il était de telle manière que, caché aux sacrilèges, manifesté dans les saints, prédestiné avant les siècles, Il était réservé pour la gloire. Or la gloire consiste, mes frères, à ce que nous puissions approfondir le mystère caché depuis les siècles en Dieu. Ce qui est en Dieu est assurément de Dieu : car Dieu ne saurait accueillir une nature étrangère.

Je sais à n'en pas douter que, dans la pensée de certains, il s'agit de ce monde, jusqu'à ce qu'il lève par la Loi, les Prophètes, l'Évangile, en sorte que toute langue rende hommage au Seigneur. Ainsi examinons le tout, cherchons avec plus de soin; nul ne trouve s'il n'a d'abord cherché. Construisons une tour, supputons la dépense des Écritures, faisons des frais, de peur qu'on ne dise un jour de nous aussi : «Il a voulu construire et n'a pu terminer» (Lc 14,28). Quand on construit, il faut poser une bonne fondation. La bonne fondation, c'est la foi; la bonne fondation est celle des apôtres et des prophètes (Ép 2,10) : car c'est sur les deux Testaments que s'élève notre foi, et l'on ne manque pas à la justice en disant que dans l'un et l'autre égale est la mesure de la foi parfaite, puisque le Seigneur même a dit : «Si vous aviez foi en Moïse, vous auriez foi en moi» (Jn 5,46), attendu qu'en Moïse même c'est le Seigneur qui a parlé. Il est donc vrai qu'en l'un et l'autre la mesure est parfaite, puisqu'il est achevé en l'un et l'autre, et que l'un et l'autre ont une même foi, parce qu'oracle et contrepartie ont même portée et même sens. Je préfère pourtant m'en tenir à l'enseignement du Seigneur Lui-même : le levain, c'est la doctrine spirituelle de l'Eglise. Car du moment qu'il est écrit : «Prenez garde au levain des pharisiens» (Mt

16,6), et que l'Apôtre a dit : «Pas avec le levain du mal et de la perversité» (I Cor 5,8), cela montre que la doctrine est le levain. Mais autre est le levain de l'ivraie, autre le levain du froment : aussi sommes-nous d'accord avec les bons auteurs pour dire que l'Église sanctifie par le levain spirituel l'homme, qui est fait de corps, d'âme et d'esprit. Car le corps et l'âme sont sanctifiés, et la grâce spirituelle même reçoit un accroissement de sanctification, quand, par le ministère de l'Eglise pour ainsi dire en fermentation, et par l'enseignement des Écritures, qui s'enfle en quelque sorte par le brassage et l'abondance des paroles célestes, leur commerce répandu dans l'homme entier, mêlé à lui, l'aura pénétré de telle sorte que tout ne soit plus qu'un seul levain. C'est bien ce qui a lieu, quand ces trois éléments s'entendent comme par la balance égale des désirs et sont animés par le commun accord des vouloirs. Cette oeuvre de l'Église n'est donc pas improvisée ni livrée au hasard, mais réalisée par une longue élaboration, en sorte que les trois éléments ne fassent qu'un, sans être viciés par la loi du péché. Nous trouvons la justification de cette pensée dans l'Apôtre, quand il dit : «Que le Seigneur lui-même vous sanctifie totalement, afin que sans tache esprit, âme et corps soient gardés sans reproche au jour de notre Seigneur Jésus Christ» (1Th 5,23) : ce qui ne saurait s'accomplir, parmi les tentations du siècle, si la femme de l'Evangile n'enfouit ce levain, auquel est comparé le Royaume des cieux, dans les trois mesures de farine, pour faire lever tout l'ensemble. Car il y a trois mesures, comme je l'ai dit, celles de la chair, de l'âme et de l'esprit : mais de cet esprit dont nous vivons tous tandis que nous sommes en ce corps. Ceci est surtout vrai quand la licence de la chair ne prend pas le dessus, quand l'âme ne se plie pas aux égarements du corps, et quand la mesure dans la vie est observée sans faute par l'homme tout entier. Mais comme l'égalité des mesures se maintient difficilement sans l'aide de l'Eglise et de la doctrine, cette femme qui fait figure de l'Eglise leur mêle la vertu de la doctrine spirituelle, jusqu'à ce que tout l'homme intérieur, l'homme du cœur, l'homme invisible, fermente et s'élève à la dignité de pain céleste. Il sied en effet d'appeler levain la doctrine du Christ, parce que le Christ est pain, et que l'Apôtre a dit : «Notre multitude n'est qu'un pain, qu'un corps» (I Cor 10,17). Il n'y a donc plus qu'un levain, quand la chair ne convoite pas contre l'esprit, ni l'esprit contre la chair (Gal 5,17), mais que nous faisons mourir les activités de la chair (Rom 8,13), et que l'âme, consciente d'avoir reçu du souffle de Dieu l'esprit de vie, évite la contagion de la terre, des rapports avec le monde. Aussi l'Apôtre nous a-t-il prescrit de nous conduire non selon la chair, mais selon l'esprit, afin que, sanctifiés par le bain qui régénère (Rom 8,4), dépouillés du vieil homme et de ses désirs, revêtus du nouveau qui est créé selon le Christ (Col 3,9 ssq.), nous marchions non pas dans la vétusté de la lettre, mais dans la nouveauté de l'esprit (Rom 7,6) : si bien que, même au temps de la résurrection, nous puissions garder la société sans corruption du corps, de l'âme et de l'esprit, et obtenir présentement ce que nous demandons. Beaucoup pensent que c'est ce que le Seigneur a marqué, quand Il dit : «Si deux d'entre vous s'entendent sur terre, quoi que vous demandiez, vous l'obtiendrez de mon Père qui est aux cieux» (Mt 18,19). Ainsi les uns voient dans ces deux l'âme et le corps; d'autres, l'âme et l'esprit, en ce sens que, lorsque sur terre, c'est-à-dire dans le corps, l'âme et l'esprit s'entendent et ne s'affrontent pas par des convoitises opposées, toutes leurs demandes, semble-t-il, peuvent se réaliser. Il en est ainsi quand les deux ne font qu'un, lorsque, les inimitiés supprimées ou résolues, les deux forment un seul homme nouveau ? j'entends l'âme et l'esprit ? afin de prier en esprit, de prier par l'âme (I Cor 14,15). Il est vrai que beaucoup pensent aux deux peuples, d'Israël et de la Gentilité, qui seront groupés en un seul au temps de la résurrection, pour réaliser l'achevé qui durera éternellement, et pour détruire ce qui est incomplet; mais beaucoup voient ici l'homme et la femme d'accord dans le zèle de la charité. Ainsi donc si dans cette vie les trois mesures demeurent sous le même levain jusqu'à ce qu'elles lèvent et ne fassent qu'un, en sorte qu'il y ait égalité sans différence et que nous n'apparaissions pas composés de trois éléments divers, il y aura dans l'avenir, pour ceux qui aiment le Christ, incorruptible union, et nous ne demeurerons pas composés; car nous-mêmes qui à présent sommes composés, nous serons un, et transformés en une substance unique. A la résurrection, en effet, l'un ne sera plus inférieur à l'autre, comme aujourd'hui où la faiblesse de la chair est frêle en nous, où par sa complexion naturelle le corps est accessible aux coups, sujet aux dommages, ou, rivé au sol par le poids de sa masse, ne peut soulever plus haut et élever ses pas; mais nous aurons l'aspect et le charme d'une créature simple, lorsque sera réalisée la parole de Jean : «Mes bien chers, actuellement nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'est pas encore découvert; mais nous savons que, lorsque ce sera découvert, nous Lui serons semblables» (I Jn 3,2). Ainsi, puisque la nature de Dieu est simple ? car Dieu est esprit (Jn 4,24) ? nous prendrons même aspect et image, afin que «tel le céleste, tels soient les célestes. De même donc que nous avons porté la

ressemblance de celui de la terre, portons aussi la ressemblance de Celui du ciel» (I Cor 15,48 ssq.), que notre âme doit revêtir.

Luc 14,1-24. Repas chez le Pharisien.

C'est pourquoi suit en premier lieu la guérison de l'hydropique, en qui l'enflure envahissante de la chair gênait les fonctions de l'âme, éteignait la flamme de l'esprit. Puis une leçon d'humilité, lorsqu'en ce festin de noces est réprimé le désir d'une place plus élevée : avec douceur cependant, pour que la bonté de la persuasion enlève toute âpreté à l'interdiction, que la raison rende efficace la persuasion, et que l'avertissement corrige le désir. Dans son voisinage immédiat vient s'insérer la bonté : la parole du Seigneur la définit et distingue comme devant s'exercer envers les pauvres et les faibles; car être hospitalier pour être payé de retour, c'est calcul d'avarice. Enfin, comme à un vétéran qui a terminé son service, est proposée cette prime, le mépris des richesses. Car celui qui, absorbé par les soucis inférieurs, se procure des domaines terrestres, ne saurait obtenir le Royaume du ciel, puisque le Seigneur dit : «Vendez tous vos biens, et suivez-moi» (Mt 19,21); pas davantage celui qui achète des bœufs, puisqu'Élisée a tué ceux qu'il avait et les a partagés au peuple (I R 19,21); quant à celui qui prend femme, il pense aux choses du monde, non pas à Dieu. Ceci n'est pas pour condamner le mariage, mais parce que la virginité est appelée à un honneur plus grand; car «la femme non mariée et la veuve pense aux choses du Seigneur, de sorte qu'elle est sainte de corps et d'esprit; car celle qui est mariée pense aux choses du monde, et comment plaire à son époux» (I Cor 7,34). Mais pour rentrer en grâce, comme nous l'avons fait plus haut pour les veuves, avec les épouses, nous ne rejetons pas l'opinion suivie par beaucoup, dans la pensée desquels trois sortes de personnes sont exclues de la société de ce grand festin : les Gentils, les Juifs, les hérétiques. C'est pourquoi l'Apôtre nous dit de fuir l'avarice (Rom 1,29), de peur qu'entravés, à la manière des Gentils, par l'injustice, la méchanceté, l'impureté, l'avarice, nous ne puissions parvenir au Royaume du Christ : car «tout avare, tout impur – c'est être esclave des idoles – ne saurait être héritier du Royaume du Christ et de Dieu» (Ép 5,5). Quant aux Juifs, par leur service matériel ils s'imposent les jougs de la Loi; aussi, comme dit le Prophète, «rompons leur liens et secouons de nous leur joug» (Ps 2,3); car nous avons reçu le Christ, qui a placé sur nos têtes l'aimable joug de sa bonté. Quant aux cinq jougs, ce sont les dix commandements, ou les cinq livres de la Loi, au sujet desquels Il semble, dans l'Evangile, dire à la Samaritaine : «Vous avez eu cinq maris» (Jn 4,18). Pour l'hérésie, à la façon d'Eve, elle tente la rectitude de la foi par une sensibilité féminine, et, se laissant glisser sur la pente, elle recourt au fard d'une fausse parure, dédaignant la beauté sans tache de la vérité. (Les invités) donc s'excusent, parce que le Royaume n'est fermé à personne qui ne se soit exclu par le témoignage de sa parole; le Seigneur dans sa clémence invite tout le monde, mais c'est notre lâcheté ou notre égarement qui nous écarte. Donc celui qui achète une ferme est étranger au Royaume : car au temps de Noé, vous l'avez vu, acheteur et vendeur ont été engloutis par le déluge (Mt 21,21); de même celui qui préfère le joug de la Loi au bienfait de la grâce, et celui qui s'excuse parce qu'il prend femme : car il est écrit : «Si l'on vient à moi sans haïr son père et sa mère et son épouse, ou ne peut être mon disciple» (Lc 17,27). Alors en effet que le Seigneur à cause de nous renonce à sa Mère quand Il dit : «Qui est ma mère, ou qui sont mes frères ?» (Mt 12,48), pourquoi voudriez-vous (les) préférer à votre Maître ? Mais le Seigneur ne commande ni de méconnaître la nature ni d'en être esclave : simplement de condescendre à la nature tout en vénérant son Auteur, et sans manquer à Dieu par amour des parents.

Ainsi, après les dédains orgueilleux des riches, Il s'est tourné vers les Gentils; Il a fait entrer bons et mauvais, pour faire grandir les bons, pour changer en bien les dispositions des mauvais, pour réaliser ce qui a été lu aujourd'hui : «Alors loups et agneaux auront commun pâturage» (Is 65,25). Il invite les pauvres, les infirmes, les aveugles : ce qui nous montre que l'infirmité corporelle n'exclut personne du Royaume, et que les péchés sont plus rares quand fait défaut l'invite au péché; ou bien que l'infirmité des péchés est remise par la miséricorde du Seigneur, si bien qu'étant racheté de sa faute non par les œuvres, mais par la foi, si l'on se glorifie ce sera dans le Seigneur (Rom 9,32; I Cor 1,31).

Il envoie donc aux débouchés des chemins, car «la prudence se crie aux carrefours» (Pro 1,20). Il envoie sur les places, car Il a envoyé dire aux pécheurs de venir des voies larges à l'étroite qui conduit à la vie (Mt 7,13 ssq.). Il envoie sur les routes et le long des haies : car ceux-là sont aptes au Royaume des cieux qui, loin d'être retenus par les convoitises des biens présents,

se hâtent vers ceux à venir, comme engagés sur la voie de la bonne volonté, et, de même que la haie sépare des friches les cultures et empêche l'irruption des bêtes, savent distinguer le bien et le mal et opposer aux tentations de l'esprit mauvais le rempart de la foi. Aussi bien le Seigneur, pour montrer que sa vigne était protégée : «Je l'ai entourée, dit-Il, d'une haie et d'un fossé» (Mt 21,33); et l'Apôtre dit qu'on a enlevé le mur au milieu de la haie, qui interrompait la continuité de la clôture (Ép 2,4). Donc la foi et la raison se cherche, et se cherche sur les places, c'est-à-dire dans les replis des pensées intimes; car il est écrit : «Que vos eaux se répandent sur vos places» (Pro 5,16). Ce n'est cependant pas tout de venir si l'on est invité : il faut avoir la robe nuptiale, c'est-à-dire avoir la foi et la charité. Celui donc qui n'aura pas apporté la paix et la charité aux autels du Christ sera saisi par les pieds et les mains, et jeté dans les ténèbres du dehors. «Là il y aura pleurs et grincements de dents.» Quelles sont les ténèbres du dehors ? Est-ce que là-bas aussi il faudra subir des prisons et des latomies ? Nullement; mais quiconque est exclu des promesses des commandements célestes est dans les ténèbres du dehors, parce que les commandements de Dieu sont lumière (Jn 12,35); et quiconque est sans le Christ est dans les ténèbres, parce que la lumière intérieure, c'est le Christ. Il ne s'agit donc pas de grincements des dents matérielles, ni de quelque feu éternel de flammes matérielles, ni d'un ver matériel. Mais ceci est pour marquer que, comme l'excès des aliments engendre les fièvres et les vers, de même, si l'on ne cuit pas en quelque sorte ses péchés en employant la sobriété et l'abstinence, mais si, entassant péchés sur péchés, l'on contracte comme une indigestion de fautes anciennes et nouvelles, on sera brûlé par son propre feu et dévoré par ses vers. Aussi Isaïe dit-il : «Marchez à la lumière de votre feu et à la flamme que vous avez allumée» (Is., L, 11).

Le feu est celui qu'engendré la tristesse des fautes; le ver vient de ce que les péchés insensés de l'âme attaquent l'esprit et le sens du coupable, et rongent les entrailles de sa conscience (Sag 12,5); comme les vers ils naissent de chacun, pour ainsi dire du corps du pécheur. Aussi bien le Seigneur l'a déclaré par Isaïe, en disant : «Et ils verront les membres des hommes qui ont prévarié contre moi; et leur ver ne mourra pas, et leur feu ne s'éteindra pas» (Is 66,24). Le grincement des dents traduit aussi un sentiment d'indignation, attendu que trop tard on se repent, trop tard on gémit, trop tard on s'en prend à soi-même d'avoir péché avec une perversité si tenace.

Luc 15,1-7. La brebis égarée.

«Quel est, dit-Il, parmi vous l'homme qui, ayant cent brebis et l'une d'elles s'étant égarée, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf dans le désert pour aller après celle qui s'est égarée ?»

Vous aviez appris plus haut à écarter la négligence, à éviter l'arrogance, à acquérir le dévouement, à n'être pas captif des affaires du monde, à ne point préférer ce qui périt à ce qui dure. Mais comme la faiblesse humaine ne sait pas garder une démarche ferme en un monde si glissant, le bon médecin vous a encore montré les remèdes contre l'égaré, le juge miséricordieux n'a pas refusé l'espoir du pardon. Ce n'est donc pas sans motif que saint Luc a proposé trois paraboles de suite : la brebis qui s'était égarée et fut retrouvée, la drachme qui s'était perdue et s'est retrouvée, le fils qui était mort et a repris vie, pour que ce triple remède vous engage à soigner vos blessures; car «une corde triple ne pourrira pas» (Ec 4,12). Qui sont ce père, ce pasteur, cette femme ? N'est-ce pas Dieu le Père, le Christ, l'Église ? Le Christ vous porte en son corps, ayant pris sur Lui vos péchés; l'Église vous cherche, le Père vous accueille. Pasteur Il rapporte, mère elle recherche, Père Il revêt : d'abord la miséricorde, puis l'assistance, en troisième lieu la réconciliation. Chaque détail est ajusté à chacun : le Rédempteur vient en aide, l'Église assiste, le Père se réconcilie. C'est la même miséricorde de l'oeuvre divine, mais la grâce varie selon nos mérites. La brebis lasse est ramenée par le pasteur, la drachme égarée se retrouve, le fils rebrousse chemin vers son père, et revient pleinement repentant d'un égarement qu'il condamne. Aussi est-il justement écrit : «Vous sauverez hommes et bêtes, Seigneur» (Ps 35,7). Quelles sont ces bêtes ? Le Prophète a dit que la semence d'Israël sera une semence d'hommes, et celle de Juda semence d'animaux (Jér 31,27) : ainsi Israël est sauvé comme un homme, Juda recueilli comme une brebis. J'aime donc mieux être fils que brebis : car la brebis est recherchée par le pasteur, le fils fêté par le père.

Réjoissons-nous donc de ce que cette brebis, qui s'était égarée en Adam, soit relevée dans le Christ. Les épaules du Christ sont les bras de la Croix : c'est là que j'ai déposé mes

péchés, c'est sur le noble cou de ce gibet que j'ai reposé. Cette brebis est unique quant au genre, non spécifiquement; car «tous nous ne formons qu'un corps» (I Cor 10,17), mais beaucoup de membres, et c'est pourquoi il est écrit : «Vous êtes le corps du Christ, et membres de ses membres» (Ib., 12,27). Car «le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui avait péri» (Lc 19,10), c'est-à-dire tous, puisque «comme tous meurent en Adam, de même dans le Christ tous reçoivent la vie» (I Cor 15,22). C'est donc un riche pasteur, puisqu'à nous tous nous formons le centième de son partage.

Il possède les troupeaux innombrables des anges, ceux des archanges, des dominations, des puissances, des trônes (Col 1,16), d'autres encore, qu'il a laissés sur les hauteurs. Et comme ils sont raisonnables, ce n'est pas sans motif qu'ils se réjouissent de la rédemption des hommes; par ailleurs c'est encore un stimulant de plus à être bon, de savoir que votre conversion est agréable aux troupes des anges, dont chacun doit rechercher le patronage ou redouter la disgrâce. Soyez donc vous aussi joie pour les anges; qu'ils se réjouissent de votre retour.

Luc 15, 8-10. La drachme retrouvée.

Il n'est pas non plus indifférent que cette femme se réjouisse d'avoir trouvé la drachme; ce n'est pas peu que cette drachme où figure l'effigie du prince; aussi l'image du Roi est-elle l'avoir de l'Eglise. Nous sommes brebis : prions-Le de daigner nous conduire à l'eau qui ranime (Ps 22,2); nous sommes brebis, dis-je : demandons les pâturages. Nous sommes drachmes, gardons notre valeur. Nous sommes fils, courons au Père.

Luc 15,11-32. Le fils prodigue.

Et n'ayons pas peur si nous avons gaspillé en plaisirs terrestres le patrimoine de dignité spirituelle que nous avons reçu; car le Père a remis au Fils le trésor qu'il avait, la fortune de la foi ne s'épuise jamais. Aurait-on tout donné, on possède tout, n'ayant pas perdu ce que l'on a donné. Et ne redoutez pas qu'il ne vous accueille pas : car «Dieu ne prend pas plaisir à la perte des vivants» (Sag 1,13). Voici qu'il vient à votre rencontre : Il se penchera sur votre cou – car «le Seigneur redresse ceux qui sont brisés» (Ps 145,8) – Il vous donnera le baiser, qui est gage de tendresse et d'amour, Il vous fera donner robe, anneau, chaussures. Vous en êtes encore à craindre un affront, Il vous rend votre dignité; vous redoutez un supplice,

Il vous donne un baiser; vous craignez des reproches, Il apprête un festin. Mais il est temps d'expliquer la parabole même. «Un homme avait deux fils; et le plus jeune lui dit : donnez-moi ma part de fortune.»

Vous voyez que le patrimoine divin se donne à ceux qui demandent. Et ne croyez pas que le père soit en faute pour avoir donné au plus jeune : il n'y a pas de bas-âge pour le Royaume de Dieu, et la foi ne sent pas le poids des ans. En tout cas celui qui a demandé s'est jugé capable; et plutôt à Dieu qu'il ne se fût pas éloigné de son père ! il n'aurait pas éprouvé les inconvénients de son âge. Mais une fois parti à l'étranger – c'est donc justice que l'on gaspille son patrimoine quand on s'est éloigné de l'Eglise – après, dit-Il, qu'ayant quitté la maison paternelle il fut parti à l'étranger, dans un pays lointain ... Qu'y a-t-il de plus éloigné que de se quitter soi-même, que d'être séparé non par les espaces, mais par les mœurs, de différer par les goûts, non par les pays, et les excès du monde interposant leurs flots, d'être distant par la conduite ? Car quiconque se sépare du Christ s'exile de la patrie, est citoyen du monde. Mais nous autres «nous ne sommes pas étrangers et de passage, mais nous sommes citoyens du sanctuaire, et de la maison de Dieu» (Ép 2,19); car «éloignés que nous étions, nous avons été rapprochés dans le sang du Christ» (Ib., 13). Ne soyons pas malveillants envers ceux qui reviennent du pays lointain, puisque nous avons été, nous aussi, en pays lointain, comme l'enseigne Isaïe; vous lisez : «Pour ceux qui résidaient au pays de l'ombre mortelle, la lumière s'est levée» (Is 9,2). Le pays lointain est donc celui de l'ombre mortelle; mais nous, qui avons pour souffle de notre visage le Seigneur Christ (Lam 4,20), nous vivons à l'ombre du Christ; et c'est pourquoi l'Eglise dit : «J'ai désiré son ombre, et je m'y suis assise» (Can 2,3). – Donc celui-là, vivant dans la débauche, a gaspillé tous les ornements de sa nature : alors vous qui avez reçu l'image de Dieu, qui portez sa ressemblance, gardez-vous de la détruire par une difformité déraisonnable. Vous êtes l'ouvrage

de Dieu; ne dites pas au bois : «Mon père, c'est toi» (Jér 2,27); ne prenez pas la ressemblance du bois, puisqu'il est écrit : «Que ceux qui font les (idoles) leur deviennent semblables» (Ps 113,28) !

«Il survint une famine en cette contrée» : famine non des aliments, mais des bonnes œuvres et des vertus. Est-il jeûnes plus lamentables ? En effet, qui s'écarte de la parole de Dieu est affamé, puisque «l'on ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu» (Lc 4,4). S'écartant de la source on a soif, s'écartant du trésor on est pauvre, s'écartant de la sagesse on est stupide, s'écartant de la vertu on se détruit. Il était donc juste qu'il vînt à manquer, ayant délaissé les trésors de la sagesse et science de Dieu (Col 2,3) et la profondeur des richesses célestes. Il en vint donc à manquer et à sentir la faim, parce que rien ne suffit à la volupté prodigue. On éprouve toujours la faim quand on ne sait se combler des aliments éternels. Il alla donc s'attacher à un des citoyens : celui qui s'attache est pris au filet, et il semble que ce citoyen soit le prince de ce monde. Bref il est envoyé à sa ferme – celle dont l'acheteur s'excuse du Royaume (Lc 14,18 et ci-dessus) – et il fait paître les porcs : ceux-là sans doute dans lesquels le diable demande à entrer, ceux qu'il précipite dans la mer de ce monde (Mt 8,32), ceux qui vivent dans l'ordure et la puanteur. Et il souhaitait, est-il dit, se garnir le ventre de glands : car les débauchés n'ont d'autre souci que de se garnir le ventre, leur ventre étant leur dieu (Phil 3,19). Et quelle nourriture convient mieux à de tels hommes que celle qui est, comme le gland, creuse au-dedans, molle au-dehors, faite non pour alimenter, mais pour gaver le corps, plus pesante qu'utile ? Il en est qui voient dans les porcs les troupes des démons, dans les glands la chétive vertu des hommes vains et le verbiage de leurs discours qui ne peuvent être d'aucun profit : par une vaine séduction de philosophie et par le tintamarre sonore de leur faconde ils font montre de plus de brillant que d'utilité quelconque.

Mais de tels agréments ne sauraient durer : aussi «personne ne les lui donnait» : c'est qu'il était dans la région où il n'y a personne, parce qu'elle ne contient pas ceux qui sont. Car «toutes les nations sont comptées pour rien» (Is 40,17); mais il n'y a que Dieu pour «rendre la vie aux morts et appeler ce qui n'est pas comme ce qui est» (Rom 4,17). «Et revenant à lui, il dit : que de pains ont en abondance les mercenaires de mon père !» Il est bien vrai qu'il revient à lui, s'étant quitté : car revenir au Seigneur, c'est se retrouver, et qui s'éloigne du Christ se renie. Quant aux mercenaires, qui sont-ils ? N'est-ce pas ceux qui servent pour le salaire, ceux d'Israël ? Ils ne poursuivent pas ce qui est bien par zèle pour la droiture; ils sont attirés non par le charme de la vertu, mais par la recherche de leur profit. Mais le fils, qui a dans le cœur le gage du saint Esprit (II Cor 1,22), ne recherche pas les profits mesquins d'un salaire de ce monde, possédant son droit d'héritier. Il existe aussi des mercenaires qui sont engagés pour la vigne. C'est un bon mercenaire que Pierre ? Jean, Jacques ? à qui on dit : «Venez, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes» (Mt 4,19). Ceux-là ont en abondance non les glands, mais les pains : aussi bien ont-ils rempli douze corbeilles de morceaux. O Seigneur Jésus, si vous nous ôtiez les glands et nous donniez les pains ! car vous êtes l'économe dans la maison du Père; oh ! si vous daigniez nous engager comme mercenaires, même si nous venons sur le tard ! car vous engagez même à la onzième heure, et vous daignez payer le même salaire : même salaire de vie, non de gloire; car ce n'est pas à tous qu'est réservée la couronne de justice, mais à celui qui peut dire : «J'ai combattu le bon combat» (II Tim 4,7 ssq.). Je n'ai pas cru devoir me taire sur ce point, parce que certains, je le sais, disent qu'ils réservent jusqu'à leur mort la grâce du baptême ou la pénitence. D'abord comment savez-vous si c'est la nuit prochaine qu'on vous demandera votre âme (Lc 12,20) ? Et puis, pourquoi penser que n'ayant rien fait tout vous sera donné ? Admettons qu'il y ait une seule grâce, un seul salaire : autre chose est le prix de la victoire, celui auquel tendait, non sans raison, Paul qui, après le salaire de la grâce, poursuivait encore le prix pour le gagner (Phil 3,14), sachant que si le salaire de grâce est égal, la palme n'appartient qu'au petit nombre.

(Cf. Mt 20,3-16).

Et puisque nous sommes arrivés à la vigne du Seigneur, n'en repartons pas les mains vides; car il est bon d'en cueillir les fruits, d'en voir les mercenaires. Quelle est en effet la signification de ces ouvriers engagés aux diverses heures d'un même jour, sinon que «mille ans, aux yeux du Seigneur, sont comme la journée d'hier, qui est passée, et comme une heure dans la nuit» (Ps 89, 4) ? Quelle est cette nuit, sinon celle qui est venue d'abord, pour que le jour se fit proche (Rom 13,22) ? Et c'est vraiment une heure dans la nuit, puisque mille ans sont comme un jour. Il savait la portée de ce jour, celui qui a dit : «Jésus Christ est le même hier, et

aujourd'hui, et pour les siècles» (Héb 13,8). Il savait que ce jour est multiple, celui qui a écrit : «C'est le jour de la naissance du ciel et de la terre, lorsqu'ils furent créés; jour où Dieu fit le ciel et la terre et toute la verdure des champs» (Gen 2,4). Ayant en effet décrit auparavant sept jours, il résume ensuite en un seul jour tout ce qui s'est fait, montrant que toute la durée du monde est aux yeux du Seigneur comme un jour unique : attendu que du chaos et des ténèbres le visage du monde s'est dégagé à la clarté de l'oeuvre divine. Si donc toute la durée du monde est un seul jour, il compte certainement ses heures par siècles : autrement dit les siècles mêmes sont ses heures. Or «il y a douze heures dans le jour» (Jn 11,9). Donc au sens mystique, le jour, c'est bien le Christ : Il a ses douze apôtres, qui ont resplendi de la lumière céleste, en qui la grâce a ses phases distinctes. Le père de famille est donc venu engager dès la première heure des ouvriers : peut-être ceux qui depuis le commencement du monde jusqu'au déluge ont obtenu d'être justes, et dont il est dit : «Je vous ai parlé avant le jour, et je vous ai envoyé mes serviteurs les Prophètes avant le jour» (Jér 25,3 ssq.). La troisième heure commence après le déluge : elle renferme l'époque de Noé et des autres qui, comme de bons ouvriers, sont envoyés à la vigne : aussi Noé s'est-il enivré pour ainsi dire au repas de midi. La sixième et les suivantes sont relevées par les mérites des patriarches Abraham, Isaac et Jacob. A la neuvième, le monde étant déjà sur son déclin et la lumière de la vertu pâlisant, la Loi et les Prophètes ont dénoncé l'altération des mœurs humaines. Le saint avènement fait paraître la onzième et le restant du jour : aussi dit-Il lui-même dans l'Evangile : «Marchez, tandis que vous avez la lumière» (Jn 12,35).

Mais il est temps de revenir au père. Sans doute je ne crains pas qu'à l'exemple de celui qui fit pénitence nous ayons l'air de nous être longtemps absents : car nous n'avons jamais été absents, puisque nous demeurions dans la vigne; s'il y était resté, lui aussi, il ne se serait pas éloigné de son père. Prenons garde cependant de ne pas retarder sa réconciliation, que le père n'a pas fait attendre. Il se réconcilie volontiers, lorsqu'on l'implore avec instance. Alors apprenons par quelle supplication il faut aborder le Père. «Père, dit-il» : quelle miséricorde, quelle tendresse, chez celui qui, même offensé, ne refuse pas de s'entendre donner le nom de père ! «Père, dit-il, j'ai péché contre le ciel et à votre face.» Tel est le premier aveu, à l'auteur de la nature, au maître de la miséricorde, au juge de la faute. Mais bien qu'il connaisse tout, Dieu cependant attend l'expression de notre aveu; car «c'est par la bouche que se fait la confession en vue du salut» (Rom 10,10), attendu qu'on allège le poids de son égarement quand on se charge soi-même; et c'est couper court à l'animosité de l'accusation que prévenir l'accusateur en avouant : car «le juste, dès le début de son discours, est son propre accusateur» (Pro 18,17). D'autre part, il serait vain de vouloir dissimuler à Celui que vous ne trompez sur rien; et vous ne risquez rien à dénoncer ce que vous savez être déjà connu. Avouez plutôt, afin que pour vous intervienne le Christ, que nous avons pour avocat auprès du Père (I Jn 2,1); que l'Église prie pour vous, que le peuple pleure sur vous. Et ne redoutez pas de ne pas obtenir : l'avocat vous garantit le pardon, le patron vous promet la grâce, le défenseur vous assure la réconciliation avec la tendresse paternelle. Croyez, car Il est vérité; soyez en repos, car Il est force. Il a sujet d'intervenir pour vous, afin de n'être pas inutilement mort pour vous. Le Père aussi a sujet de pardonner, car «ce que veut le Fils, le Père le veut» (Gal 2,21). «J'ai péché contre le ciel et à votre face.» Ce n'est assurément pas pour mentionner un élément, mais pour signifier que le péché de l'âme diminue les dons célestes de l'Esprit, ou qu'il n'eût pas fallu se détourner du sein de cette mère, Jérusalem, qui est au ciel. «Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils» : car le déchu ne doit pas s'exalter, afin de pouvoir être relevé grâce à son humilité. «Traitez-moi comme un de vos mercenaires» : il sait qu'il y a une différence entre les fils, les amis, les mercenaires, les esclaves : on est fils par le baptême, ami par la vertu, mercenaire par le travail, esclave par la crainte. Mais les esclaves mêmes et les mercenaires deviennent amis, ainsi qu'il est écrit : «Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande; je ne vous appelle plus serviteurs» (Jn, XV, 13 ssq.).

Ainsi se parlait-il; mais ce n'est pas assez de parler, si vous ne venez au Père. Où le chercher, où le trouver ? Levez-vous d'abord : j'entends vous qui jusqu'ici étiez assis et endormis; aussi l'Apôtre dit-il : «Debout, vous qui dormez, et levez-vous d'entre les morts» (Ép 5,14). L'iniquité est assise sur un talent de plomb (Zach 5,7); mais il est dit à Moïse : «Pour toi, sois debout ici» (Dt 5,31) : le Christ a choisi ceux qui sont debout. Debout donc, courez à l'Église : là est le Père, là est le Fils, là est l'Esprit saint. A votre rencontre vient Celui qui vous entend converser dans le secret de votre âme; et quand vous êtes encore loin, Il vous voit et accourt. Il voit dans votre coeur; Il accourt, pour que nul ne vous retarde; Il embrasse aussi. Sa rencontre, c'est sa prescience; son embrassement, c'est sa clémence, et les démonstrations de son amour

paternel. Il se jette à votre cou pour vous relever gisant, et, chargé de péchés et tourné vers la terre, vous retourner vers le ciel pour y chercher votre auteur. Le Christ se jette à votre cou, pour dégager votre nuque du joug de l'esclavage et suspendre à votre cou son joug suave (Mt 11,30). Ne vous semble-t-il pas s'être jeté au cou de Jean, lorsque Jean reposait sur la poitrine de Jésus, la tête renversée en arrière ? Aussi a-t-il vu le Verbe chez Dieu, étant dressé vers les hauteurs. Il se jette à votre cou, lorsqu'il dit : «Venez à moi, vous qui peinez, et je vous réconforterai; prenez mon joug sur vous» (Mt 11,28 ssq.). Telle est la manière dont Il vous étreint, si vous vous convertissez. Et Il fait apporter robe, anneau, chaussures. La robe est le vêtement de la sagesse : les apôtres en couvrent la nudité du corps; chacun s'en enveloppe. Et ils reçoivent la robe pour revêtir la faiblesse de leur corps de la force de la sagesse spirituelle. De la sagesse en effet il est dit : elle «lavera dans le vin sa robe» (Gen 49,11). La robe donc est l'habillement spirituel et le vêtement des noces. L'anneau est-il autre chose que le sceau d'une foi sincère et l'empreinte de la vérité ? Quant à la chaussure, c'est la prédication de l'évangile. Aussi a-t-il reçu la première sagesse – car il en est une autre, qui ignore le mystère – il a reçu le sceau en ses paroles et en ses actes, et comme la sauvegarde de sa bonne intention et de sa course, de crainte qu'il ne heurte du pied contre une pierre (Ps 90,12), et, renversé par le diable, ne délaisse l'office de prêcher le Seigneur. La «préparation de l'évangile» (Ép 6,15), qui envoie à la course aux biens célestes ceux qu'il a préparés, c'est de ne pas marcher selon la chair, mais selon l'esprit. On tue encore le veau gras : ainsi, rendu par la grâce du sacrement à la communion aux mystères, on pourra se nourrir de la chair du Seigneur, riche de vertu spirituelle. Nul ne peut en effet, s'il ne craint Dieu, ce qui est le commencement de la sagesse (Ps 110,10; Pro 9,10), s'il n'a gardé ou recouvré le sceau de l'Esprit, s'il n'a confessé le Seigneur, prendre part aux mystères célestes. Quant à l'anneau, l'avoir c'est avoir et le Père et le Fils et l'Esprit saint, car Dieu a mis sa marque (cf. Jn 6,28), Lui dont le Christ est l'image (II Cor 4,4), et Il a déposé comme gage l'Esprit dans nos cœurs (Ib., 1,22), pour nous faire savoir que telle est l'empreinte de cet anneau qui est mis à la main, par qui sont marqués l'intime de nos cœurs et le ministère de nos actions. Nous avons donc été marqués, comme nous le lisons : «En croyant, est-il dit, vous avez reçu le sceau de l'Esprit saint» (Ép 1,13). C'est justement d'ailleurs que le Fils nous décrit le père festoyant avec la chair du veau, victime sacerdotale que l'on offrait pour les péchés : Il a voulu montrer que la nourriture du Père, c'est notre salut, et que la joie du Père, c'est la rédemption de nos péchés. Et ici, si vous attribuez au Père que le Fils soit victime pour les péchés, le Père prend sa joie au retour du pécheur; plus haut le Fils prend sa joie à la brebis retrouvée : vous reconnaissez ainsi que le Père et le Fils n'ont qu'une même joie, qu'une même activité pour fonder l'Église. Or le père est joyeux de ce que son fils était perdu et s'est retrouvé, était mort et a repris vie. Celui-là est mort, qui était : on ne peut en effet mourir si on n'a pas été. Ainsi les Gentils ne sont pas, le chrétien est, comme il a été dit plus haut : «Dieu a choisi ce qui n'est pas pour détruire ce qui est» (I Cor 1,28). On peut cependant voir ici en un seul l'image du genre humain. Adam a été, et en lui nous avons tous été; Adam est mort, et en Lui tous sont morts. L'homme donc est reformé dans l'homme même qui était mort, et celui qui fut fait à la ressemblance et image de Dieu est restauré par la patience et magnanimité de Dieu. Que signifie donc «Dieu a choisi ce qui n'est pas pour détruire ce qui est» ? Ceci : Il a choisi le peuple des Gentils, qui n'était pas, pour détruire le peuple des Juifs. On peut aussi appliquer à celui qui fait pénitence cette parole, qu'on ne meurt pas si l'on n'a une fois vécu; aussi les Gentils ne meurent pas, mais sont des morts : car qui n'a pas cru au Christ, est toujours mort. Et tandis que les Gentils, une fois qu'ils ont la foi, sont vivifiés par la grâce, celui qui est tombé revit par la pénitence.

Le passage suivant veut nous rendre favorables à la rémission des péchés après la pénitence, de peur qu'en trouvant mauvais le pardon d'autrui, nous ne l'obtenions pas pour nous-mêmes du Seigneur. Qui donc êtes-vous pour contester au Seigneur le droit de remettre sa faute à qui bon Lui semble, quand vous pardonnez à qui vous voulez ? Il veut être prié, Il veut être imploré. Si tous sont justes, où sera la grâce de Dieu ? Qui êtes-vous, pour en vouloir à Dieu ? Et c'est pourquoi le frère est ici censuré, au point qu'il est dit venir de la ferme, c'est-à-dire occupé des œuvres de la terre, ignorant ce qui est de l'Esprit de Dieu (I Cor 2,11), et finalement se plaignant qu'on n'ait jamais tué pour lui-même un chevreau : car ce n'est pas pour l'envie, mais pour le pardon du monde, que l'Agneau a été immolé. L'envieux réclame un chevreau; l'innocent désire que l'Agneau soit immolé pour lui. On dit qu'il était plus âgé : c'est que l'envie fait vieillir vite. S'il reste au-dehors, c'est que la malveillance de son âme jalouse l'exclut. Il ne peut pas entendre le chœur et la symphonie, non pas de celles qui excitent les passions au théâtre, ni le son des flûtes accordées, mais l'harmonie du peuple qui chante et fait retentir sa douce et suave allégresse de voir le pécheur sauvé. Donnez-moi un de ceux qui se croient justes, qui ne voient

pas la poutre dans leur œil et ne peuvent supporter la paille du défaut d'autrui : comme il s'indigne, lorsqu'ayant avoué sa faute et longtemps imploré son pardon, quelqu'un obtient grâce ! comme ses oreilles ne peuvent supporter le concert spirituel du peuple ! Car il y a concert, lorsque dans l'église l'accord sans dissonance des âges et vertus diverses, telles des cordes variées, alterne le psaume, dit Amen. C'est le concert que connaissait également Paul; aussi dit-il : «Je chanterai en esprit, je chanterai par mon intelligence» (I Cor 14,15). Tel est l'exposé que nous avons cru devoir faire de la parabole présente. Mais nous ne trouvons pas mauvais que tel veuille reconnaître dans ces deux frères les deux peuples, le plus jeune étant le peuple des Gentils, autre Israël à qui le frère aîné envie le bienfait de la bénédiction paternelle. C'est ce que faisaient les Juifs, en se plaignant que le Christ prît son repas avec les Gentils (Lc 5,50); aussi réclamaient-ils le chevreau, sacrifice de mauvaise odeur. Le Juif réclame le chevreau, le chrétien l'Agneau; aussi on leur délivre Barabbas, pour nous l'Agneau est immolé. Dès lors c'est chez eux la puanteur des crimes, chez nous la rémission des péchés, douce en son espérance, suave en son fruit. Demander le chevreau, c'est attendre l'antéchrist; car le Christ est la victime de bonne odeur. Cette plainte à propos du chevreau semble dire que les Juifs ont perdu les rites des sacrifices anciens, ou que le sang de personne ne leur a profité comme celui du Christ à l'Église : car ils n'ont pu être rachetés par le sang des Prophètes. Or il (l'aîné) est impudent et semblable à ce Pharisien qui se rendait justice en sa prière présomptueuse, qui pensait n'avoir jamais manqué au commandement de Dieu parce qu'il observait littéralement la Loi (Lc 18,11 ss.); sans cœur, en accusant son frère d'avoir gaspillé la fortune paternelle avec des courtisanes : il aurait dû prendre garde qu'il fut dit à son intention : «Les courtisanes et les publicains passeront avant vous dans le Royaume des cieux» (Mt 21,31). Il demeure à la porte : il n'est pas exclu, mais il n'entre pas, méconnaissant la volonté de Dieu d'appeler les Gentils, de fils devenu maintenant serviteur; car «le serviteur ne sait pas ce que fait son maître» (Jn 15,14). Lorsqu'il l'apprend, il jalouse, il est torturé par le bonheur de l'Église, et il demeure au-dehors. Du dehors, en effet, Israël entend le chant et la symphonie, et il s'irrite de l'accord réalisé par la grâce du peuple, le joyeux concert de la foule. Mais le père, qui est bon, eût voulu le sauver. «Tu as toujours été avec moi», disait-il : soit en tant que Juif sous la Loi, soit comme juste par notre commun accord; mais de plus, si tu cesses d'envier, «tout ce que j'ai est à toi» : comme Juif vous possédez les mystères de l'Ancien Testament, comme baptisé ceux également du Nouveau.

Luc 16,1-13 .L'intendant infidèle.

«Nul serviteur ne peut servir deux maîtres» : non qu'il y en ait deux : il n'y a qu'un seul Maître. Car, même s'il s'en rencontre pour servir l'argent, celui-ci pourtant ne se connaît aucun droit à être maître; ce sont eux qui se chargent du joug de l'esclavage : car il ne s'agit pas de juste pouvoir, mais d'injuste esclavage. Aussi dit-Il : «Faites-vous des amis avec l'argent d'iniquité», pour que nos largesses aux pauvres nous procurent la faveur des anges et des autres saints. L'intendant n'est pas repris (apprenons à ce propos que nous ne sommes pas maîtres, mais plutôt intendants des richesses d'autrui); et bien qu'il fût en faute, il est loué cependant pour s'être ménagé des appuis en remettant au nom de son maître. Et c'est justement qu'il a parlé d'argent d'iniquité, parce que l'avarice tentait nos penchants par les appâts variés des richesses, si bien que nous voulions être esclaves des richesses. Aussi dit-Il : «Si vous n'avez pas été fidèles avec un bien étranger, qui vous donnera ce qui est à vous ?» Les richesses nous sont étrangères, parce qu'elles sont en dehors de notre nature : elles ne naissent pas avec nous ni ne trépassent avec nous. Le Christ au contraire est à nous, parce qu'il est la Vie : aussi bien «Il est venu chez Lui, et les siens ne l'ont pas reçu» (Jn 1,11). Personne donc ne vous donnera ce qui est à vous, puisque vous n'avez pas cru à votre bien, vous n'avez pas accueilli votre bien. Il semble donc que les Juifs soient accusés de fraude et d'avarice; aussi, n'ayant pas été fidèles sur l'article des richesses, qu'ils savaient n'être pas à eux – car les biens de la terre ont été donnés à tous pour l'usage commun – et qu'ils auraient certes dû partager avec les pauvres, ils n'ont pas mérité non plus de recevoir le Christ : Zachée, pour l'acquérir, a offert la moitié de ses biens (Lc 19,8). Ne soyons donc pas esclaves des biens extérieurs, puisque nous ne devons connaître d'autre Seigneur que le Christ; car «il n'y a qu'un Dieu Père, de qui tout vient et en qui nous sommes, et un Seigneur Jésus, par qui sont toutes choses» (I Cor 8,6). Mais alors ? le Père n'est pas Seigneur, ou le Fils n'est pas Dieu ? Mais le Père aussi est Seigneur, puisque «par la parole du Seigneur les cieux ont été affermis» (Ps 32,6); et le Fils est Dieu, Lui «qui est au-dessus de toutes choses, Dieu béni à jamais» (Rom 9,5). Comment donc nul ne peut-il servir deux seigneurs ? C'est qu'il n'y a qu'un Seigneur, parce qu'il n'y a qu'un Dieu; aussi bien «vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que Lui» (Mt 4,10). Par où il est clair que le Père et le Fils

SUR L'EVANGILE SELON SAINT LUC

n'ont qu'une même domination : or elle est une si, au lieu d'être partagée, elle est tout entière dans le Père, tout entière dans le Fils. Ainsi, en affirmant une seule divinité, une seule domination dans la Trinité, nous proclamons qu'il n'y a qu'un Dieu et un Seigneur. Compter au contraire une puissance pour le Père, une autre pour le Fils, une autre pour l'Esprit, c'est introduire dans l'Église plusieurs dieux et plusieurs seigneurs, selon l'erreur néfaste des Gentils.